This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

75,30
21
54

MEMOIRES POSTHUMES DU COMTE DE D...B...

AVANT SON RETOUR A DIEU,

Fondé sur l'experience des Vanités humaines.

Par M. le Chevalier DE MOUHY

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, vis-à-vis la Comedie Françoise, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

518
[illegible]

716024-129

A MONSIEUR

MONSIEUR,

LE COMTE D***

MONSIEUR,

L'amitié dont vous m'honorez, me paroît d'un si grand prix, &

flatte ma vanité à un tel point, que je desirerois que tout le monde sçût que je la préfere aux avantages les plus séduisans, & que je me fais une gloire de la mériter de plus en plus. Que le jour fortuné qui m'a procuré votre aimable connoissance, est heureux, & que sur ce préjugé je dois fonder de beaux jours ! Quelle obligation n'ai-je point à l'aimable personne à qui je suis redevable de cette felicité ! De fatales experiences m'avoient rebuté du commerce des hommes; solitaire au milieu de Paris, je les évitois. J'avois resolu de

ne plus me mettre dans le cas de gémir de la fauſſeté du cœur humain. En proïe à mes réflexions, je ne connoiſſois plus d'avantage que celui qui donne la paix de l'ame : mais je n'avois pas l'honneur de vous conneître, MONSIEUR. *De quelle ſurpriſe n'ai-je point été frappé, lorſque j'ai trouvé en vous ce que je cherchois depuis ſi long-tems & que je m'étois perſuadé de ne trouver jamais ! Je ne parle point des ſentimens ordinaires ; ils ſont attachés à une naiſſance comme la vôtre. Mais où voit-on ce deſintereſſement*

parfait ? ce desir (mobile de toutes vos actions) d'obliger, & de vous y livrer avec une cordialité si vehemente, que les affaires des autres marchent souvent avant les vôtres, & qu'on ne vous voit véritablement gai que lorsque le jour a été employé à faire du bien ? Semblable à Titus, les délices de Rome, vous regretez les momens qui ne sont pas marqués par des bienfaits ; vous quittez tout pour les remplir selon cette noble inclination. Et que quittez-vous ? Ce qui seul est capable de vous rendre heureux. Se sacrifier soi-

même, pour ainſi dire, pour l'avantage du prochain, eſt une vertu bien rare & bien peu imitée, & vous la faites briller avec ſplendeur. Que j'aurois une vaſte carriere à remplir, ſi je décrivois toutes celles dont vous êtes pourvu! Je ne dirai pas avec cette modeſtie feinte d'Auteur, que ma plume eſt trop foible pour en faire l'analiſe: au contraire, je me ſens échauffé d'un zele ſi vif & ſi impetueux, que j'imagine que ſi (en écrivant) j'en étois animé, je le ferois en Dieu. Mais je mets un frein à cet antou-

ſiaſme ; la modeſtie & l'aimable ſimplicité que vous ne perdez jamais de vûë, s'offenſeroient des vaines oſtentations qui décorent une Epitre. Je me tais, & d'un ton timide je recommande à l'amitié dont vous m'honorez, les Memoires *que vous m'avez permis de vous dédier. Heureux, ſi ce foible hommage peut vous perſuader que ſi j'ambitionne de faire des progrès dans la carriere épineuſe de l'eſprit, ce n'eſt que pour me rendre plus digne des bontés que je crains toujours de ne pas aſſez mériter.*

J'ai l'honneur d'être avec les senti-mens les plus vifs,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
LE CHEVALIER DE MOUHY.

PRE'FACE.

IL y a trois ans qu'étant au Palais Royal, assis sur le banc des Nouvellistes, un Homme assez délabré vint s'asseoir à côté de moi. J'achevois de lire ce qui a paru de *Cleveland*; & ma curiosité piquée me faisoit enrager contre l'Auteur, de ce qu'il me laissoit ainsi en suspens. A quoi sert, m'écriai-je sans faire attention qu'on m'écoutoit, d'interesser le Lecteur, & puis de le planter là? On ne devroit pas tolerer une pareille façon d'écrire; elle devroit même être défenduë, comme contraire à la santé. Il y a des gens comme moi, par exemple, dont l'impatience est extrême. Or est-il que tout mouvement qui agite est passion, & qu'il n'y

en a aucune qui n'irrite la bile, & cela étant, qui ne dérange le corps humain. Il eſt donc épouvantable qu'un Auteur faſſe courir ce riſque à ceux qui liſent ſes Ouvrages; & aſſurément je veux employer des amis, pour qu'il ſoit défendu dorenavant à Meſſieurs les Libraires de ſe charger de Manuſcrits qui ne ſoient point achevés. JESUS-MARIA! s'écria l'Homme qui étoit à côté de moi, ſur ce pied je ſuis ruiné; il faut donc que j'aille à l'Hôpital?

Le ton expreſſif avec lequel l'Inconnu prononça ces mots, m'étonna. Je me tournai de ſon côté, & je l'examinai avec des regards curieux. Son habit, autrefois noir, griſonnoit de poudre ou de vieilleſſe; une perruque aurore, & d'un volume ſurprenant, ſembloit être entée ſur les deux plus prodigieuſes épaules que j'aye vû de ma vie. Sa phiſionomie étoit écraillée, & il ſembloit que chacun de ſes traits avoit été formé

par un Etre different, tant ils étoient dissemblables à eux-mêmes. Ses yeux étoient faits pour être grands, mais ils étoient si guindés par les chairs, qu'ils en étoient retressis, aussi-bien que le reste du visage; & il sembloit que ses joües avoient été dessechées au soleil pour les preserver de la corruption, tant elles étoient luisantes & ratatinées. Le reste de sa figure n'étoit pas extraordinaire, à la reserve d'un pied qui pouvoit hardiment servir au plus grand des Gardes du Roi de Prusse, & qui appartenoit cependant au plus petit de tous les hommes.

Je baissai les yeux après cet examen; & la misere qui sembloit accompagner toutes ces choses, m'attendrit & me fit soupirer, par une compassion naturelle que j'ai des maux que souffre mon prochain. Peut-être, me disois-je en moi-même, cet homme est-il dans le besoin, & qu'il n'ose le faire apper-

cevoir. Je faisois cette réflexion, lorsque l'Inconnu m'interrompit en me tirant la manche. Monsieur, me dit-il, je vous demande grace au sujet du crédit que vous voulez employer contre les Auteurs de premiere Partie ; je suis dans le cas, par un Manuscrit qui m'a été donné : je compte sur lui pour me tirer de beaucoup d'embarras, & je serois perdu si on le refusoit à l'impression. Mondieu, Monsieur, répondis-je, je vous demande pardon de vous avoir donné de l'inquiétude ; il ne falloit pas vous arrêter à des paroles qui ne signifient rien : tout Lecteur, à la fin d'un Ouvrage, a toujours des humeurs ; & l'impatience qu'il marque à en voir la suite, n'en est pas un mauvais préjugé. Je souhaite de tout mon cœur que le vôtre ne pêche que par cet endroit. Il est vrai, répliqua l'Inconnu, que j'ai lieu d'esperer ; il est interessant & fait par un homme d'un grand nom. Pourroit-on, repris-je, en sçavoir le

titre & le ſujet? Fort volontiers, dit-il; dans le moment vous allez être ſatisfait En achevant ces mots, il tira de ſa poche un Manuſcrit, qu'il me remit avec un air de confiance & un ſourire qui me fit treſſaillir, par la frayeur que j'eus que les chairs de ſon viſage trop tirées ne ſe déchiraſſent. Je jettai les yeux ſur l'intitulé, il fit naître ma curioſité. Je le parcourus; le commencement m'effraya par ſa morale, mais inſenſiblement je m'intereſſai & je m'attendris. Mon Inconnu m'obſervoit; & connoiſſant que ſon Livre étoit de mon goût, il m'avoüa ſans façon ſes beſoins, & il me convia de vouloir bien l'en défaire, en m'aſſurant que je lui rendrois la vie. Je l'emmenai dîner chez moi; nous convinmes du prix, je le payai, & il fut ſi content de moi, qu'il voulut me conter ſon hiſtoire.

Sçavez-vous bien, Monſieur, me dit-il, que tel que vous me voyez, j'ai été le Libraire de Paris le plus

accredité ? L'impreſſion d'un Livre qui n'a pas vû le jour, m'a ruiné de fond en comble ; il étoit en vingt-quatre volumes In-folio, chacun de huit mille quatre cens pages, caractere d'Hollande. J'en fis ſeul les frais, étant trop prévenu qu'il pût faire ma fortune, pour m'aſſocier avec aucun de mes Confreres. Au bout de dix ans je mis mon Ouvrage en vente ; tout le monde en fut effrayé, & pas une ame ne voulut s'hazarder d'en faire la lecture. Mes créanciers qui avoient compté comme moi ſur le débit de ce prodigieux Ouvrage, me voyant tombé & ſans aucunes reſſources, ſe jetterent ſur mes effets, & mes Exemplaires furent vendus à l'Epicier. Tout mon bien ſuffit à peine pour payer mes dettes, & je me trouvai bientôt dans la plus affreuſe miſere.

Ne ſçachant plus que faire, ni que devenir, je partis pour la Hollande. En paſſant à la Chartreuſe de ....

je demandai l'hospitalité: un Homme de qualité qui s'y étoit retiré, qui avoit fait bâtir une petite maison dans l'interieur des cours, & qui s'occupoit du soin de secourir les malheureux, me reçut avec bonté, & s'interessa dans l'histoire que je lui fis du dérangement de ma fortune. Avant mon départ il me remit trente Loüis, pour m'aider (disoit-il) à faire quelque chose. Jugez de ma surprise & de ma joïe; j'en benis le Ciel, & je continuai mon voyage, en faisant les vœux les plus ardens pour lui.

Dès que je fus en Hollande, je fis travailler cet argent, & dans peu je fus en état de relever boutique. L'amour qu'on a pour la Patrie, & peut-être la vanité de reparoître aux yeux de mes Confreres mieux que je n'avois jamais été, me fit resoudre à revenir en France. Je partis; je n'oubliai pas d'aller voir mon Bienfaiteur. Il fut ravi de ma nouvelle situation; je lui rendis exactement ce qu'il m'a-

voit prêté, & je le quittai en lui donnant des assurances d'une reconnoissance éternelle. Je sortois à peine d'une allée qui sert d'avenuë à la Chartreuse, que je m'entendis appeller. Je tournai la tête, & je m'arrêtai ; je reconnus bientôt un Valet-de-chambre du Seigneur que je venois de quitter. Lorsqu'il fut près de moi : Monsieur, me dit-il, j'ai une affection intime pour vous, & il ne sera pas dit que mon Maître ait occasionné le rétablissement de vôtre fortune, & que vous ne connoissiez pas à qui vous avez cette obligation. En me disant ces mots, il me remit un paquet cacheté, en m'assurant que je devois en faire un grand cas ; que c'étoit l'histoire de son Maître, faite par lui-même, & qu'elle étoit si interessante, qu'il ne doutoit pas que son impression ne me fist faire un gain considerable. Je l'ai copiée, continua-t-il, d'après le Manuscrit original : gardez-vous bien d'y mettre

Il me reſte à prévenir le Lecteur ſur la confuſion des paſſions qui agitent le cœur du Comte de D... B... Il en marque aſſez lui-même ſa ſurpriſe ; & je n'aggrandirai pas cette Préface pour lui prouver que le cœur humain eſt toujours nouveau & indéfiniſſable, & qu'il y a des manies de toutes les eſpeces. Heureux cependant, ſi ceux qui en ont des plus extraordinaires, en reviennent avec autant d'édification que l'Auteur de ces Memoires, qui prouve par ſa retraite qu'avec de l'eſprit & de la religion on peut parvenir à ſe corriger de ſes défauts.

MEMOIRES POSTHUMES DU COMTE DE D... B...

CHAPITRE PREMIER.

Invocation du Comte de D... B... à Dieu; Retour sur lui-même. De l'Enfance. Des Préjugés de cet âge. Avis à ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeunesse.

GRAND DIEU, c'est à vous que je m'adresse; inspirez-moi, illuminez mon esprit : versez dans cet Ouvrage cette onction salutaire

qui touche, qui persuade ; c'est votre œuvre, c'est l'effet de votre Grace. Plongé dans le précipice des vanités mondaines, vous m'en avez retiré ; accablé du poids de mes crimes, vous m'en avez soulagé ; comblé d'amertumes & de regrets, j'ai été consolé. O Dieu de misericorde, éclairez-moi de cette lumiere qui pénetre jusques dans les replis les plus obscurs du cœur : découvrez-moi d'où viennent ces foiblesses, le principe fatal du panchant qui nous entraîne, qui nous fait tomber à tout moment ; d'où procede cet éloignement pour la vertu, ce dégoût pour les choses saintes, & cette molle incertitude entre le bien & le mal.

Etre Tout-puissant, Principe de toutes choses, c'est à vous seul dorenavant que je veux plaire, & pour lequel je veux réunir toutes les actions de ma vie. Quelqu'heureux qu'on puisse être dans le monde, on ne l'est point sans vous ; il n'est aucun plaisir qui ne soit précedé ou suivi d'amertume : Dans vous seul on trouve le comble de la félicité ; tout ce qui peut arriver dans

la vie, ne nous frappe que legerement. Lorsque nous travaillons à notre perfection, & que nous sommes bien persuadés de la solidité de nos desirs, rien ne nous abat: Semblables au Soleil qui ne dérange jamais son cours malgré les nuages & les tempêtes qui l'environnent, nous courons dans notre carriere d'un pas ferme, sans faire attention aux embuches qu'on nous dresse; l'étoile de la Grace sur laquelle nos yeux sont perpétuellement attachés, guide nos pas chancelans, & nous preserve des piéges de l'ennemi cruel qui nous poursuit. Plus nous sommes ardens dans notre course, & plus, ô grand Dieu! vous nous soutenez; si les forces nous manquent, votre saint Nom nous encourage, & nous donne la force d'arriver au but éternel.

Pourquoi l'homme est-il si imparfait? D'où vient qu'il s'enorgueillit si fort de lui-même? Quelque mérite qu'il ait, qu'il jette les yeux sur son enfance, sur ses infirmités, sur le peu d'empire qu'il a sur lui-même, sur les occasions dont il ne peut se garantir,

malgré de fermes propos de ne s'y pas laisser surprendre : Qu'il fasse attention aux besoins perpétuels qu'il a de toutes choses, à la fausse prudence sur laquelle il compte, à l'obscurité de ses lumieres, à ses vaines réflexions, au nombre de ses desirs ; il connoîtra alors s'il a tant sujet de soutenir sa ridicule fierté.

Ne voit-il pas tous les jours un Enfant au sein de sa Nourrice, qui pleure & qui rit sans sujet, qui se tourmente dans son berceau, & qui semble vouloir sortir de cet état humiliant ? Qu'en dit-il ? quelle attention y fait-il ? Il passe fierement devant cet Enfant, il ne daigne pas le regarder ; & s'il jette les yeux sur lui, ce n'est que pour se plaindre avec impatience, ou de ses cris, ou de l'embarras qu'il lui cause : c'est cependant son premier état ; peut-être a-t-il été plus incommode que lui.

La hauteur de l'homme procederoit-elle peut-être en cette occasion du nombre de ses années au-dessus de l'Enfant dont nous venons de parler, ou du plus de raison qu'elles lui donnent. Oublions qu'il a été

comme lui, & faisons-lui jetter les yeux sur un Vieillard caduc. S'il ne le méprise pas, du moins il lui fait pitié, il s'en éloigne. Mondieu, dit-il, que cet homme est incommode avec son crachement perpétuel ! il redit toujours la même chose : il ne va point parce qu'il ne peut sortir de sa place ; croit-il qu'on soit fait pour lui tenir compagnie ! Il fait enrager enfans & valets ; il n'est jamais content ; ne finira-t'il pas bientôt ?

Qu'on lui dise alors : Mais, ô Mortel ! vous courez après lui, dans peu vous lui serez semblable. Ramenez-le à cette réflexion, elle le chagrine. Dieu m'en preserve, dira-t-il ; il y a vieillesse & vieillesse, & je ne crois pas ressembler à celle dont vous me parlez. On se flatte toujours, on a de la complaisance pour soi-même, & l'on croit mieux valoir que son semblable. Fatale erreur qui nous séduit, qui ne nous permet pas de nous voir tels que nous sommes, ou qui nous empêche de nous corriger des défauts dont nous sommes remplis, & que nous condamnons à tous momens dans les autres !

Revenons, ô Mortels! de ces ridicules erreurs, rendons-nous justice; disons que nous sommes tous moulés, depuis le peché, sur l'imperfection, sur la foiblesse & sur l'impuissance, & qu'il n'y a que par un seul endroit que nous pouvons revenir de la bassesse de notre extraction. Ce terme est fort, je le sens bien, & sur-tout pour ceux qui prévenus des chimeres de la Noblesse, se révoltent de tout ce qui peut affoiblir sa hauteur. Oui, dis-je, un seul moyen peut la réhabiliter, c'est la vertu, source de la bonne éducation. Je ne parle pas de celle qui vous introduit agréablement dans le monde, comme les talens; mais de celle qui apprend à aimer Dieu & le connoître, & à observer religieusement ses saints Commandemens. C'est par cette pratique qu'on sort de la fange mondaine; c'est elle qui nous releve de notre anéantissement, qui nous soutient contre les assauts perpétuels de l'ennemi commun, & qui par la perseverance nous fait remplir dignement notre carriere & arriver au salut éternel. O vous que l'état

appelle à former la Jeunesse, à détruire les préjugés, & à la preserver du mal auquel elle est encline, sentez-vous bien toutes vos obligations ? Sçavez-vous bien que vous êtes responsable en votre propre & privée ame, de tous les égaremens dans lesquels sont tombés ou tomberont ceux dont vous vous serez chargés ? que vous en rendrez compte à Dieu ? parce que vous avez pétri, pour ainsi dire, ces tendres cœurs ; & que vous avez été les maîtres de leur donner telle forme qu'il vous a plû.

L'on a beau dire que les bonnes ou les mauvaise inclinations dominent ; j'en conviendrai, si vous voulez, avec le vulgaire ; mais je soutiendrai toujours qu'elles dépendent de l'éducation. Il est vrai que lorsqu'elle n'est pas trop affermie, les fréquentations bonnes ou mauvaises la dérangent, la détruisent souvent ; mais convenons aussi, que lorsqu'une sainte semence a pris dans un cœur neuf, & qu'elle a germé, elle produit quelque tard que ce soit, de bons fruits. Combien n'en voyons-nous pas qui préve-

nus de bons préceptes, s'en souviennent dans le tems que l'on croit qu'ils les ont oubliés ?

En tout cas j'ai remarqué par ma propre experience, que lorsque j'ai été entraîné dans les desordres où les mauvaises compagnies nous plongent si souvent, la premiere éducation m'a toujours parlé, & qu'elle me faisoit voir que je m'éloignois du bon chemin. Or si cela est, combien ne doit-on pas être exact à tenir la main que les Enfans soient de bonne heure instruits des préceptes de la Sagesse ? Il est même essentiel qu'ils soient profondement gravés dans leur cœur, avant que de leur laisser tâter de la corruption humaine. Si l'on prend tant de précaution avant que d'aller dans le mauvais air, de combien ne doit-on pas en user avant que d'abandonner la Jeunesse à elle-même ? Y a-t'il un air plus pestilentieux que celui que l'on respire dans le monde ?

CHAPITRE II.

Pour qui le Comte de D... B... écrit son histoire. On lui donne un Gouverneur. Sérieuse attention qu'on doit faire dans le choix des Personnes qui dirigent l'éducation d'un Jeune-homme. D'un mauvais exemple que donne le Gouverneur, s'ensuit de dangereuses conséquences pour le Comte de D...B...

IL y a deux moyens pour conduire la Jeunesse, les bons Préceptes & l'Exemple. Je me servirai, ô mon Fils, du dernier en vous rapportant sans fard tout ce qui m'est arrivé, pour que le jugement que vous ferez de mes foiblesses, serve à vous preserver des chûtes dangereuses ausquelles la Jeunesse est toujours prête à vous exposer. Sur la fin de ma vie je dérobe ce tems précieux à mon salut, parce que le vôtre m'est cher, & que j'espere que vous ne m'imiterez que dans le regret que j'ai des fautes que j'ai

commiſes, & dans la pénitence ſincere que j'en ferai juſqu'à la mort.

Je diſois donc que les premieres regles de l'éducation ſont le Précepte & l'Exemple. Le premier Gouverneur que j'eus me prêchoit l'un & l'autre; ſa conduite ne démentoit point ſes leçons, jamais elle ne s'en éloignoit. Mais helas! il mourut, malheureuſement pour moi. Deux autres ſe preſenterent: le plus ſpirituel fut choiſi; l'honnête homme, le ſenſé fut renvoyé. Fatal choix!

Celui qu'on me donna ajoutoit à une facilité étonnante de s'expliquer, beaucoup de douceur, une belle phiſionomie, figure diſtinguée, & un goût extrême dans ſon ajuſtement. Son Concurrent au contraire parloit peſamment, & avoit beaucoup de ſimplicité en tout; la ſeule candeur s'expliquoit pour lui. Il n'apporta aucune raiſon pour ſe faire préferer, que le ſilence & un maintien modeſte: l'autre au contraire étala un plan d'éducation qui frappa, qui prévint, & qui ferma les yeux ſur ſa conduite; on n'imagina pas même qu'on dût y faire atten-

tion : maniere étourdie de faire un choix ! A quoi ſerviront l'eſprit, les talens, la figure & le reſte, ſi la conduite ne s'y trouve pas ? C'eſt cependant là la baſe du vrai merite ; ſans elle tous les autres avantages ne ſont de nulle valeur, & ne ſervent, pour ainſi dire, qu'à éclairer les défauts qui s'enſuivent du dérangement. Aveuglement qu'ont preſque tous ceux qui mettent des gens en place : Ils examinent avec préciſion l'exterieur, & ils jugent enſuite du fond par des dehors auſſi vagues & auſſi ſujets à l'erreur.

Me voilà donc entre les mains d'un Guide ainſi choiſi. Sa politeſſe & ſa douceur me charmerent & m'attacherent à lui. Me donnoit-il un précepte ? il étoit toujours orné de quelques mots prévenans. Jamais il ne me grondoit, qu'il ne s'excusât ſur l'obligation indiſpenſable qu'il en avoit, & qu'il ne me marquât le regret mortel du chagrin qu'il me donnoit. Prenez donc garde une autre fois, mon cher Monſieur, me diſoit-il, de retomber dans de ſemblables fautes ; vous êtes tout aimable, il faut aſſurément

que vous n'y ayez pas ſongé. Auſſi l'aimois-je avec une affection infinie.

Il prit fantaiſie un jour à mon Pere de me mener à la Cour. J'avois dix ans, & je n'étois point ſot à mon âge. Je fus fort careſſé de ceux auſquels il me fit l'honneur de me preſenter. Il ne devoit revenir que deux jours après; mais lui étant ſurvenu quelques affaires importantes, il repartit le même jour. Et comme il étoit tard lorſque nous arrivâmes, & que j'avois mangé beaucoup plus qu'à mon ordinaire, l'on me fit coucher ſans ſouper.

Le lit de mon Gouverneur étoit dans ma chambre, & je dormois ordinairement ſi bien, que je ne l'avois jamais entendu ſe retirer. Il fut autrement cette fois; ſoit que je n'euſſe pas mangé, ou que la diſſipation du jour me tînt éveillé, je ne pûs fermer les yeux.

Il étoit environ deux heures après minuit, & je commençois ſeulement à m'aſſoupir, lorſque quelqu'un entra dans ma chambre. Je ſoulevai doucement mon rideau, & je

vis une des Femmes de chambre de ma Mere, qui portoit une bougie devant mon Gouverneur. Il lui disoit des choses obligeantes, & il lui passoit quelquefois la main sous le menton: la jeune personne n'étoit pas cruelle & lui rendoit caresses pour caresses. Dangereuse curiosité que j'eus, ô mon Fils! & à laquelle je fis trop de réflexion dans la suite.

Mais vous n'y pensez pas! disoit cette fille à mon galant Mentor, qui vouloit lui détacher une de ses épingles; si notre jeune Maître nous voyoit par hazard & qu'il fût le dire? Ah! ne craignez rien, reprit-il; il y a trois jours que je suis revenu à ces heures, j'avois soupé en compagnie, & les fumées du vin m'avoient si fort étourdi, que je me suis couché dans le lit du petit Bonhomme: le lendemain m'étant réveillé avant lui, je me suis trouvé un bras sur son visage, sans que cela l'ait empêché de dormir d'un profond sommeil. C'est un grand bonheur, reprit la Suivante, mais le contraire peut arriver: si jamais on apprenoit ici les liaisons que nous avons ensemble, vous seriez perdu.

à cette belle Enfant de l'admiration que j'avois de ses charmes. Je trouvai en elle un cœur reconnoissant. Nous joüions ensemble ; elle m'appelloit son petit mari, & je la traitois de femme : elle s'amusoit avec moi comme un enfant avec sa poupée ; j'y prenois plaisir, & cette habitude vint à un tel point, qu'insensiblement je ne songeai plus qu'à elle. Je n'étois plus si occupé de mon devoir ; au lieu de remplir les heures de mon travail, je les passois à lui écrire des amitiés, & ces amitiés avoient déja l'air de tendresses. A peine la recréation étoit-elle venuë, que je courois la chercher. O mon Fils, le poison s'étoit déja glissé dans mon cœur ; il operoit à mesure que je grandissois, & il suppléoit, pour ainsi dire, par sa chaleur au peu de connoissance que j'avois des passions.

Pourquoi donc ce foible cœur se prévient-il si aisément en faveur du mal ? Que pensoit le mien alors ? A travers les voiles d'un âge trop tendre, le vice étoit entrevu ; & comme il se presentoit avec un masque enfantin & flatteur, il plaisoit. Ce cœur begayoit, pour

ainsi

ainſi dire, ſes deſirs; il leur tendoit les bras, ſi l'on oſe ſe ſervir de ce terme. O vice affreux! pourquoi cherches-tu à nous faire trébucher? ou pourquoi parois-tu à nos yeux ſous des formes auſſi trompeuſes & auſſi ſéduiſantes.

tois au-delà de tout ce que l'on peut dire.

Mon Préfet, qui m'avoit écouté, crut alors qu'il étoit tems de paroître. Après qui demandez-vous, Monsieur? me dit-il; que signifient ces pleurs, & d'où vient que vous vous agitez ainsi? Nonobstant la simplicité & l'innocence de mes sentimens, je me tûs; mon ignorance n'alla pas au point d'avoüer le sujet de mes peines. La premiere chose que nous faisons lorsque nous livrons notre cœur au mal, est de chercher à cacher sa foiblesse. C'est votre grace, Seigneur, qui agit alors en nous, qui porte sa lumiere sur nos défauts, & qui par cette lueur fait naître une légitime honte! C'est, mon Fils, cette premiere éducation qui nous parle interieurement, qui désapprouve les pensées tumultueuses, & qui par un mouvement dont nous ne sommes pas les maîtres, nous porte toujours à nous en dérober la connoissance; c'est enfin le vice qui se cache à l'abord de la sévere vertu, & qui n'ose opposer ses honteux efforts aux armes d'une Déesse si pure. Mon Préfet me demanda une seconde fois

ce que j'avois, qui étoit Celine, & ce que je lui voulois? Pour attraper ma confiance, il me dit qu'il étoit aisé d'adoucir mes ennuis, & que s'il ne dépendoit que de la voir pour me calmer, j'aurois bientôt cette satisfaction. Je ne pûs resister à cet appas. O mon Pere! lui dis-je, vous rendez la paix à mon ame éperduë: faites venir Celine, je cesse mes pleurs; je n'ai qu'un mot à lui dire. Quel est ce mot? continua-t-il avec une douceur engageante. Helas! je ne sçai; repris je; mais si je la voyois, il me semble qu'il me viendroit aussitôt. Pauvre enfant! s'écria le Préfet en levant les yeux au Ciel, c'est de bonne heure être livré à la force des passions! Oubliez, Monsieur, oubliez cette dangereuse Celine; bien loin de songer à la revoir, effacez de votre cœur son image & son nom; faites réflexion au trouble dont elle vous agite, & vous reviendrez de ce fatal préjugé: l'esprit séducteur s'est déja logé dans votre ame, chassez-le, invoquez le Ciel; ce n'est que pour lui seul que nous devons ressentir les mouvemens dont vous

êtes prévenu, & qui vous remuent avec tant d'activité. Tout ce qui n'eſt point Dieu n'eſt que peine, que trouble & qu'agitation. Lui ſeul eſt capable de faire votre bonheur, & de vous rendre une paix que le vice vous a déja ôtée.

Ce diſcours m'affligea; je compris qu'il me ſéparoit de Celine. Je me tûs, & je me remis triſtement ſur mes livres. Le ſage Préfet ſe retira, & penſa qu'il ne falloit pas pouſſer plus loin ſes ſaintes exhortations. La douleur m'accabla, & je m'endormis en faiſant mon theme.

Il eſt à preſumer que mon Pere fut inſtruit par le Préfet de ce qui s'étoit paſſé. Je devois aller tous les Dimanches dîner chez lui, je n'y fus point; on vouloit m'ôter les occaſions de revoir Celine, pour arracher avec le tems, de mon cœur, les racines d'une paſſion ſi extraordinaire à mon âge : vains efforts! elles étoient trop profondes. L'étude eſt trop ſérieuſe, & devient un mauvais remede pour diſtraire de pareilles impreſſions. Les recréations mêmes m'étoient inſipides, & je n'a-

vois aucun soulagement à mes peines que celui de la lecture. Mais quelle lecture aimois-je ? celle qui traitoit de la tendre morale étoit ma favorite ; elle m'attendrissoit, je pleurois, & mes larmes m'étoient cheres ; j'aurois passé les jours & les nuits dans cette occupation.

Fatale lecture ! livres dangereux ! vous devriez être défendus aux jeunes gens avec autant de précaution que les choses les plus contraires aux bonnes mœurs ; ce sont vos pernicieuses maximes qui empoisonnent l'ame ; vos tendres expressions dans un jeune cœur y portent le trouble, le feu & l'agitation. Apprendre à aimer comme on aime dans ce monde, c'est apprendre à déplaire à Dieu. La nature n'enseigne que trop tôt à connoître les passions ; à quoi sert d'en montrer la pratique ? Combien de jeunes gens sont pervertis par l'attache qu'ils ont pour les Romans ; (je parle de ceux qui sont libres, & où le desordre paroît au grand jour.) Il n'en est pas de même de ceux qu'une agréable fixion rend amusans & instructifs,

où la vertu brille, qui châtient le vice, & où les actions genereuſes ſont récompenſées. Graces au Ciel, on n'en voit aujourd'hui que de ce genre en France; les ſages Cenſeurs retiennent la licence qui regnoit autrefois : elle ſe diſtingue par la pureté de ſes mœurs, & nous ne pouvons trop admirer les ſages Pilotes qui gouvernent ſon illuſtre Vaiſſeau.

Mais que des Peuples dont on vante la ſageſſe, & qui ſe font admirer par leur gouvernement, tolerent le nombre des Ecrits pernicieux qui ſortent journellement de leurs Etats; c'eſt ce que j'ai de la peine à comprendre. Je regarde la liberté qui peut ſeule juſtifier cette indigne tolerance, comme une raiſon peu valable; elle devient un véritable eſclavage, lorſqu'elle produit des fruits de ſcandale & de deſordre.

La bonne lecture fortifie l'éducation, la mauvaiſe la détruit entierement. Je me trouvai dans ce dernier cas; elle m'apprit des choſes que j'ignorois, & je ne les eus pas plutôt ſoupçonnées, que je deſirai de les connoître par l'experience J'étois retenu de

ſi court, que je ne pouvois donner l'eſſort à mes nouveaux deſirs ; j'en attendois avec impatience les occaſions. Helas ! elles ne vinrent que trop tôt. Dieu le permit, ô mon Fils, pour que je me ſouvinſſe qu'il n'étoit pas avec moi.

On vint me demander un jour, comme j'étois en claſſe, de la part de ma Mere. J'accourus avec précipitation ; je l'aimois tendrement : c'étoit la premiere fois qu'elle m'avoit fait cet honneur depuis que j'étois au College. Quelle joïe de la revoir & de l'embraſſer! Mais de quel tranſport ne fus-je point animé ? lorſqu'elle m'apprit qu'elle m'emmenoit paſſer la journée avec elle, & qu'elle profitoit d'un petit voyage qu'étoit allé faire mon Pere à une maiſon de campagne ; parce qu'il avoit déclaré quelques jours après que je fus dans cette maiſon, que tant que je ſerois au College je ne remettrois point les pieds chez lui. Oh, continua-t elle, il eſt le maître, je n'ai rien à repliquer à cela ; mais dès qu'il ſera abſent, j'uſerai de mes droits, & je viendrai vous prendre toutes les fois que je pourrai.

Ma Mere reſſembloit à la plûpart des femmes du ſiécle, qui n'aiment point qu'on uſe envers elles d'un empire abſolu. Quelques fortes raiſons qu'elle eût de s'oppoſer au panchant que j'avois pour Celine, raiſons que mon Pere lui faiſoit ſentir avec la plus forte énergie, elle ne put reſiſter au plaiſir qu'elle ſe faiſoit de me revoir, & à la curioſité de ſçavoir par elle-même ſi j'étois capable de reſſentir une paſſion auſſi vive que celle dont on lui avoit parlé.

Fatale complaiſance qu'ont la plûpart des Meres pour leurs enfans ! leſquelles au lieu d'aider à corriger leurs défauts, les couvrent de leur tendreſſe aveugle, & les arrachent à un châtiment ſalutaire. Tôt ou tard elles gémiſſent de leur facilité ; de-là s'enſuit ſouvent la perte de ces enfans cheris : eux-mêmes les en puniſſent ; ce qui faiſoit l'objet de leur plaiſir, devient dans la ſuite celui de leurs peines : Juſte proportion, ô mon Dieu, de votre équitable vengeance !

Lorſque je fus à l'Hôtel, tous les Domeſtiques prévenus de mon retour, vinrent me

baiser la main : dangereux respect dans lequel on éleve un Jeune-homme. Sa vanité s'enorgueillit de ces lâches déferences ; & cette humanité qu'il doit avoir pour ceux qui sont soumis, s'anéantit : il s'éleve au-dessus d'eux, il les écrase, pour ainsi dire, de son orgueil superbe, & il perd par-là ce beau sentiment de compassion pour le prochain, préferable à toutes les qualités des Heros.

La seule Celine ne parut point ; je ne sçai si cela se fit exprès, ou si le hazard y eut part : j'en soupirai, & je n'osai le témoigner. Ma Mere eut la complaisance d'entrer dans le détail de la vie que je menois : elle s'interessa aux amusemens que je devois prendre ; & ayant sçû que depuis mon départ je n'en avois goûté aucun, & que mon Pere ne m'avoit pas donné les moyens de me distinguer, elle s'en étonna, me plaignit ; & ayant mis la main à la bourse, elle me donna abondamment dequoi briller dans les plaisirs.

Il est bon qu'un Jeune-homme ait de l'argent de tems en tems ; il seroit humiliant

pour celui qui eſt né d'une certaine façon, de refuſer une partie avec ſes ſemblables, faute de ne pouvoir faire comme eux : il eſt encore plus lâche à lui de s'en mettre, & de s'excuſer à la fin ſur ſon impuiſſance. Mais il ne faut pas auſſi que des peres & des meres mettent leurs enfans dans le cas, par une prodigalité inutile, d'enfler leur vanité, & de leur occaſionner, par une dépenſe ſuperfluë, une orgueilleuſe ſuperiorité au-deſſus de leur ſemblable; cela va même à un plus grand mal, qui eſt de pouſſer trop loin des plaiſirs qui doivent être à portée de leur âge, & qui les paſſant les précipite tôt ou tard dans le deſordre.

Ma Mere qui m'examinoit avec attention, remarqua que ſes largeſſes ne faiſoient pas l'effet qu'elle en avoit attendu, & qu'il me falloit autre choſe pour me tirer de la profonde mélancolie dans laquelle j'étois plongé. Pauvre enfant, me dit-elle, je connois ton mal; que ne t'en puis-je guérir! Il eſt ſans remede. Que ne puis-je t'en dire davantage! Elle ſe retira dans ſon cabinet en ache-

vant ces mots, & il me parut qu'elle étoit touchée au point d'en avoir les larmes aux yeux.

La ſituation de mon cœur étoit tendre, mes larmes ſuivirent de près celles de ma Mere : je me trouvai dans cet état où le cœur touché ſe remuë par les moindres objets ; je pleurai, dis-je, & je pleurai amerement.

Pourquoi, grand Dieu, ces larmes précieuſes n'étoient-elles pas répanduës pour le regret de mes offenſes ? ou pourquoi celles que je verſe aujourd'hui dans ma Retraite, ne ſont-elles pas auſſi ſinceres que celles que je répandis dans cette occaſion ? Helas ! c'eſt ques les ſentimens du cœur à mon âge ſont uſés, & que nous ne vous apportons trop ſouvent que des reſtes flétris. Que vous êtes miſericordieux, Etre Tout-puiſſant, de vouloir bien agréer de ſi foibles converſions, que je trouve bien au-deſſous de la grandeur de nos fautes !

Me voyant ſeul dans la chambre de ma Mere, j'appuyai mes deux coudes ſur une table en ſoutenant la tête de mes mains. Où

êtes-vous, Celine? m'écriai-je; pourquoi ne vous vois-je pas? Je ne puis vivre sans vous, c'est vous seule qui faites tous mes plaisirs. Ah Celine, Celine! que ne sçavez-vous ce que vous me faites souffrir depuis six mois! Votre petit homme va mourir de langueur; il n'y a que vous seule qui puissiez prolonger ma vie, & calmer les ennuis qui me dévorent.... En prononçant ces derniers mots, je me sentis embrasser vivement. Je détournai la tête. O Ciel! quel transport! c'étoit Celine. La joïe me saisit à un tel point, que je tombai en foiblesse entre ses bras.

Vous qui démêlez, grand Dieu, la moindre de nos pensées, je vous cacherois en vain que le souvenir du plaisir que je ressentis dans ce moment, me flatte encore. C'est en vain que je fais mes efforts pour le détester; vous seul pouvez, Seigneur, l'arracher de mon ame: Horrible levain du peché, dont l'aigreur corrompt jusques aux plus saintes actions.

Revenu de ma foiblesse, je me trouvai

dans le lit de ma Mere; Celine me tenoit entre ses bras, elle pleuroit tendrement, & moüilloit mes mains de ses larmes précieuses. Ma tête étoit appuyée sur le sein de ma Mere, qui me faisoit revenir de ma lethargie en me frottant de toutes les eaux que sa tendresse imaginoit les meilleures. O Ciel! m'écriai-je dès que je pûs proferer des paroles, je revois Celine, je suis dans ses bras, & je ne meurs pas de plaisir! Courage, mon cher Fils, me dit ma Mere, vous la verrez, je vous le promets; mais ne vous laissez point abattre ainsi, à moins que vous ne vouliez me faire mourir. Je verrai toujours Celine? repris-je vivement; ah! ma Mere, que vous me comblez de joïe! & il n'y a rien de respectueux ni de soumis, que je ne fasse pour vous en témoigner ma reconnoissance. Ah! Celine, que mon bonheur est extrême! Je ne vous quitterai donc plus? Non, non, reprit cette aimable fille, je ne pourrois survivre à ce malheur; jamais on n'a tant aimé que je vous aime, & vous m'êtes plus cher que tous les biens de la vie. Helas! qui peut

vous voir, connoître votre bon petit cœur ; & ne vous pas aimer éternellement ? Combien n'ai-je pas souffert de votre absence ! & combien de fois mes pleurs n'ont-ils pas prouvé mes douleurs ! Transporté de cet aveu, je la serrai avec ardeur dans mes bras. L'excès de mon plaisir étoit extrême : nous nous donnions des marques mutuelles de notre intelligence réciproque ; & malgré l'innocence de nos desirs, je me croyois au comble de la félicité, lorsque la porte s'ouvrit & que mon Pere parut, accompagné de mon Préfet. Je fus si effrayé à leur abord, que je m'enfonçai dans le plus profond de mon lit, avec une honte & une crainte que je pouvois vainement exprimer.

Avant qu'Adam eût desobéi à Dieu, il n'étoit point honteux de sa nudité ; dès qu'il eut peché, il s'empressa à la couvrir. Je devins semblable alors, & je n'osai paroître devant mon Pere : sans être coupable, je me croyois criminel ; cela suffisoit.

Que vois-je ! s'étoit-il écrié en entrant ; qu'ai-je entendu ! Tout desobéit ici à mes

ordres

ordres ! N'avois-je pas défendu qu'on fiſt ſortir mon Fils du College ? D'où viennent ces témoignages ſi vifs entre Celine & mon Fils ? & comment excuſer la facilité d'une Mere qui n'en connoît que trop les conſéquences ? Ah ! Monſieur, s'écria précipitamment ma Mere, gardez-vous bien d'aller trop vîte dans vos reproches, ma conduite n'eſt pas ſi dangereuſe que vous vous la figurez ; mais votre emportement pourroit aller plus loin qu'il ne le faut. Il eſt vrai, reprit mon Pere, que ce diſcours avoit remis dans ſon aſſiéte, que je n'ai jamais eu lieu de douter de votre prudence ; mais vous m'avoüerez que c'eſt en avoir manqué, que d'avoir fait venir ici votre Fils : il me ſemble que je vous en avois dit les raiſons. Le réverend Pere que voilà preſent, m'avoit averti des diſpoſitions du cœur de cet Enfant, & l'abſence & le tems étoient le remede infaillible pour aſſurer l'éducation & les principes de ſageſſe que je veux qu'on lui donne. Je ne ſçai point ce qui a pû donner lieu à ce qui vient de ſe paſſer ; mais il y a apparence que les précau-

tions que l'on avoit prises étoient judicieuses, & qu'elles auroient pû prévenir le mal qui s'ensuivra peut-être de votre fatale complaisance. Mon Pere ajouta encore plusieurs choses semblables, & marqua un regret si sensible du peu d'égard que ma Mere avoit eu pour lui dans cette occasion, qu'elle ne put s'empêcher d'en être émuë, & de lui répondre avec une fermeté qui ne lui étoit pas ordinaire. Où est donc le crime, lui disoit-elle, d'avoir été chercher un Fils que j'aime, & dont on me prive depuis si longtems? Me croit-on donc assez imprudente pour le mettre dans le cas des suites que vous craignez? Sçavez-vous bien, Monsieur, continua-t-elle, qu'il n'y a qu'un instant que j'ai crû perdre ce Fils? Je ne sçai quelle maladie il a contractée dans son College, ou de quel chagrin il est prévenu; mais à peine a-t-il été ici, qu'il s'est trouvé mal, & qu'il est tombé dans une foiblesse dangereuse: nous avons eu mille peines à l'en tirer; & les caresses qu'on lui faisoit lorsque vous êtes entré, se faisoient par la crainte

que nous avions d'une ſeconde rechûte. Je ſuis bien malheureuſe que vous deſapprouviez une conduite ſi innocente, & que vous me croyiez capable de chercher à vous donner des chagrins.

Ces derniers mots, & les larmes qui les ſuivirent, toucherent mon Pere. Jamais on n'avoit tant aimé un fils, qu'il m'aimoit ; il trembla du peril que j'avois couru. O Ciel ! que me dites-vous, Madame ? s'écria-t-il ; mon Fils ſeroit-il attaqué de quelques maux qu'on eût caché ? Parlez, mon Pere, dit-il en ſe tournant vers le Préfet ; ce qu'on vient de me dire m'alarme : ce Fils m'eſt précieux, c'eſt mon unique eſperance ; il eſt ſi jeune, qu'on pourroit prévenir .... Ne craignez rien, Monſieur, reprit le ſage Pere ; Monſieur votre Fils eſt ſain, & le régime & l'étude lui ſont ſalutaires : ſon mal procede de ce dont je vous ai prévenu ; c'eſt par cette raiſon que je vous avois prié d'en ôter la cauſe, en le privant pour quelque tems de la maiſon paternelle ; le tems & les diſſipations auroient détruit les ſemences d'une

paſſion qui s'eſt emparée trop tôt de ſon cœur. Le mal eſt fait, il ſera peut-être difficile à réparer; mais comme il eſt jeune, il y a encore lieu d'eſperer : ce n'eſt, il eſt vrai, qu'en coupant cours promptement au principe de ce fatal préjugé. Chaque inſtant eſt précieux & décide; l'éducation doit aller avant tout. Rendez-le-moi; arrachons-le aux foibleſſes qui l'environnent. Il eſt doux, il a des ſentimens, & j'eſpere que Madame que je vois prévenuë, me ſçaura gré dans les ſuites de la fermeté que ſon aveugle compaſſion condamne aujourd'hui. Que ne riſque-t'elle pas? Son trop tendre amour pour lui le perdroit infailliblement.

Un long ſilence ſucceda à cette exhortation. Celine le troubloit par ſes larmes, & s'abandonnoit ſans ménagement à ſa douleur. Mon Pere le rompit à la fin, en diſant qu'il falloit que je ſuiviſſe le Pere; & moi, ſaiſi de cette crainte & de l'horreur du College, je jettai un grand ſoupir, qui fut ſuivi d'un ſecond évanoüiſſement.

CHAPITRE IV.

Le Comte de D... B... tombe malade dangereusement. Son Pere veut en vain le guérir de sa passion pour Celine. Il se sert de remedes violens pour y parvenir. Inutilité de ces remedes. Il recourt à d'autres. Le Comte de D... B... jaloux de Celine, la surprend la nuit avec un homme. Qui étoit cet homme. Effets funestes qui s'ensuivent de cette jalousie.

CIel! de quoi cet accident ne fut-il pas cause? Ma Mere effrayée du nouveau peril que je courois, s'emporta contre le Préfet, & contre mon Pere même. L'état où j'étois réduit les rendirent muets, & mon Pere se retira avec la plus cruelle inquiétude. Les Medecins furent mandés : ils me firent revenir de ma foiblesse, mais je tombai dangereusement malade. Il ne fut plus question d'étude ni de College, & l'on me promit de ne jamais gêner mes inclinations. La frayeur qu'on avoit que l'on me perdît, fit qu'on

ne me tint que trop bien parole. Ma maladie fut longue ; & dès que je fus convalescent, les ordres furent donnés pour que personne ne me déplût. Je voyois tranquilement Celine, & je l'assurois à tout moment de mon amour & de ma fidelité : sa passion pour moi étoit tendre & réciproque ; nous ne pouvions plus vivre l'un sans l'autre, & nous nous abandonnions sans crainte à notre panchant mutuel. Quelque peu éclairé que je fusse, je démêlois aisément que mon Pere souffroit toutes les fois qu'il étoit le témoin de ces ardeurs : il parloit souvent à l'oreille de ma Mere ; je ne soupçonnois rien de sa part que de me voir enlever l'objet de ma félicité. Helas ! qui le retenoit ? Il nous eût épargné par là & des malheurs & des peines.

Deux ans se passerent ainsi sans trouble & sans amertume : ma santé s'étoit entierement rétablie ; & mon Pere connoissant enfin combien il étoit dangereux de me laisser plus long-tems croupir dans l'oisiveté, resolut d'en ôter la fatale cause, & fit mettre un jour Celine au Convent. Je ne fus instruit de ce

départ qu'à la fin du jour. Les Domestiques qui avoient le mot, à qui je demandois de ses nouvelles, me dirent qu'elle étoit allé chez une de ses Tantes qui étoit arrivée. Je souffris tout ce qu'on peut imaginer à cette nouvelle ; je n'étois pas accoutumé à son absence, & j'attendis impatiemment son retour. Je ne pûs manger absolument à dîné : ma Mere en fut alarmée ; & pour m'y engager, elle me dit que Celine reviendroit bientôt ; qu'elle n'avoit pû refuser à sa Tante la permission de la garder quelques jours ; qu'elle étoit allé à la campagne avec elle, & qu'elle ne tarderoit pas à la ramener. Je ne me payai point de cette excuse, je me mis à pleurer & à faire des cris affreux ; je ne voulus prendre aucune nourriture, je remplis la maison de mes transports douloureux, & je fus dans ma chambre me livrer à mon desespoir. Mon Pere qui avoit pris son parti, vint me trouver. Il s'y prit d'abord par la douceur, & il tâcha de me faire revenir par toutes les promesses flatteuses qui pouvoient me faire plaisir à mon âge. Rien ne lui réussis-

ſant, il changea de batterie. Ma Mere étoit abſente; il l'avoit éloignée adroitement, pour ne point être troublé dans la juſte rigueur dont il vouloit uſer. Deux Valets prévenus, armés de verges, parurent au moindre ſignal. Je fus ſaiſi, dépoüillé & foüetté cruellement; le ſang ruiſſeloit de toutes parts & ſortoit avec abondance : mais la paſſion reſta; le châtiment avoit été trop tardif. Ce remede, au lieu de me guérir, m'irrita; je m'abandonnai à la rage & à la fureur, je voulus me tuer; & ſans les précautions qu'on prit de me lier, je ſerois venu à bout de cet affreux deſſein. J'appellois Celine avec emportement, & je jurai de me laiſſer mourir de faim. Je paſſai trois jours dans cet état violent. Ma Mere au deſeſpoir, & craignant de me perdre, ſe jetta aux pieds de mon Pere, qui ne vouloit point me voir; & à force de larmes & de prieres, elle obtint enfin le retour de Celine : Fatal conſentement! dangereuſe complaiſance! Il eût mieux valu me laiſſer entrer dans la nuit du tombeau!

L'arrivée de Celine me rendit la tranquilité, mon visage devint serein. Elle avoit souffert autant que moi de cette absence ; ses yeux se moüilloient de nouveau au récit des peines qu'elle avoit souffertes. Je lui contai les miennes ; & l'effort qu'on avoit fait pour nous séparer, ne servit qu'à nous réunir de plus en plus.

Cependant mon Pere, convaincu de l'inutilité des soins qu'il avoit pris pour arracher une passion qu'il voyoit avec d'autres yeux que moi, m'abandonna enfin à mon sort. Il paroissoit rêveur & chagrin toutes les fois qu'il me rencontroit ; & lorsqu'il jettoit les yeux sur moi, il les retiroit avec une douleur à laquelle je n'aurois pû m'empêcher d'être sensible, si je n'avois été prévenu d'une flamme aussi violente.

J'avois déja atteint ma dix-septiéme année. Celine avoit un an ou deux plus que moi ; sa beauté étoit devenuë d'un éclat sans pareil. Bien-loin que la raison corrigeât l'ardeur de mes sentimens, ils s'accroissoient de plus en plus. Ceux de Celine n'étoient

pas moindres, mais elle étoit de jour en jour plus retenuë. Je commençois à ressentir des desirs ; & ils étoient d'autant plus violens, que sa vertu y mettoit un frein, qui m'ôtoit même jusques aux occasions de l'entretenir seule comme autrefois. Ma Mere, à qui elle étoit chere, la veilloit sans cesse, & elle la gardoit tout le jour dans sa chambre, ou la menoit avec elle lorsqu'elle sortoit ; une Femme-de-chambre même étoit commise à l'observer. Tous ces soins me gênoient & me mettoient au desespoir ; je n'avois plus que mes lettres qui pussent lui apprendre mes chagrins & mes desirs. Les siennes étoient tendres, mais circonspectes. Je lui écrivois dix fois par jour, & tous les coins de la chambre de ma Mere étoient le refuge de nos tendres missives.

Cependant la réputation de la beauté de Celine fit du bruit, & lui attira des Amans. Plusieurs se déclarent. J'y étois trop interessé, pour ne pas veiller à leur démarche. J'appris même que mon Pere, qui avoit des raisons que je ne sçûs que trop tôt, travail-

loit en ſecret à la marier avantageuſement. Je n'eus pas plutôt appris cette nouvelle, que je fus trouver celui qui lui étoit deſtiné. Je l'obligeai à ſe battre, je fus le vainqueur, & le ſceau de ma victoire fut la rupture de cet hymen projetté. Je devins de jour en jour moins tranquile, & ma jalouſie vint au point de ne pas ſouffrir que perſonne abordât la maiſon, & même de me faire relever preſque toutes les nuits, & d'aller écouter à la porte de la chambre de Celine. La voix de la Femme-de-chambre qui couchoit près d'elle, me ſembloit dans ces inſtans celle de quelqu'Amant caché : alors je prêtois l'oreille avec plus d'attention ; & ſans leurs diſcours qui me prouvoient le contraire, je ne ſçai à quelle extrémité je me ſerois emporté.

Une nuit que j'étois agité de ces ſoins inquiets, je me relevai & je fus à la porte de ſa chambre. Je fus ſurpris d'y entrevoir encore de la lumiere ; il étoit tard, & cela n'étoit pas ordinaire. J'écoutai ; une voix d'homme frappa mes oreilles : c'en étoit un pour cette fois ; j'en frémis de fureur. Je regardai à

travers la ferrure, & j'en vis un qui avoit le coude appuyé fur le lit de Celine. La jalousie m'aveugle, mais me rend circonfpect & politique. Je retourne doucement dans ma chambre, j'y prends mon épée, & je reviens dans l'intention de facrifier Celine & fon perfide Amant. J'ouvre la porte avec violence, la bougie s'éteint; je porte des coups furieux, quelqu'un tombe, Celine jette un grand cri. Ah perfide! m'écriai-je en continuant à frapper, c'eft moi qui venge une flamme outragée; va, fui dans la nuit éternelle l'Amant cheri que tu me préferes. Ah Ciel! s'écria Celine d'une voix foible & mourante, qu'as-tu fait, barbare? O comble de miferes! Sçais-tu bien quel fang tu viens de répandre? Que tes coups criminels n'ont-ils porté fur moi feule? malgré mon innocence je les cherirois, je recevrois la mort d'une main fi précieufe. Mais ton Pere.... Mon Pere! m'écriai-je; Celine innocente! ah! c'en eft fait. En achevant ces mots, je tournai la pointe du fatal fer contre moi-même, & je me le paffai avec violence au travers du corps.

Ce coup porté par le desespoir fut si furieux, qu'il me fit tomber à la renverse. Je me débattis avec une telle force, & mes cris furent si perçans, qu'ils réveillerent tout le monde. Ma Mere parut bientôt échevelée, un flambeau à la main. Horrible spectacle! Elle en est saisie, elle tombe en foiblesse; un silence affreux regne, & l'abondance du sang que je verse acheve de m'ôter la connoissance.

Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez aux crimes que je commis alors! Ma retraite & la pénitence que j'en fais aujourd'hui, suffiront-ils pour les effacer? Je connois votre miséricorde, mais je crains votre justice. O Tout-puissant, ne dois-je pas trembler? & comment oserai-je paroître devant vous? Ah! que votre Tribunal est terrible, quand on s'y presente soüillé de tant de desordres!

Heureux sont ceux qui prévenus de bonne heure de cette verité, sont assez attentifs sur eux-mêmes, pour ne pas craindre le grand jour des vengeances! O Saints qui vivez dans la Gloire, intercedez pour moi.

Que les bonnes œuvres des Justes compensent ce qui manque à ma justification.

Cependant la blessure que je m'étois faite n'étoit pas mortelle ; mais l'agitation dans laquelle j'étois perpétuellement, & mes remords s'opposoient à ma guérison. Ma Mere, ma tendre Mere, ne quittoit pas le chevet de mon lit. Je fus pendant quinze jours entre la vie & la mort ; j'avois sans cesse à la bouche la confession de mon crime. Je vous invoquai alors, ô mon Dieu ! Vous eutes pitié de moi, & vous arrêtates mon ame à la veille d'être plongée dans l'infernal abîme. Je me retournai sincerement vers vous. Mais helas ! que mon retour & mon repentir furent de courte durée, & qu'ils prennent de foibles racines dans un cœur submergé par la boue des passions !

A peine eus-je un intervale plus tranquile ; que je demandai avec empressement à ma Mere des nouvelles de mon Pere. Elle baissa les yeux à cette question, & ne me répondit pas. O Ciel ! m'écriai-je, mon Pere est mort ! Celine l'a suivi sans doute ? Barbare que je

ſuis ! je vivrois après de tels forfaits ! Non, non, c'eſt en vain qu'on veut me conſerver la vie. La fureur me tranſporte en cet inſtant ; mes mains accoutumées aux crimes briſent, rompent, arrachent mes ligatures ; mes plaïes ſeignent de nouveau. Ah ! mon Fils, reprit ma Mere en m'arrêtant, & en verſant un torrent de pleurs, voulez-vous plonger dans le deſeſpoir une Mere qui vous adore, une Mere qui ne vit que pour vous ? Grand Dieu ! repris-je en ſouffrant qu'on réparât le tort que je venois de me faire, eſt-ce m'aimer que de me tenir dans d'auſſi cruelles incertitudes ? Où eſt mon Pere ? où eſt Celine ? vivent-ils encore ? Oui, mon Fils, l'un & l'autre ſont échapés au danger de vos coups : mais que n'ai-je point à vous apprendre ? Mon Pere & Celine vivent ? repris-je ; que dois-je donc craindre encore ? Ah ! mon Fils, continua ma Mere, remettons un récit trop cruel ; l'état où vous êtes n'en pourroit ſoutenir la rigueur. Au nom de Dieu, interrompis-je, ne me tenez pas plus long-tems en ſuſpens ; je n'ai qu'une mort à craindre, &

vous m'en faites souffrir cent à la fois; achevez de m'apprendre tous mes malheurs. Hé-bien, mon Fils, hé-bien, continua ma Mere; vous allez être satisfait; mais avant tout il faut me promettre que vous apporterez de votre côté tous vos soins pour vous rendre à la vie, & pour me conserver un Fils sans lequel je ne puis vivre; & que vous vous servirez des lumieres de votre raison, pour vous preserver dans les suites des fureurs dans lesquelles votre ignorance & ma lâche facilité vous ont plongé : à ce prix je vous découvrirai des mysteres qui devoient être pour jamais ensevelis dans le silence, & que votre fatale passion pour Celine, & votre empressement à les sçavoir, m'obligent de réveler. Ce discours ne fit qu'irriter de plus en plus ma curiosité; ils regardoient Celine, & cela me suffit pour m'engager à lui promettre tout ce qu'elle voulut. Ces assurances semblerent la tranquiliser; elle reprit un visage plus serein, & commença ainsi l'histoire, ou, pour mieux dire, à m'apprendre le comble de mes malheurs.

CHAPITRE V.

Le Marquis de ... Pere du Comte de D...B... fait prisonnier à la Cour de ... La Fille du Roi devient éprise de lui. Il lui sauve la vie dans un peril. Triste récompense que le Marquis reçoit d'avoir sauvé la vie à la Princesse.

MOn Fils, mon Fils, que vais-je vous apprendre! Votre seule parole me rassure sur les effets que produiroit l'histoire que je vais vous rapporter. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'y être attentif; helas! elle n'est que trop interessante.

Le Marquis de ... votre Pere avoit un Emploi considerable sur les Vaisseaux du Roi à l'âge de vingt ans. Vous devez juger comme il étoit fait à cet âge, par le grand air qu'il conserve encore aujourd'hui. La richesse de son éducation, son esprit & sa politesse le firent aimer dans toutes les Cours où il voyageoit. Il aimoit son métier; & la paix étant

venuë alors, il resolut de satisfaire le goût qu'il avoit pour les grandes choses, en tentant quelque nouvelle découverte qui fût utile à son Prince & à sa Patrie, & qui fist fleurir sa réputation.

Son dessein étoit trop genereux pour que la Cour ne lui facilitât pas les moyens de le satisfaire : il obtint des pouvoirs ; & ayant rangé ses affaires, il partit dans un Vaisseau qu'il avoit armé à ses dépens.

Je ne vous entretiendrai point de toutes les avantures qu'il eut dans un voyage de long cours, qui firent paroître sa patience & son habileté, non plus que des victoires qu'il remporta sur les Insulaires qui s'opposerent à sa descente. Je m'attacherai seulement à rapporter tout ce qui lui est arrivé à la Cour de... où son Vaisseau échoüa au retour de ses conquêtes, comme le principe des funestes évenemens d'aujourd'hui.

Le Prince qui regne à cette Cour est défiant & soupçonneux. Il ne sçut pas plutôt le nom de votre Pere, qu'instruit par la renommée qu'il étoit l'auteur des succès que

sa Cour avoit eu, par les découvertes & les conquêtes qu'il avoit fait dans le Nouveau Monde, qu'il lui donna la Ville capitale pour prison, sous prétexte qu'il avoit empiété sur les droits qu'il avoit dans ces Isles, & qu'il étoit de la politique de vérifier si les raisons qu'il énonçoit étoient conformes aux relations qu'il en faisoit faire. Il n'ajoutoit pas que la véritable cause de cet arrêt étoit la crainte qu'après le rapport fait de sa part au Roi son maître, il ne retournât avec des forces plus considerables, & qu'il n'achevât ce qu'il avoit si heureusement commencé.

Quoi qu'il en soit, on adoucit sa détention par toutes les politesses & tous les agrémens possibles. On faisoit un cas extrême de lui; il étoit de tous les plaisirs & de toutes les parties; & les Dames, comme les Seigneurs, marquoient pour sa personne une prédilection flatteuse.

Votre Pere jusques-là n'avoit jamais rien ressenti pour le Sexe. Il étoit complaisant & poli: mais le goût qu'il avoit toujours eu pour les grandes choses, l'avoit preservé des

foiblesses de son âge ; il évitoit même les femmes dans toutes les occasions, persuadé qu'elles étoient l'écueil de la fortune.

Un jour qu'il se promenoit dans les jardins du Palais, occupé du soin que doit avoir tout bon serviteur de son Maître d'agrandir sa puissance & sa gloire, & qu'il songeoit aux moyens de faire finir son arrêt, il remarqua à quatre pas de lui un homme qui l'examinoit attentivement, & qui sembloit écrire ou faire quelque chose de semblable. Le Marquis le considera à son tour ; & cet homme, loin de discontinuer, parut redoubler son travail avec beaucoup plus d'empressement. Votre Pere étonné fut à lui pour en sçavoir la raison ; mais celui dont nous venons de parler, le voyant approcher, tourna les épaules, & s'en fut précipitamment.

Le Marquis ne put s'empêcher d'être inquiet de cette avanture ; mais il le fut bien plus, lorsque deux jours après il reconnut le même homme à la Messe, qui s'attachoit avec la même application à le regarder, & à

faire les mêmes choses que la premiere fois. Il appella un de ses Pages, & il lui ordonna à l'oreille de ne pas perdre de vûë cet homme & de le suivre. Le Page s'acquitta adroitement de sa commission, & il lui rendit compte du lieu & de la demeure de cet Inconnu, qui étoit un Peintre en miniature de la Cour. Le Marquis fut chez lui : le Peintre lui avoüa naturellement qu'il avoit eu ordre de faire son portrait ; mais qu'il lui avoit été défendu de réveler la personne pour lequel il étoit. Votre Pere lui offrit une grosse somme pour lui arracher son secret ; mais il fut discret. Le Marquis s'en retourna fort surpris de cette avanture.

Depuis quelque tems il s'étoit apperçu que la Princesse étoit moins gaïe qu'à son ordinaire. Elle étoit infiniment aimable ; & malgré l'indifference & la prévention qu'il avoit pour le Sexe, il n'avoit pû s'empêcher de rendre justice à cette Princesse. Il fut surpris de la mélancolie dont elle étoit agitée ; en homme de politique & de Cour, il attribua des causes differentes à ce changement

d'humeur; & comme les Courtisans, speculatifs perpétuels, & esclaves de l'ambition, qui donnent aux choses les plus indifferentes des raisons de politique ou d'Etat, il crut qu'il s'agissoit peut-être de quelqu'alliance, & qu'il étoit de son devoir de tâcher de pénetrer si elle n'étoit pas contraire aux interêts de son Maître. Pour parvenir à ses desseins, il fit une cour réguliere à la Princesse. Elle parut en être surprise & charmée, parce qu'il l'avoit auparavant extrêmement négligée; elle eut pour lui mille bontés, & lui facilitoit les moyens de l'entretenir souvent. Elle avoit beaucoup d'esprit, & une élevation de sentiment si fort au-dessus de son sexe, qu'insensiblement elle le fit revenir de l'indifference qu'il avoit marquée jusqu'alors, & qu'il étoit le premier à rechercher les occasions de lui parler. Elle aimoit la chasse; & comme cette passion avoit toujours été du goût de votre Pere, elle n'y alloit jamais, qu'il n'eût l'honneur de l'y accompagner.

Un jour que l'ardeur de cette Princesse à

la poursuite d'un cerf l'avoit fait entrer dans un canal profond, où cet animal s'étoit jetté pour se dérober à la meute qui le suivoit, elle le suivit avec si peu de circonspection & de prudence, qu'elle s'engagea malheureusement dans une vase, où son cheval s'embourba au point, qu'elle eût été noyée à l'instant sans la précaution qu'elle prit de se dégager de ses étriers. Mais ce n'étoit que retarder son trépas, il falloit un prompt secours; son cheval ne paroissoit déja plus, & ses seuls habits la soutenoient sur la surface de l'eau. Elle avoit beau se débattre, sa pesanteur la faisoit enfoncer insensiblement, lorsque la Chasse arriva sur les bords du canal. Tout le monde fut effrayé du peril que la Princesse couroit; ses cris & les larmes firent retentir la Forêt: mais foible secours! Plusieurs se jetterent à l'eau, d'autres y entrerent avec leurs chevaux; mais personne ne put parvenir à la secourir.

Plusieurs de ceux qui s'étoient jettés à la nage, & qui par respect n'avoient osé ôter leurs habits, penserent se noyer, & eurent

toutes les peines du monde à échaper eux-mêmes au danger où ils s'étoient précipités. La desolation étoit extrême, la Princesse périssoit : on la voyoit combattre contre la mort; un demi-quart d'heure plûtard c'en étoit fait, lorsque le Marquis parut. Effrayé de ce triste spectacle, il prit sur le champ son parti. Prudent dans toutes les actions de sa vie, il prévoit tout ce qui peut arriver, & il voit d'un coup d'œil qu'il ne sçauroit trop prendre de précautions, pour que le secours qu'il va donner ne soit point infructueux. Il se deshabille, se jette dans le canal. En vain les joncs s'opposent à la vivacité de son zele; d'une main il les écarte, & de l'autre il fend l'onde. Dans le moment qu'il est prêt à saisir la Princesse, à bout des longs efforts qu'elle a faits, elle enfonce & disparoît à ses yeux. Nageur intrépide, il plonge & la repêche. En vain la pesanteur de ses habits & l'eau qu'elle a déja avalée rendent le fardeau difficile à soutenir, le zele, & peut-être quelque chose de plus, lui donne une nouvelle vigueur, quoique l'un & l'autre

ſemblent échaper aux regards avides & tremblans. Le trajet eſt long ; à peine peut-il gagner les joncs ambarraſſans qui bordent le canal. Les y voilà cependant ; un banc de terre qui ſe trouve à fleur d'eau, devient par un heureux hazard le port de leur ſalut. Le Marquis fait les derniers efforts pour y aſſeoir la Princeſſe ; un bateau heureuſement découvert vient achever de tirer la Princeſſe d'un nouveau peril. Votre Pere épuiſé ſuccomboit ; il n'avoit bientôt plus la force de la ſoutenir, & bientôt ils auroient peris l'un & l'autre.

Mais, ô ſuite funeſte d'une genereuſe action ! injuſtice ſans pareille ! Le Roi qui avoit été averti du danger que couroit la Princeſſe Iſmene ſa fille, & qui s'étoit tranſporté ſur le champ ſur les bords du canal, avoit été preſent aux derniers efforts que le Marquis avoit faits pour elle ; il l'avoit vû dans ſes bras, il étoit nud. Ce Prince ne fit de réflexion qu'au reſpect dont on avoit manqué envers ſa Fille ; l'indécence parut ſeule, & la génerosité fut oubliée ; ſes yeux s'enflâ-

ment de courroux. La Princeſſe eſt ſauvée ; la crainte ne peut plus diſtraire ſa colere ; il jure ſa perte, perſonne n'oſe parler pour lui, tout le monde le plaint en ſecret.

Dès qu'on eut fait rendre à Iſmene l'eau qu'elle avoit bû, elle reprit connoiſſance. On eut toutes les peines du monde à faire revenir le Morquis, que la laſſitude & le travail avoient plongé dans une longue lethargie. Le Roi, ſans avoir pitié de ſon état, partit avec la Princeſſe, & laiſſa des ordres pour qu'il fût mis en priſon lorſqu'il ſeroit en état d'y être tranſporté. Ce fut à regret qu'on y conduiſit votre Pere. Quel fut ſon étonnement, de ſe voir ſi indignement récompenſé !

La Cour & la Ville informées de ſa détention, & du ſujet qui l'avoit occaſionnée, le plaignirent hautement, & blâmerent l'injuſtice du Roi. Ces murmures lui revinrent : il étoit haut & ferme dans ſes reſolutions ; il témoigna le reſſentiment qu'il en avoit, en refuſant des graces aux Principaux qui l'approchoient ; & il leur fit ſentir qu'il eſt

dangereux à la Cour de dire ce que l'on pense, & que s'il est permis d'avoir des yeux & des oreilles, l'usage en doit être consacré au silence.

L'accident de la Princesse n'eut point de suite fâcheuse; deux jours après, elle fut en état d'apprendre les choses qui s'étoient passées à son sujet. Elle sentit toute l'obligation qu'elle avoit à votre Pere, & fut touchée de l'ingratitude dont on usoit envers lui. Que je suis malheureuse! s'écria-t'elle; fatale récompense! O le plus genereux des hommes, & le seul d'une Cour qui m'ait arraché au trépas! que ne te dois-je pas? & que ferai-je jamais qui puisse égaler l'important service que tu m'as rendu? O mon Pere, m'aimez-vous si peu, que vous traitiez ainsi un homme qui a exposé sa vie pour conserver la mienne? Ah! je ferai les derniers efforts pour briser des fers si injustes; c'est servir mon Pere, que de le desobliger dans une pareille occasion.

Un mouvement plus impétueux que la reconnoissance faisoit ainsi parler la Prin-

ceſſe. Ce goût imperieux qui décide ſi ſouvent de nos affections, s'étoit fait ſentir dans le cœur d'Iſmene dès le premier inſtant qu'elle avoit vû le Marquis. La vivacité de ſon intelligence ne le lui fit que trop connoître. En vain elle appella ſon rang & ſa vertu au ſecours de ſa raiſon : Inutiles barrieres! Plus le torrent étoit retenu, & plutôt ſon cœur en fut ſubmergé. L'éducation & la prudence s'étoient oppoſées juſqu'alors à ſa foibleſſe ; & pour ſoulager le feu qui la dévoroit, elle avoit eu recours à l'innocent moyen du portrait dont nous avons parlé : mais depuis la cour aſſiduë de cet Amant cheri & le ſervice rendu, ſon amour avoit pris le deſſus de tous les égards. Son caractere étoit emporté ; & plus on s'oppoſoit à ſes deſirs, & plus ils avoient de vivacité chez elle. Les paſſions des Grands ſont au-deſſus de celles du vulgaire ; & lorſqu'ils ſont tant que de s'oublier, c'eſt avec moins de retenuë que ceux qui leur ſont inferieurs.

Cependant le Marquis ayant appris le ſujet de ſon empriſonnement, écrivit au

Roi, & il lui repreſenta avec une noble fermeté ſon injuſtice. Ce Prince, au lieu d'être touché de la force de ſes raiſons, & craignant qu'il n'en avertît le Roi ſon maître, donna des ordres ſéveres pour que le Priſonnier n'eût aucune relation avec perſonne. La réponſe qu'il lui fit faire, fut que ſon procès décideroit de ſon ſort; qu'il y juſtifieroit ſa conduite, & qu'il ne demandoit pas mieux que de le trouver innocent.

Le Marquis étoit trop habile pour ne pas démêler que ce Prince profitoit d'un prétexte pour venir à ſes fins. La Cour du Marquis avoit fait parler ſes Ambaſſadeurs pour ſon premier arrêt : les raiſons qu'on en avoit données étoient tombées d'elles-mêmes ; parce que les découvertes que votre Pere avoit faites dans les Iſles pour ſon Prince, étoient permiſes, & que le rapport de la conduite qu'il avoit tenuë dans ſon entrepriſe, qu'il n'avoit commis aucun acte d'hoſtilité, & qu'il s'étoit comporté avec les Nations voiſines avec une prudence extrême, étoit trop favorable, pour qu'on

pût le retenir plus long-tems. Mais c'étoit ces conquêtes que le Roi avoit sur le cœur ; elles lui donnoient un redoutable voisin. Il vouloit se venger, ou, pour mieux dire, le mettre au point de laisser démolir une Citadelle dont il avoit assuré ses victoires. Ajoutez à tout cela, la pente qu'il avoit à croire toujours le mal préferablement au bien.

Ismene, peu sensible à toutes ces considerations, & prévenuë de la violence de son ardeur, imagina cent moyens pour faire part à son Amant de sa tendresse & de sa reconnoissance. Celamine avoit été élevée avec elle, & possedoit sa confiance. Elles furent long-tems l'une & l'autre pour en venir à bout. L'entreprise étoit hardie ; on connoissoit la séverité du Roi : il y alloit de la tête pour la moindre contravention à ses ordres ; & dans les siécles les plus genereux, l'on n'aime point à faire sa cour à ses dépens.

CHAPITRE VI.

Briques de la Princesse pour sauver le Marquis de .... Songe que fait le Roi, & ce qu'il produit. Le Marquis de .... condamné à la mort.

L'Attachement que Celamine avoit pour la Princesse, & la compassion qu'elle eut de l'état où son amour la réduisoit, lui firent recevoir les vœux du Lieutenant du Château dans lequel étoit le Marquis. Il soupiroit depuis long-tems pour elle; mais son antipatie pour lui s'étoit si fort découverte, que depuis long-tems il ne la voyoit plus. Un jour qu'elle le rencontra, ses yeux s'étant adoucis, il reprit dans un moment tout le goût qu'il avoit eu autrefois; elle flatta son amour, elle le gagna, & l'étourdit sur les risques qu'il avoit à courir en faisant tenir au Marquis, son prisonnier, une Lettre de la part de la Princesse. Il fallut huit jours entiers pour venir au point de sé-

duire la fidelité de cet homme ; encore ne fut-ce qu'aux conditions qu'il ne feroit point nommé dans la Lettre, & que le Prisonnier ignoreroit par qui elle lui feroit renduë. Comme il n'importoit rien à la chofe, pourvû qu'elle fe fift, on lui accorda tout ce qu'il voulut, & il s'y prit la nuit fuivante de cette façon :

Il monta fur la plate-forme de la Tour ; & le commencement de la nuit étant venu, il defcendit par la cheminée du Prifonnier une ficelle, au bout de laquelle étoit attaché un petit fac où étoient deux Lettres. Le Marquis fe promenoit alors triftement dans fa chambre : il fut furpris de voir quelque chofe qui s'agitoit au-deffus de la flamme de fon feu. Il y accourut ; & en démêlant bientôt le fujet, il ouvrit le fachet, & lut les Lettres fuivantes.

BILLET.

L'on vous envoye une Lettre, du papier & de l'encre. Tenez votre Réponfe prête ; on viendra la prendre de la même maniere, & à la même heure.

Cet

Cet avis le surprit ; il lut avec précipitation la seconde Lettre, qui étoit de la Princesse.

LETTRE D'ISMENE au Marquis de....

EN toute autre occasion je vous aurois caché, Marquis, le panchant que j'ai pour vous, que je conserve depuis le premier moment que je vous ai vû. Je sçai ce que je dois à mon rang & à ma naissance ; mais selon ma façon de penser, ma reconnoissance l'emporte par-dessus toutes ces choses. Je vous dois la vie, puis-je vous devoir davantage ? Mandez-moi quels sont vos sentimens, & si la pitié a été le seul motif des risques ausquels vous vous êtes exposé pour m'arracher au peril qui me menaçoit. Cet aveu décidera de votre sort. Je ne vous en dirai pas davantage, que ces choses ne soient expliquées ; mais vous pouvez penser qu'Ismene sçait tout sacrifier, lorsqu'il s'agit de sa félicité.

ISMENE.

Jugez, ô mon Fils, de la ſurpriſe de votre Pere ; c'étoit la choſe à laquelle il s'attendoit le moins. Il fut touché des bontés de la Princeſſe, & des manieres adroites dont elle les marquoit, auſſi-bien que des riſques auſquels elle s'expoſoit. Qu'elle eſt aimable ! s'écrioit-il ; quelle generoſité ! Qui ne l'adoreroit pas ? Ne ſeroit-ce point auſſi, continua-t-il, quelques traits de l'aveugle Fortune, qui me deſtine à quelque choſe de grand ? Votre Pere eſt né ambitieux : l'idée d'avoir plû à une grande Princeſſe, & de voir ſes deſirs monter juſques à leur dernier point, le tranſporta ; les conſiderations de ſa beauté raviſſante vinrent après, ſon cœur en fut touché juſqu'au vif ; & moins il avoit été capable juſqu'à ce tems de reſſentir les troubles du Dieu qui fait aimer, & plus il en fut agité. Préoccupé de la tendreſſe nouvelle, & de l'eſperance qui devoit l'accompagner, il écrivit les mots ſuivans.

LETTRE du Marquis de .... à Ismene.

Est-il bien vrai que ce soit la divine Ismene qui se déclare pour moi, & qu'elle me permet de lui faire l'aveu des secrets de mon cœur? A quelque malheur que je puisse être en proie, quelque déstin qui me poursuive, rien ne peut m'ébranler, puisque ma Princesse m'assure que je ne lui déplais pas. O bonheur inattendu! ô jour cent fois heureux! Mais helas! ne m'aveuglai-je point? ne prends-je point le témoignage de la compassion, ou celui d'une reconnoissance trop étenduë, pour le comble de la félicité? Ah! Princesse, expliquez-vous; je n'ose me flatter des biens que vous me laissez entrevoir. Ne fais-je pas même trop de les desirer?

LE MARQUIS DE....

La passion d'Ismene étoit trop forte pour garder aucun ménagement après l'assurance de son bonheur; elle récrivit une seconde Lettre, expliquée sans aucun détour. Elle

marquoit à ſon Amant que le Roi lui avoit enfin appris le véritable ſujet de ſa priſon; qu'elle avoit feint de ne plus prendre part à çe qui le regardoit, pour ménager ſa confiance; qu'elle étoit promiſe au Prince de.... Que l'on ne devoit rendre public cet hymen que lorſqu'on viendroit la chercher, & qu'on le craignoit, lui, par rapport aux interêts de ſon Maître, que cette alliance lézoit; qu'il n'auroit ſa liberté que lorſqu'elle ſeroit conſommée. Elle ajoutoit que puiſqu'elle avoit tant fait que de lui donner ſon cœur, elle ne ſeroit jamais à un autre, & qu'elle alloit tenter tous les moyens poſſibles pour le délivrer. Elle lui faiſoit une peinture touchante des maux que ſon abſence lui feroit ſouffrir, & des perſécutions qu'elle alloit eſſuyer pour lui conſerver ſa foi; il ſembloit même qu'elle lui laiſſoit entrevoir qu'elle pourroit un jour tout ſacrifier pour partager avec lui ſa deſtinée. Son portrait qu'elle lui envoyoit, étoit le ſceau de ces proteſtations, & elle lui apprenoit en même tems de quels moyens elle s'étoit ſervi pour attraper le ſien.

Ces preuves nouvelles de la tendresse d'Ismene acheverent de rendre le Marquis le plus amoureux des hommes. Il crut pouvoir se flatter qu'il la meritoit au point de l'épouser & de l'emmener avec lui ; il usa de toute la persuasion dont il étoit capable, & de tout l'esprit dont il étoit rempli, pour l'induire à ce dessein. Il aimoit mieux, disoit-il, perir en prison & courir toutes les suites de la colere du Roi, que d'en sortir jamais sans avoir des témoignages assurés des promesses dont elle l'avoit flatté. Qu'on persuade aisément lorsque l'on est aimé ! La Princesse lui promit, & le laissa le maître de ménager les choses selon sa prudence. Elle se chargea de le tirer de prison ; & lui, du soin d'assurer leur fuite. Il fit servir la politique à ses desseins : il écrivit à sa Cour qu'il méditoit un coup important ; il se servit de specieuses raisons pour en rendre les conséquences interessantes. Elle en fut frappée, & on lui fit des remises considerables d'argent ; on lui envoya même un homme affidé, avec un nombre de créatures sur les

quelles on pouvoit compter pour un coup de main, qui déguisées & sous des prétextes differens se trouverent à ..... pour assurer leur retraite en cas qu'elle fût inquiétée. Le jour étoit marqué ; tout étoit prêt, & il sembloit qu'il étoit impossible que la chose dût manquer.

La Cour fut cependant agitée par l'humeur sombre & noire dont le Roi parut tout-d'un-coup prévenu ; il fut trois jours sans manger, & sans vouloir voir personne. Chaque Courtisan inquiet tâchoit d'en découvrir le principe, & personne n'y put parvenir. On disoit sourdement que le chagrin du Prince provenoit d'un songe affreux : on en rapportoit même quelques circonstances; mais elles paroissoient avoir si peu de fondement, qu'on ne croyoit pas devoir s'y arrêter.

Le quatriéme jour le Roi sortit de chez lui, & il fut chez la Princesse. Elle n'étoit pas accoutumée à ses visites, & elle fut surprise de ce nouvel honneur, aussi-bien que de la profonde mélancolie dans laquelle il

lui parut plongé, & dont on lui avoit celé la connoissance. Elle s'empressa de lui en demander le sujet avec les caresses & la douceur qui siéent si bien d'une Fille à son Pere, & d'autant plus vive, qu'elle trembloit peut-être qu'il n'eût découvert son intrigue. Quelque sévere que le Roi fût envers tout le monde, & quelque peu de tendresse qu'il semblât avoir pour sa Fille, il lui donnoit cependant quelquefois des marques de confiance. Je ne puis resister plus long-tems, lui dit-il, à l'envie de partager le trouble affreux qui m'agite; c'est dans votre sein, ma Fille, que je veux répandre l'inquiétude horrible où je suis, d'un songe que j'ai fait, il y a quelques jours. Quelque peu de foi qu'on doive ajouter à ces vapeurs souvent formées par le caprice des organes, je n'ai pû prendre sur moi de surmonter la crainte que me cause son presage. L'on a vû par beaucoup d'experiences que ces fantômes enfantés par le sommeil sont chez les Rois des prédictions souvent certaines de l'avenir. S'il est vrai, comme nos Fastes ne permettent pas d'en douter,

je suis le plus malheureux des Princes ; & vous en allez juger, ma Fille, par le récit que je vais vous faire de ce rêve épouvantable.

La veille de la nuit cruelle dont je vous parle, jamais je n'avois été de ma vie si tranquile. Le Conseil que j'avois tenu le jour qui la précedoit, m'avoit rendu de la meilleure humeur du monde ; nulle inquiétude ne m'agitoit. Respecté dans le dedans de mon Royaume, craint de mes ennemis ; & votre hymen assuré mettoit le comble à ma prosperité ; en un mot je n'avois que des lieux de satisfaction, & qui ne devoient pas me produire une nuit aussi funeste que celle qui suivit.

A peine ai-je été endormi, qu'un bruit épouvantable s'est fait entendre dans ma chambre, qui m'a éveillé en sursaut. J'ai ouvert avec précipitation les rideaux de mon lit, & j'ai vû à la foible lueur de ma lampe quelque chose d'étendu sur mon parquet. J'ai appellé un Valet-de-chambre, & je me suis levé ; j'ai voulu reconnoître moi-

même ce que c'étoit. Quelle a été ma surprise de trouver le portrait de feuë la Reine votre mere, tourné la face contre terre! J'ai examiné avec des yeux curieux si les anneaux qui le soutenoient étoient usés, ou les clous rompus : rien de tout cela. J'en ai été frappé, en me recouchant cependant sans y faire une autre attention. Je me suis rendormis au bout de quelque tems, mais avec un sommeil bien moins tranquile que le précedent.

Que dois-je croire, ma Fille, des horreurs dont j'ai été menacé? Il m'a semblé que je voyois votre Mere : elle avoit l'air majestueux & fier; sa robe étoit d'un lin plus blanc que la neige, le diadême ceignoit son front; & ses yeux, quoique séveres, laissoient entrevoir cette douceur qui l'a toujours fait adorer de tout le monde. Tu dors, Prince, tu dors, me dit-elle, tandis que l'on t'enleve tout ce que tu as de plus cher; tu es trahi, ouvre les yeux & regarde. En achevant ces mots, il m'a paru qu'elle s'envoloit au Ciel. Je l'ai suivie des yeux jusqu'à ce

qu'elle fût entierement dérobée à ma vûë. Touché de l'apparition d'une personne qui m'a été si chere, je baissois tristement la tête lorsque mes oreilles ont été frappées d'un bruit extraordinaire. Que vois-je ? Ma Ville capitale embrasée d'un feu dévorant ; le trouble, le tumulte retentit ; le bruit des armes se distingue au milieu des clameurs : elle a l'air d'une Ville prise d'assaut, & dont le sac horrible fait le triomphe du Vainqueur. Je veux accourir au secours de mes peuples : Efforts impuissans ; je ne puis. Je me trouve enchaîné ; j'appelle, je crie, personne ne me répond. Un homme à cheval sort de cette Ville infortunée, il est couvert de sang & de poussiere ; il passe devant moi, me jette un regard menaçant. O Ciel ! qu'apperçois-je ? Vous, Ismene, en croupe de ce ravisseur. Ah, ma Fille ! m'écriai-je, vous perdrai-je encore ? Traître, abominable Vainqueur, garde tous mes Etats, mais laisse-moi ma Fille. Le perfide Cavalier tourne la tête. Surcroît d'étonnement ! je reconnois le Marquis de.... mon prisonnier. Vous, Princesse,

vous détournez votre tête ; & semblez de concert avec ce lâche ravisseur. Ah, perfide ! vous dis-je, indigne de sortir de mon sang, c'est donc toi qui me ravis mon Royaume & ma liberté ? c'est donc toi qui mets le poignard dans le cœur de ton Pere ? Ah ! Seigneur, avez-vous repris ; pardonnez à l'amour furieux qui me dévore. Horrible Fille ! ai-je interrompu, va, je te donne ma malédiction, & je souhaite qu'un abîme affreux t'engloutisse ; que ne s'ouvre-t'il dans ce moment à tes pieds ! & que n'ai-je la sinistre consolation d'être le témoin de la punition de tes crimes ! Ma fureur me fit prononcer plusieurs discours semblables. Le Marquis importuné, & outré de mes justes cris, d'un coup de pistolet m'ôte la parole & la vie : mon sang coule à gros boüillon, mon ame furieuse s'envole ; & mon agitation est si grande, que je me réveille en jettant un cri si perçant, que tous mes Gardes accourent à mon secours.

La Princesse effrayée du rêve de son Pere, veut en vain le rassurer ; elle est saisie elle-

même de ſes affreux preſages : le remord la preſſe, elle ſe repent déja de ſes deſſeins concertés. Le Roi s'apperçoit de ſon trouble; ſoupçonneux & défiant, il a les yeux fixement attachés ſur elle, il la queſtionne, il la ſuit. Elle ſe trouble de plus en plus; il veut abſolument qu'elle parle : c'eſt en vain, elle s'eſt remiſe. Elle ſent le danger qu'elle court; le ſort de ſon Amant la fait trembler; elle veut éloigner les ſoupçons que ſon deſordre a donnés à ſon Pere : Soins ſuperflus! Il lui donne des Gardes; elle eſt renfermée dans ſon appartement, & il rentre dans le ſien, plus troublé & plus inquiet que jamais.

La Princeſſe connut, mais trop tard, l'imprudence qu'elle avoit euë de ne s'être pas mieux poſſedée. Elle voulut en vain la réparer, en écrivant à ſon Pere que la frayeur qu'elle avoit euë de ſon rêve étoit la ſeule cauſe du trouble dont elle avoit été émuë : Précaution inutile! Plus elle éloigne les ſoupçons, & plus ils s'enracinent dans ſon cœur défiant. Ce Prince prend le parti de faire venir le Priſonnier dans ſon cabinet; il

l'interroge, il lui prête des desseins, il feint d'être informé d'une intelligence avec sa Fille. Rien n'ébranle le Marquis; sa politique le prépare à tous les évenemens, & réduit même le Roi, par ses reproches respectueux, à rougir de son injustice & des vaines terreurs qui l'ont agité. La force des raisonnemens du Prisonnier sur les premiers sujets de son arrêt, aussi-bien que sur les derniers, persuadent le Prince; peut-être alloit-il même le mettre en liberté, lorsqu'on vint gratter à la porte du cabinet. Un Ministre entre, il parle au Roi en secret, il lui remet une Lettre. O Ciel! elle est de la Princesse; c'étoit la derniere qu'elle avoit écrite au Marquis. Le jour de leur fuite étoit marqué, aussi-bien que les assurances d'une constance éternelle; elle doit même l'épouser au sortir du Royaume. Ah! s'écrie le Roi, qu'on aille chercher la Princesse: O songe trop suivi de réalité! que ne te dois-je point? Il rentre furieux dans le cabinet, il se promene à grands pas, & sa fureur contre le Prisonnier se manifeste par ses regards.

L'on amene bientôt la Princesse ; le Roi tient dans ses mains la fatale preuve de son crime. Perfide, lui dit-il en lui jettant cette Lettre, reconnois-tu ce caractere ? Que mérite une Fille qui trahit son Pere, son Roi & sa Patrie ? Quel supplice épouvantable peut laver de pareilles offenses ? De quel sang sors-tu, malheureuse, pour vouloir le profaner honteusement ? Du mien ? non, non, celui des Rois ne sçait point s'avilir. Mais je suis ton Pere, & je cherche à te justifier. Des desseins aussi criminels n'ont pû se former dans le cœur de ma Fille ; de lâches séducteurs te les ont conseillés : parle, ton aveu naturel peut seul appaiser ma colere. Ne me déguise rien, nomme tes Complices ; il faut qu'ils accompagnent sur l'échaffaut le moteur de si coupables entreprises.

Que la parole d'un Pere & d'un Roi imprime ! La Princesse éperdue à ce discours ne répondit que par ses larmes. Ce ne sont pas des pleurs que je demande, reprit le Roi ; c'est le sacrifice des lâches Sujets qui ont trahi leur Maître, & la honte de me nommer celui

qui vouloit me deshonorer. Cet aveu suffit à la vengeance que je devrois prendre de toi; à ce prix je te pardonne, parle. Ah! mon Pere, s'écria la Princesse en redoublant ses larmes, ne vous laissez point aller à votre aveugle colere, ou du moins attendez que les premiers mouvemens en soient passés. Non, non, interrompit-il, tu veux m'éluder, gagner du tems, étudier ou prévoir ta justification. Ah! mon Pere, reprit Ismene, n'écoutez que les sentimens de la nature; je suis perdue, si vous ne vous souvenez pas que je suis votre Fille. Je ne veux point vous tromper, continua-t-elle en se jettant à ses pieds, je vous dirai la verité. J'aime, il est vrai; je n'ai pû refuser mon cœur à celui qui m'a sauvé la vie; la grandeur d'ame dont j'herite de mes Ayeux, n'en a pû laisser [illegible] l'auteur de ma conservation; & j'ai [illegible] de me voir la cause innocente de la mort à laquelle [illegible] qu'il étoit destiné: j'avoue que j'ai cherché les moyens de le sauver, & de l'arracher à la rigueur des Loix qui l'avoient condamné; mais, Seigneur,

Si...

mais . . . Tu lui donnois la main ! interrompit avec fureur le Prince ; tu profanois mon ſang ! Va , je ne veux point de juſtification dans un cas auſſi coupable ; elle aggrave le crime , au lieu de le diminuer : nomme ſeulement les traîtres Sujets qui ont prêté la main à ton intelligence. Moi ſeule, Seigneur, reprit la Princeſſe . . . Ah ! c'eſt trop abuſer de ma patience , s'écria le Roi ; tu braves ton Pere , il ſçaura t'en punir. Vous , Marquis , parlez , continua-t-il en feignant de ſe radoucir ; le ſacrifice que vous me ferez de mes lâches Sujets, ſera ſuivi de votre liberté ; vous ſerez conduit hors de mes Etats : mais je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que ſi vous ſortez l'un & l'autre ſans me ſatiſfaire , vous me répondrez ſur vos têtes de vos criminels refus.

Iſmene frémit à ce ſerment ; le Marquis n'en fut point ému. Satisfaites-vous , lui dit-il , Seigneur , mais ne confondez point l'innocent avec le coupable ; la ſeule pitié de la Princeſſe fait ſon forfait , c'eſt ſur moi ſeul que vous devez vous venger. Un Roi puiſ-

ſant ſçaura ſe reſſentir des opprobres indignes dont vous m'avez couvert. Juſqu'ici je ne rougis point de mon crime ; & quand même il ſeroit conſommé, mon ſang, s'il ne deſcend pas des Rois, eſt digne par ſa pureté.... Arrête, lâche, interrompit le Prince en fureur, un ſang comme le tien eſt fait pour couler ſur mes échaffauts. Hola quelqu'un, s'écria-t-il, (un Exempt entra,) qu'on les conduiſe l'un & l'autre, & qu'on me laiſſe.

Dès que le Roi fut ſeul, il ſe promena à grands pas dans ſa chambre, en méditant mille funeſtes moyens de ſe venger ; la honte ſeule balançoit ſa fureur. Sa parole donnée pour l'alliance dont on a parlé, la tendreſſe paternelle, l'éclat, tout le retenoit. Cependant ces ſentimens ne ſe ſoutenoient pas long-tems ; il rougiſſoit de colere à la vûë de la Lettre fatale. Indigne Fille, s'écrioit-il, as-tu pû ainſi t'oublier ? Ah ! ſi les Etats voiſins apprennent cette ignominie, ils ſçauront en même tems, par la vengeance affreuſe que je ferai, l'horreur que j'ai pour

de pareilles taches : ils mourront. Un autre que moi enseveliroit dans le silence la lâcheté de cette indigne Princesse, & laisseroit achever un hymen commencé : mais je ne veux pas qu'un Gendre, ou qu'un Roi, qui apprendront tôt ou tard cette cruelle histoire, puissent me reprocher un jour que je leur aurai fait un present indigne & d'eux & de moi. Et quand je serois capable d'hazarder ce secret, ne seroit-il pas tôt ou tard découvert ? & ne devine-t'on pas jusqu'aux plus secrettes pensées des Princes ?

Le Roi termina ses réflexions par le changement qu'il fit des Chefs & des Gardes des Prisonniers. En Politique habile il prévit que cette nouveauté seroit suivie de la fuite des Coupables ; il avoit ordonné des Espions pour examiner leur démarche, & pour les arrêter, en cas qu'on en surprît quelqu'un qui s'éloignât. Le Lieutenant du Château craignant que sa démission ne fût suivie de son arrêt, chercha dans le même instant à s'esquiver. On le suivit ; il fut arrêté & conduit au Roi. Se croyant découvert, il avoüa

tout, & il paya de sa tête & son amour & sa complaisance.

L'on crut que le sang répandu de cet homme calmeroit l'aigreur du Roi, il ne fit que l'irriter; il lui falloit d'autres victimes. Le procès fut fait au Prisonnier, sans que la Princesse y fut compromise; la tendresse paternelle & l'honneur avoient gagné ce point sur l'esprit du Prince irrité : le prétexte fut pris de ce qui s'étoit passé dans les Isles à son préjudice, par des actes d'hostilité supposés sans pouvoir, & de l'indécence avec laquelle il avoit paru le jour qu'il avoit arraché Ismene au danger qu'elle avoit couru dans le canal; ce chef suffisoit seul pour le faire perir, les Loix du Royaume étant formelles pour un manque de respect. Nonobstant cela, le Marquis se défendit si bien sur toutes ces accusations, que les Commissaires furent en suspens, & déclarerent qu'ils ne pouvoient le condamner. Le Roi qui prenoit à cœur cette affaire, & dont la haine contre le Prisonnier ne pouvoit être appaisée que par sa mort, voulut

que le nouveau chef de ſéduction & de rapt parut ſur le Bureau. Les Juges ſurpris & effrayés de la honte dont il alloit ſe couvrir, furent le trouver, & ils firent tout leur poſſible pour éviter un tel affront à la Maiſon Royale. Le Roi fut inflexible; & le Priſonnier n'ayant pas voulu ſe juſtifier & rendre la Princeſſe criminelle, fut condamné à perdre la tête.

CHAPITRE VII.

Menée du Prince de.... L'interêt qu'il a de sauver le Marquis de.... Réussit dans ce dessein. La Princesse fuit avec le Prisonnier.

LA Cour fut épouvantée de ce Jugement. Le Marquis s'étoit fait beaucoup d'amis, & il n'y eut pas un Courtisan qui ne mit tout en usage pour avoir sa grace. Le Roi les reçut si mal, & parut si en colere à ceux qui l'en presserent le plus, que personne n'osa retourner à la charge; & même pour se délivrer de leur importunité, le jour de l'execution fut avancé, & le Prisonnier ne pouvoit sans miracle éviter son malheureux sort. Helas! s'écria ma Mere en versant des larmes & en s'interrompant, il eût bien mieux valu pour vous, ô mon Fils, (s'il est permis de faire un pareil souhait,) qu'il eût été la victime de son innocence; Celine ne seroit pas née. O ma Mere, que dites-

vous ? repris-je vivement. Attendez, continua-t-elle, vous sçaurez assez tôt la rigueur de votre destinée.

Cependant le Prince de .... presomptif heritier de la Couronne après la Princesse Ismene, fut celui qui prit le plus à cœur ce qui se passoit. Il y avoit long-tems qu'il s'étoit apperçu du goût qu'elle avoit pour le Marquis ; il étoit trop conforme à ses interêts, & il desiroit avec trop d'ardeur que cette passion l'engageât aux suites les plus importantes, pour qu'il s'y fût opposé. Il auroit bien mieux voulu qu'elle eût épousé en secret le Marquis ; il l'esperoit même par la connoissance qu'il avoit de l'humeur impétueuse & vive d'Ismene. La connoissance qu'il en auroit eu, lui auroit assuré la Couronne à la mort du Roi, les Loix du Païs desheritant une Princesse qui se mesallioit : au lieu que par l'évenement present il n'avoit plus lieu d'esperer la même chose, & il prévoyoit que le Prince satisfait par la mort du Coupable, rendroit bientôt à sa Fille la tendresse dont il le connoissoit pré-

venu pour elle, quoiqu'il eût déclaré en mettant la Princesse dans le Convent, (où elle étoit depuis quelques jours,) qu'elle y demeureroit le reste de sa vie. Il étoit déja trop éclairé pour compter sur l'effet de ces menaces; & il resolut d'achever, en sauvant le Prisonnier, & en lui donnant les moyens d'enlever la Princesse, ce que sa fortune avoit si heureusement commencé.

Pour y parvenir, il gagna un Garde qui devoit coucher dans la chambre du Marquis, (car depuis sa condamnation on ne le perdoit pas de vûë,) & il lui fit rendre la lettre qui suit.

BILLET.

Le jour de votre trépas est ordonné à après-demain; on s'interesse à vos jours, on veut vous les conserver. Ne vous deshabillez point la nuit qui précedera; mais couchez-vous à l'ordinaire, pour ne point donner de soupçon. On viendra vous prendre, laissez-vous conduire; on espere vous arracher au sort qui vous menace.

Le Marquis étoit si obfervé, qu'à peine put-il faire la lecture de ce Billet. Il éleva son cœur à Dieu, & il lui rendit graces d'un secours si peu attendu. Seroit-ce encore la Princesse, dit-il interieurement, qui me donne cette nouvelle preuve de son amour? Hé! qui feroit-ce? en puis-je douter? Ah, trop aimable Ifmene! que mon cœur ne peut-il vous payer de la reconnoiffance qu'il a de vos bontés! Une réflexion suivante ne le laiffoit pas long-tems dans cette opinion, & lui faifoit penser que dans de pareilles circonstances le Roi prévenu la faifoit obferver de si près, qu'il n'étoit pas poffible qu'elle pût parvenir à effectuer les promeffes dont on le flattoit. D'ailleurs l'écriture étoit d'une main differente, il ne fçavoit fur qui jetter fes foupçons; une idée détruifoit l'autre. Quelquefois il s'imaginoit que c'étoit le Roi lui même, qui pour s'épargner la honte de le facrifier injuftement, le faifoit évader, pour ne pardonner ni punir. Cette penfée à laquelle il s'arrêtoit le plus, le chagrinoit. Je vais donc vous perdre, continuoit-il,

adorable Iſmene ! je ne vous verrai plus ! vous ſerez bientôt à un autre ! Du moins en mourant j'avois la douceur de penſer que vous ne m'oublieriez jamais, & que l'idée d'un Amant qui perdoit ſa vie plutôt que de trahir les ſecrets de ſa Princeſſe, ſe conſerveroit juſqu'à la fin de ſes jours.

Cependant, malgré l'émotion que lui cauſoient toutes ces réflexions, il ne put s'empêcher d'attendre avec impatience la nuit qui devoit l'arracher au trépas. L'on a beau dire, de quelques paſſions que nous ſoyons prévenus, la conſervation de notre vie eſt toujours la plus chere ; quelqu'amertume que nous ayons, nous n'aimons point à la perdre, à moins que nous ne ſoyons tranſportés du dernier deſeſpoir.

Cependant le Prince de.... ne ſe contenta pas de préparer la fuite certaine du Marquis ; elle ne lui importoit qu'autant qu'elle achevoit de remplir ſes deſſeins. Pour y réuſſir, il prévint Iſmene, & il lui écrivit ces mots d'une main déguiſée.

LETTRE du Prince de.... à Ismene.

LE Marquis de.... monte sûr l'échaffaut après-demain, Princesse. Une personne qui vous est attachée jusqu'à la mort, & qui connoît qu'à la perte de sa vie est attachée la vôtre, vous avertit qu'on travaille à le sauver. Il en est prévenu; mais il refuse de se soustraire à une mort certaine, voulant plutôt perir que de vous laisser exposée au ressentiment du Roi. Son parti est pris; il n'y a que vous, Princesse, qui puissiez le faire changer. Consultez-vous; votre réponse décidera de la mort du Marquis.

Ismene fut surprise que malgré l'exactitude avec laquelle on la gardoit, & après l'execution presente du Lieutenant dont on a parlé, cette Lettre eût pû parvenir jusqu'à elle. La personne qui la lui rendit, la tranquilisa sur les soupçons que cette démarche lui donnoit; & sans lui avoüer l'auteur des ressorts que l'on faisoit joüer, lui expliqua

les moyens dont on ſe devoit ſervir, en cas qu'on pût gagner ſur l'eſprit du Priſonnier qu'il conſentît à ſa fuite. Cet homme gagné par le Prince lui fit ſentir adroitement que ce n'étoit qu'en les ſuivant qu'on pût lui ſauver la vie. Cet avis étoit trop de ſon goût, pour qu'elle y apportât aucune difficulté ; outre ſa paſſion, les traitemens de ſon Pere ne l'y portoient que trop. Elle étoit d'un âge fait ; & l'empire qu'elle avoit conſervé juſqu'alors, détruit par des endroits auſſi ſenſibles, ne pouvoit trouver de raiſon valable dans ſon eſprit altier & prévenu. L'amour couvoit depuis long-tems ſous la cendre, il s'étoit manifeſté par ſa reconnoiſſance ; & bien-loin que la raiſon & les évenemens qui ſuivirent, lui euſſent fait ſentir les conſéquences funeſtes d'une tendreſſe ſi peu convenable, ils n'avoient ſervi qu'à la rendre plus vive. La crainte de perdre un Amant cheri par des endroits ſi touchant, l'effraya ; elle ne crut pas devoir trop ſacrifier. Elle promit enfin qu'elle le ſuivroit ; l'eſperance ſucceda aux noirs chagrins qui la dévoroient,

& elle attendoit avec une impatience extrême une nuit marquée par des évenemens si hardis & si interessans.

Cependant le Prince de.... connoissant qu'il ne manquoit plus à ses projets que de rendre la fuite des Amans certaine, s'attacha à en digerer toutes les circonstances. Il fit contrefaire une Lettre de cachet qui ordonnoit à la Superieure du Convent où étoit la Princesse, de la remettre avec beaucoup de secret entre les mains de celui qui la lui rendroit, avec la précaution d'écarter tout son monde lorsqu'on la feroit sortir.

Ce fut de son Capitaine des Gardes qu'il resolut de se servir, lorsqu'il en seroit tems.

L'évasion du Marquis lui parut bien plus difficile. On ne trompe pas un homme en charge avec tant de facilité qu'une Religieuse : il n'avoit garde de tenter celui qui étoit commis à sa garde ; c'étoit trop exposer ses secrets. Il recourut à des moyens plus assurés, & dont il se servit après avoir passé la nuit à en tracer le projet.

Ce fut un Gentilhomme du Marquis,

entreprenant & hardi, dont il connoissoit l'affection, qu'il choisit pour l'executer. Il le fit appeller au point du jour; il vint chez lui déguisé. Il lui apprit que son Maître périroit sur un échaffaut, sans qu'on pût esperer aucune grace comme on en répandoit le bruit, que le Roi ne faisoit courir que pour tenir incertaine une populace qu'il craignoit : Que lui, Prince de.... avoit toujours extrêmement aimé le Marquis : Qu'il étoit au desespoir que la place qu'il occupoit l'empêchât de le servir, & s'opposât au desir qu'il avoit de l'arracher à cette ignominie; mais qu'il donneroit toute chose au monde pour le tirer de cet affreux pas, & qu'il feroit sous main tous ses efforts pour aider ceux qui seroient assez genereux pour le servir dans cette occasion : Qu'il l'avoit envoyé chercher, sçachant combien il étoit attaché à son Patron, afin d'examiner avec lui si le projet de son évasion, qu'il avoit formé, trouveroit assez de zele & d'affection pour être effectué.

Le Gentilhomme du Marquis, ravi de ce

discours, & qui n'avoit aucun lieu de soupçonner les intentions du Prince, lui avoüa naturellement qu'il avoit un nombre d'amis tout prêts, qui s'étoient liés d'honneur & de serment d'arracher le Prisonnier des mains des Gardes, lorsqu'ils le conduiroient à l'échaffaut; que les relais étoient prêts pour sa fuite, & que les mesures étoient prises de façon qu'il ne doutoit pas de le sauver.

Le Prince fut charmé de connoître qu'il ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de cet homme, il lui en marqua sa joïe; mais il lui supposa en même tems pour l'amener à son but, qu'il sçavoit de science certaine qu'on devoit executer son Maître à huit-clos: Raison, disoit-il, pour laquelle il l'avoit envoyé chercher, ayant bien prévu que les gens qui lui étoient attachés feroient un mouvement lors de l'execution, dont le Roi se défioit apparemment, puisqu'il avoit changé le lieu de sa mort.

Le Gentilhomme pâlit à cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas, & qui ren-

verſoit tous ſes projets ; mais il reprit bientôt ſon eſpoir , lorſque le Prince lui fit le détail de la façon dont il pouvoit ſauver le Marquis. Il lui donna le plan du Château dans lequel il étoit renfermé, en lui faiſant remarquer que du côté de la Ville on ne faiſoit point de garde, à cauſe de la profondeur du foſſé, & de l'eau dont il étoit rempli : Que par le moyen d'un bateau portatif avec lequel on le paſſeroit, on approcheroit du mur où étoient les croiſées du Priſonnier ; qu'il n'avoit qu'à placer des Vedettes aux environs, pour n'être point ſurpris. Il lui montra le lieu où il devoit faire mettre ventre à terre au plus d'amis qu'il pourroit, pour lui prêter la main en cas que ſa fuite fût ébruitée. Le Prince ajouta, qu'il avoit gagné un Soldat qui étoit de garde, & qui couchoit dans la chambre du Priſonnier la nuit précedant le jour de l'execution : Que cet homme devoit ſcier les barreaux ; & que par une experience faite par ſes ordres, il étoit ſûr qu'à une heure ſonnante la fenêtre feroit libre : Qu'il avoit des cordes prêtes,

tiquement, s'il n'y a point de parti formé pour l'arracher à votre justice? Dans de pareille occasions on ne sçauroit prendre des mesures trop prudentes; c'est épargner d'ailleurs à la Princesse les témoignages publics de sa fatale inclination.

Le Roi trouva cet avis de son goût; il ajouta qu'il iroit à l'une de ses Maisons de plaisance le jour de cette catastrophe. Le Prince fut invité de l'y suivre: celui ci avoit trop d'interêt à éloigner tous les soupçons, pour ne pas recevoir avec empressement cet honneur.

Cependant la nuit qui devoit tant produire d'évenemens, arriva enfin. Elle étoit favorable par une obscurité profonde. Le Gentilhomme du Marquis se trouva à l'heure marquée, au bas de la fenêtre du Prisonnier: l'échelle de corde y fut attachée, & il en descendit heureusement avec son Garde. Sa fuite fut heureuse; personne ne la troubla, & il fut conduit par son Guide dans la maison qui avoit été designée. Tout s'étoit passé dans un silence profond de part &

d'autre. Mille soupçons s'emparerent de son esprit, lorsqu'il se vit enfermé seul dans une chambre; il se crut perdu, & il s'imagina qu'on ne l'avoit tiré du lieu où il étoit, que pour se défaire de lui sans que personne en eût connoissance. Il étoit plongé dans cette cruelle incertitude, lorsqu'on ouvrit enfin la porte: le Garde portoit un flambeau devant une femme enveloppée de sa mante. Quelle surprise! son voile tombe, il la reconnoît pour Ismene. O Ciel! s'écria-t-il, est-ce ma Princesse? en croirai-je mes yeux? Son étonnement le saisit à un tel point, qu'il voulut en vain en dire davantage. Oui, Marquis, reprit-elle, c'est Ismene, qui vous sacrifie tout, & qui est prête à vous suivre au bout du monde. Ah! Princesse, continua-t-il, pardonnez à mon silence & à mon égarement; prêt à monter sur l'échaffaut, je me vois au comble de la félicité. O Ciel, auteur de ce miracle, que ne vous dois-je point! Le Gentilhomme parut alors; que ne lui dit-il point pour le remercier de son zele? Il n'est pas tems, Seigneur, reprit-il,

de vous ſouvenir de mes foibles ſervices; ſi j'avois eu mille vies, je les aurois ſacrifié pour ſauver la vôtre. Partons, la chaiſe eſt prête, continua t-il; un moment de retard ſeroit peut-être fatal à votre tête. Le Marquis donna la main à la Princeſſe, ils monterent dans une chaiſe, & ils furent ſuivis du Gentilhomme affectionné. Deux jours après ils furent hors des Terres de l'obéiſſance du Roi. Je les laiſſe un moment benir leur heureuſe fortune, pour vous inſtruire de ce qui ſe paſſe à la Cour, où tout eſt en mouvement depuis leur départ.

CHAPITRE VIII.

De la colere du Roi, en apprenant l'évasion du Prisonnier. Mort de la Princesse.

JUgez de l'étonnement où fut le Gouverneur du Fort, lorsqu'on vint l'avertir de l'évasion du Prisonnier. Il s'arracha les cheveux de desespoir, & il fit mettre au cachot tous les Soldats qui avoient été commis à sa garde. Il passa la matinée à les interroger ; & à songer aux moyens d'apprendre cette nouvelle au Roi. Les ponts qu'il avoit fait lever pour que personne n'échapât, furent cause qu'elle ne transpira point au dehors ; & que la fuite de nos Amans ne fut point troublée.

Cependant l'heure approchant de l'execution qu'on devoit faire du Marquis, ceux qui sont commis pour ces funebres cerémonies se presenterent au Fort, avec l'ordre du Roi qui avoit changé le lieu du supplice. Quelle fut leur surprise, d'apprendre ce qui

s'étoit passé la nuit précedente ! Chacun se regardoit, & personne ne vouloit se charger d'en porter la premiere nouvelle au Roi ; l'on connoissoit la fureur de ce Prince, & l'on trembloit d'en essuyer les premiers ressentimens. Il fallut cependant se décider ; on le dit au Roi, il en demeure effrayé. Quoi donc ! s'écria-t-il avec la plus violente colere, je ne suis donc plus servi que par des traîtres ? Il dit, son départ est ordonné, il vole à la Ville ; le feu de la vengeance accompagne ses pas. Le Peuple, déja instruit, évite de se trouver à son passage. Il descend au Fort. Le Gouverneur veut en vain justifier son innocence ; le Roi condamne tout à la mort, & les cachots sont remplis d'innocens.

Après un nombre infini de perquisitions l'on apprend la fuite du Gentilhomme, du Garde, & celle de tous les Domestiques du Marquis. Les barreaux rompus & les cordes encore pendantes à la fenêtre prouvent assez que le Gouverneur n'a point de part à cette fuite, & que les auteurs du crime sont ceux qui sont disparus ; rien n'appaise ce Prince.

Mais il n'étoit pas encore au comble de sa fureur.

L'on ne s'apperçut que très-tard de l'évasion de la Princesse ; & l'on auroit été plusieurs jours sans la sçavoir, sans le soupçon qu'eut le Roi qu'elle pouvoit avoir part à la fuite du Marquis. Il envoya sur le champ la chercher à son Convent. Mais quelle fut la surprise du Gentilhomme chargé des ordres du Roi, lorsque la Superieure lui répondit que Sa Majesté oublioit sans doute qu'elle l'avoit remise la nuit précedente entre les mains de celui que le Prince avoit chargé de ses ordres ! Comment donc ! reprit ce Seigneur, (croyant que l'Abbesse, ou le soupçonnoit, ou avoit des raisons contraires,) pensez-vous que je vienne ici de mon chef ? Voilà, continua-t-il en lui montrant une Lettre, les ordres du Roi ; ne les reconnoissez-vous pas ? L'Abbesse, après avoir jetté les yeux dessus, lui dit que ceux qu'elle avoit eu étoient semblables ; & pour le lui prouver, elle fut les chercher & elle les lui remit. Il se rendit sur le champ auprès du

Roi; & lui ayant rapporté toutes ces choses: Comment! s'écria ce Prince aveuglé de courroux, je suis donc fait aujourd'hui pour être le joüet de tout le monde? Allez me chercher cette Religieuse, ordonna-t-il au même Gentilhomme. Vous verrez, ajouta-t-il ironiquement en regardant le Prince de.... & plusieurs Seigneurs qui avoient les yeux baissés, que cette fille sera encore échapée. Le pronostique du Roi fut juste. L'Abbesse inquiéte ayant fait des réflexions, & s'étant informée de ce qui s'étoit passé, voulut se mettre à couvert du premier ressentiment du Prince; elle sortit par une porte secrette de sa Maison, & fut se refugier chez son Frere, l'un des principaux Seigneurs de la Cour. Le Roi l'ayant appris, & sçachant par une lettre de sa part la cause de sa fuite, s'expliqua si sérieusement, & fit de tels sermens de faire couper le cou à ceux qui la receloient, en donnant sa parole que cette fille n'avoit rien à craindre en se representant, que son Frere l'obligea de paroître devant lui.

Ah! vous voilà, Madame! s'écria-t-il en la voyant, & en dérobant un peu de sa colere; vous avez donc laissé échaper ma Fille? Ne croyez pas cependant que je donne dans de pareilles impostures. Vous avez été séduite par la Princesse; vous l'avez cachée, ou prêté la main à sa retraite? Avoüez le tout, & je vous fais grace; je vous en donne ma parole royale.

Je sçai trop ce que je dois à Votre Majesté, reprit l'Abbesse, pour lui en imposer; Elle peut faire interroger la Touriere, la Mere Assistante, & les Femmes de la Princesse. Un Gentilhomme, que je ne connois pas, est venu cette nuit; & voyant que l'on n'ouvroit point à ses coups, il s'est écrié que c'étoit de la part du Roi. A ce nom respectable il est entré; j'ai été réveillée, & je suis venuë recevoir les ordres qu'il m'apportoit. Il m'a presenté la Lettre de cachet qu'on a pû remettre à Votre Majesté; J'ai obéi aux ordres qu'elle contenoit. Voilà, Sire, la verité de cette histoire.

Le Roi se fit apporter cette Lettre, en

haussant les épaules ; elle se trouva si conforme à celles qu'on expedie ordinairement, qu'il n'en put à peine lui-même faire la distinction. L'Abbesse fut renvoyée & tous ceux qui étoient dans son cabinet, à la reserve du Prince, à qui il ordonna de rester.

Hé-bien, lui dit le Roi, que dites-vous de toutes ces choses ? Je suis trahi, & par qui ? par ceux qui m'approchent de plus près. Je découvrirai ces traîtres, & j'en ferai un exemple dont mon Royaume sera effrayé. J'ai mis tant de gens en campagne, qu'il n'est pas possible que je ne les connoisse tôt ou tard. Pendant qu'il prononçoit ces mots, son Ministre entra : il avertit le Roi que l'on ne pouvoit douter que ce ne fût le Gentilhomme du Prisonnier échapé, qui eût enlevé la Princesse ; étant instruit qu'il étoit sorti toutes les nuits précedentes, & qu'il n'avoit pas reparu depuis la derniere. Le Roi convint qu'il étoit certain que cet homme avoit une très-grande part dans tous ces évenemens ; mais il fit connoître par un raisonnement judicieux, qu'il n'étoit pas possible

qu'il eût executé toutes ces grandes choses, sans qu'un Parti puissant y eût prêté la main. Ce Prince étoit clair-voyant; mais celui qui avoit conduit l'intrigue étoit si habile, & il avoit pris des mesures si prudentes, que malgré toutes les poursuites du Roi; il n'en fut instruit que peu de tems avant sa mort, qui ne tarda pas d'arriver, & qui fut sans doute avancée par le chagrin qu'il ressentit de toutes ces avantures.

Cependant à peine la Princesse fut hors des Terres de l'obéissance de son Pere, qu'elle se repentit de ce qu'elle avoit fait. Une noire mélancolie s'empara de son ame; toute la grandeur de son action se presenta sans nuage à son esprit troublé : la presence de son Amant retenoit ses pleurs; mais dès qu'il la quittoit, elle les versoit amerement. Qu'ai-je fait! s'écrioit-elle; dans quel précipice affreux me plonge une injuste passion! J'abandonne un Pere, un Royaume! je quitte des peuples sur lesquels je dois regner! Que pense-t'on de moi? quel nom donne-t'on à ma fuite? O Ciel! que vais-je devenir? Ma

honte ne me ſuivra-t'elle pas en tous lieux ? De quels yeux ne ſerai-je point regardée dans le Païs que j'habiterai. Toutes ces conſiderations ne lui laiſſoient pas un moment de repos.

Le Marquis la ſurprit un jour dans cet état. Que vois-je, dit-il, en reculant deux pas ? les yeux de ma Princeſſe ſont couverts de pleurs ! Ah ! ſans doute elle ſe repent de ce qu'elle a fait pour moi. Ciel ! je ſuis perdu, il n'eſt plus de bonheur. Je m'étois flatté que renonçant à ſon rang, elle avoit bien voulu mettre ſa félicité à me rendre heureux : cette réflexion me tranſportoit ; je n'aurois pas changé mon ſort contre celui du plus grand des Rois. Que ne me laiſſoit-on perir ? Funeſte bienfait ! puiſqu'il cauſe aujourd'hui les regrets de tout ce que j'ai de plus précieux dans le monde. Mais à quoi ſervent ces plaintes frivoles ? Il faut, Princeſſe, il faut réparer tout ce qui s'eſt paſſé ; il faut reporter ma tête au Roi votre pere : à ce prix il vous fera grace ; je vous y conduirai moi même, c'en eſt fait. Arrêtez, cruel, interrompit Iſmene ; ah !

ah ! plutôt, que la Parque tranche à l'inſtant mes jours. Ne condamnez pas les pleurs que vous avez ſurpris ; je les dois au ſouvenir d'un Pere que j'accable : le pas eſt fait, je le ſoutiendrai ; je ne ſçai point retracter ma parole. Je vous la rends, Princeſſe, reprit triſtement le Marquis ; votre main précieuſe n'eſt point faite pour un malheureux comme moi. Tout indigne que je ſois de l'honneur ſuprême de la poſſeder, je ſçaurai vous prouver, en la refuſant, que mon amour eſt parfait & deſintereſſé. Oui, Princeſſe, je vous adore, continua-t-il en ſe jettant à ſes pieds : le bonheur d'être à vous me tranſporteroit ; mais l'état où je viens de vous voir, la réflexion que je m'imagine que vous avez faite, troubleroient entierement ma félicité. Que vous êtes cruel ! reprit la tendre Iſmene ; ne vous ai-je pas aſſez prouvé toute l'ardeur que je reſſens pour vous ? pouvez-vous en douter, & prévoir que je puiſſe jamais m'en repentir ? Croyez-vous que le ſeul regret de quitter un Pere, & des Etats qui doivent me revenir, ſoit l'unique

cause de mon agitation ? Non, non, Marquis ; c'est vous-même que je crains, l'inconstance ordinaire des hommes. Ah ! Madame, interrompit-il, pouvez-vous croire qu'on vous aime, & qu'on ne vous aime pas éternellement ? Hé c'est ce rang que je redoute ! reprit vivement la Princesse ; je sçai que vous avez eu jusqu'ici de l'indifference pour le Sexe, & j'étois trop interessée à vous connoître, pour n'avoir pas démêlé que votre passion dominante est l'ambition. Que sçai-je, si la vanité d'être aimé de la Fille d'un Roi, de l'épouser, & de faire du bruit dans le monde, n'a pas guidé jusqu'ici les mouvemens de votre cœur ? N'ai-je pas été la premiere à vous faire l'aveu de ce qui se passoit dans le mien pour vous ? Longtems auparavant vous m'aviez vuë, mais je n'étois point aimée. Ah ! Marquis, si je pensois que cette ambition.... Non, Madame, non, s'écria précipitamment le Marquis, un seul mot peut terminer cette frivole crainte : quelque bonté que vous ayez pour moi, j'en refuse les précieuses marques,

à moins qu'elles ne consentent d'ensevelir la qualité & le nom, & de passer avec moi dans des lieux peu connus, où, sous la simplicité d'un état médiocre, je puisse sous des nœuds légitimes joüir de la félicité de ne vivre que pour vous. J'accepte avec joïe, reprit Ismene, cette preuve de votre passion, je la cheris; oui, je quitte tout sans regret, je serai ignorée de toute la terre... Ah! Marquis, quelle douceur & quelle consolation! je n'aurai plus la crainte cruelle de voir notre bonheur troublé par le ressentiment de mon Pere.

Cette conversation fut terminée par les assurances les plus vives d'un amour réciproque. Le Marquis congedia ses gens; il fut se retirer à D... où il acheta une Terre qui m'appartenoit. Il y épousa la Princesse, & il y vécut dans une paix & une douceur parfaite; jamais rien n'altera leur félicité. Mais helas! celle de la vie est-elle durable? La Princesse devint grosse, & la naissance d'une Fille lui donna la mort.

CHAPITRE IX.

Regrets du [illegible]. Il se remarie. Qui étoit Celine. [illegible] de D... B... continuë son histoire. Il part, écrit à Celine. Réponse à cette Lettre.

LE Marquis fut au desespoir de cette perte ; cent fois il voulut se tuer : la fidelité de ses Gens le preserva de ce malheur. Tous les Gentilshommes, tous les Seigneurs du voisinage, qui avoient une haute estime de son mérite, ne l'abandonnerent pas en cette occasion. Parmi ceux qui furent les plus empressés à lui donner des marques de leur compassion, se trouva mon Pere, voisin de quelques lieuës de son Château. Ils se voyoient souvent du vivant de la Princesse : ils s'estimoient l'un & l'autre ; & moi, mon Fils, qui étois veuve & qui vivois en ce tems chez mon Pere, je l'avois suivi chez le Marquis pour l'aider à le distraire de sa douleur profonde. L'admiration que j'avois toujours

eu de ſon mérite, me faiſoit prendre ce ſoin avec une affection infinie. Mon Pere jugea à propos de l'engager à le mener chez lui, pour lui ôter la vûë des lieux qui lui rappelloient ſans ceſſe la cauſe de ſes peines. Ce malheureux Epoux ſe laiſſa conduire, & il vint au Château, accompagné des plus noirs ſoupirs. Il paſſa deux ans entiers dans la plus noire mélancolie ; l'on ne ſçavoit que faire pour l'en faire revenir : les jeux, la chaſſe, la promenade étoient pour lui ſans douceur ; il n'en avoit qu'à parler de la Princeſſe, & moi ſeul avois le don de le diſtraire. Je lui plûs par ma compaſſion, & par mes pleurs : ils étoient ſinceres, parce que les ſiens me rappelloient ſans ceſſe la perte d'un mari que j'avois aimé tendrement, & que quatre ans à peine pouvoient faire oublier. L'égalité de nos malheurs nous unit d'amitié ; nous vécumes ainſi pluſieurs années enſemble, & nous étions ſi accoutumés à nous voir, que nous ne pouvions plus nous paſſer l'un de l'autre.

Voici, ô mon Fils, (s'écria ma Mere, les

yeux baignés de larmes,) l'endroit fatal; l'amour s'étoit glissé dans nos cœurs sous le nom de la pitié, nous nous aimions sans le sçavoir & sans pouvoir l'imaginer. Ah, qu'entrevois-je! repris-je vivement; la naissance de cette Fille qui donne la mort à la Princesse.... Attendez, mon Fils, (reprit ma Mere, craignant mes transports & voulant me préparer au fatal dénoüement,) laissez-moi achever.

Un jour que nous avions épuisé les pleurs & les regrets, & que nous nous promenions tristement sous un berceau de charmille, le Marquis leva tout-d'un-coup les yeux sur moi. Mais, Madame, me dit-il en me regardant fixement, n'est-il pas tems enfin de vous ôter de devant les yeux un homme dont les malheurs renouvellent les vôtres; & qui par ses soupirs & ses regrets les entretient tous les jours? Pardonnez à mon imprudence & au long séjour que j'ai fait ici; je pars demain.... Ah! Marquis, m'écriai-je avec un trouble dont j'ignorois la cause, si cette seule raison vous engage à me

quitter, demeurez ; loin que votre presence fasse les impressions que vous dites, je vous auvoüerai au contraire, que jamais depuis mon malheur je n'ai passé un tems plus doux, que depuis que vous êtes ici : votre conversation spirituelle & solide, & cette constance si rare parmi les hommes.... Ah! Madame, que dites-vous! s'écria-t-il; si vous me connoissiez bien, vous ne vous préviendriez pas ainsi pour moi. En achevant ces mots, ses yeux se couvrent de pleurs; il en paroît honteux, il me quitte. C'est en vain que je le rappelle, il est bien loin. Je demeure étonnée, cent réflexions sur mon trouble m'agitent; je rentre enfin au Château, & j'apprends qu'il est monté à cheval & parti. Je deviens éperduë à cette nouvelle; je voudrois le suivre, la seule bienséance me retient. Que veulent dire ces mouvemens? Helas! mon Fils, c'étoit de l'amour.

Je passai la journée & le lendemain dans une langueur & un abattement extrême. Le troisiéme jour, un Valet-de-chambre du Marquis apporta des Lettres de sa part, pour

mon Pere & pour moi. La premiere étoit des remercimens sinceres & pleins de la reconnoissance qu'il avoit de ses bontés, & la mienne étoit conçuë en ces termes.

LETTRE du Marquis de..... à Madame de....

J'Ai crû qu'en m'arrachant d'auprès de vous, MADAME, *je ferois cesser des mouvemens qui ne me sont que trop connus Mais helas! il étoit trop tard; je vous ai trop vuë pour mon repos. Que dois-je esperer? a mort qui finira tout-d'un-coup mes peines. Je vous adore,* MADAME, *j'ose vous le dire; ne vous offensez point de cet aveu, vous en serez vengée par la fin d'une vie, que mes regrets & ce nouveau coup vont bientôt abreger.*

LE MARQUIS DE...

Bien-loin que la connoissance que le Marquis me donnoit de son amour, devînt pour moi un sujet de colere, j'en ressentis une joïe secrette, & je fus dans mon cabinet lui faire cette Réponse.

LETTRE de Madame de.... au Marquis de....

L'Experience que nous devons avoir l'un & l'autre de la vie, nous doit faire abreger les bienséances convenables à un certain âge. Vous m'aimez, dites-vous ? Je n'y vois aucun sujet d'offense : je vous estime ; & sans vous dire que je vous aime, je vous avoüerai sans fard que j'ai été extrêmement touchée de votre éloignement. Je ne vous en dirai pas davantage ; mais je serois curieuse d'apprendre de votre bouche, si cet aveu suffit pour vous rendre la tranquilité.

Que vous dirai-je de plus, mon Fils ? Le Marquis arriva le même soir. Il me fit voir tant de passion, il connut tant de complaisance de ma part, & nous nous expliquâmes avec tant de sincerité, que de ce jour notre hymen fut arrêté. Il écrivit à mon Pere, qui étoit pour-lors à.... & son consentement fut donné avec joïe. Je l'épousai, & au bout

d'un an vous futes le fruit de notre tendresse réciproque.

Mon Pere étant venu à mourir, nous fumes obligés de revenir à .... pour nos affaires. Vous commenciez à être en âge d'avoir de l'éducation. Nous emmenâmes avec nous la Fille de l'infortunée Princesse Ismene; & comme votre Pere craignoit qu'en la faisant passer pour sa Fille, & que reparoissant sous le nom sous lequel il étoit connu dans cette Ville, (chose à laquelle il étoit indispensablement obligé, à cause d'un procès qui m'avoit été intenté pour la succession de feu mon Pere,) on ne démêlât le secret de son intrigue avec la Princesse sa mere, il lui donna le nom de *Celine*. Ah! ma Mere, m'écriai-je, que m'apprenez-vous! O Ciel! c'est ma Sœur que j'adore? Helas! il n'est que trop vrai, reprit ma Mere; qui eût prévu que cette passion criminelle se fût glissée dans votre cœur? Dès que votre Pere & moi nous en eûmes connoissance, nous en fumes effrayés; nous ne jugeâmes pas cependant à propos de le trop témoigner

& la prudence vouloit qu'on apportât tous les soins possibles pour ne point éventer un secret dont la connoissance auroit peut-être entraîné la perte de votre Pere. Ce ne fut même qu'avec des précautions infinies qu'il reparut à la Cour. Celle du Roi, pere d'Ismene, avoit fait des plaintes contre le Marquis, & ne demandoit pas moins que sa tête pour venger l'affront fait à la Maison Royale. Le Marquis avoüa tout à son retour au Roi son maître, & ce Prince fut le premier à assurer des bruits differens de celui dont on l'accusoit; cette affaire ayant trop bien servi à sa politique & à son interêt, & soutenant avec trop de fermeté les Sujets qui se distinguoient en le servant, pour les mettre dans le cas de se repentir de les lui avoir rendus.

Ce fut aussi la cause pour laquelle votre Pere vouloit avoir toujours Celine sous ses yeux. Il étoit bien-aise de l'élever lui-même, & de lui inspirer le goût d'une Retraite qui pouvoit seule lui convenir, & dans laquelle il vouloit enterrer avec elle des secrets aussi délicats. Votre amour, mon Fils, & celui

que j'ai pour vous; votre desespoir, la crainte de vous perdre, trop de complaisance de la part de votre Pere qui nous aime, ont fait évanoüir une partie de ces projets, ont pensé être cause des plus affreux malheurs, & ont été celle de la connoissance que vous avez l'un & l'autre aujourd'hui de ces mysteres.

Votre Pere connoissant que la passion que vous avez pour Celine étoit sans remede, & qu'il n'y avoit que le tems qui pût venir à bout de ce grand ouvrage, resolut de prévenir les suites fâcheuses qui en pouvoient arriver, en apprenant à votre Sœur le secret de sa naissance. Il y fut d'autant plus porté, que la raison de cet Enfant se manifestoit tous les jours de plus en plus, & que par d'innocentes épreuves qu'il avoit faites de sa discretion, il ne pouvoit pas douter qu'elle ne sçût garder le secret qu'il lui confieroit. Il falloit du tems pour lui en apprendre les circonstances, & le jour n'étoit pas favorable, attendu la violence de votre passion, qui ne vous la faisoit pas perdre de vûe un moment. Ce fut cette nuit fatale, ô

mon Fils, que votre Pere avoit choisie, & que vos fureurs ont marqué par des époques si cruelles. Je fis rester auprès de moi la Femme-de-chambre qui avoit coutume de coucher avec Celine, & votre Pere fut la trouver, la réveilla & lui apprit son histoire. Vous sçavez le reste, ô mon Fils : plaise à Dieu que le récit que je viens de vous faire, vous fasse revenir de tous vos égaremens ; à quoi ne vous ont-ils pas déja exposé ? Arrachez de votre cœur cette passion criminelle ; la Religion, la crainte de perdre votre Pere, tout vous y convie, outre le coup parricide que vous avez porté. A quoi n'avez vous pas exposé des jours si chers ? Que sçai-je même si des Domestiques indiscrets, & témoins de quelques mots échapés dans le desespoir, n'éventeront pas un jour un secret, qui surpris & porté à la Cour d'Ismene, ne seroit pas suivi de l'assassinat de votre Pere ?

Ces dernieres raisons me toucherent, je pris moi-même mon parti. Mais ce fut en vain que la connoissance du sort de Celine

combattit dans mon cœur; il falloit des images encore plus puiſſantes pour l'en arracher; ou, pour mieux dire, ce cœur conſtruit differemment que celui des autres hommes, eſt fait pour recevoir les impreſſions les plus extraordinaires, & les plus difficiles à imaginer. Mes remords agiſſoient, il eſt vrai; mais helas! qu'ils étoient impuiſſans! J'avois beau chercher à démêler le véritable principe qui les faiſoit agir, je trouvois une confuſion dans mes penſées, dont le ſouvenir aujourd'hui me cauſe autant de ſurpriſe, que j'en ai eu depuis des mouvemens équivoques & incertains, dont je fus prévenu peu de tems après.

Cependant les réflexions cruelles qui ſuivirent cette malheureuſe hiſtoire, me firent tomber dangereuſement malade; une noire mélancolie s'empara de mon ame, & j'eus toutes les peines du monde à en réchaper. Ma jeuneſſe & ma bonne conſtitution, la guériſon de mon Pere & celle de Celine, firent ce miracle. Ma Mere m'annonça ces bonnes nouvelles avec une tendreſſe & une

joie qui sembloient devoir diminuer la honte que j'avois de ce qui s'étoit passé. Je m'étois recueilli pendant tout le tems que j'avois été absent de Celine; & nonobstant l'impétuosité de ma jeunesse & de ma passion, j'avois rendu tant de combats, que j'étois armé de resolutions qui sembloient ne devoir pas partir d'un cœur si criminel. J'écrivis deux Lettres avant le départ que j'avois prémedité : l'une à mon Pere, par laquelle je lui marquois le regret le plus touchant; je le priois avec les termes les plus humbles de me pardonner, & je lui promettois un repentir sincere, & une conduite qui répareroit mes affreux égaremens. Je redoublois mes excuses, de sortir de la maison paternelle sans son consentement; mais je lui faisois un portrait si naturel de la situation de mon cœur, & du danger que je courois de revoir les objets qui m'avoient rendu si criminel, que je ne doutois pas qu'il ne fût le premier à approuver mon départ. Je finissois en le suppliant de consoler ma tendre Mere de mon absence, absolument nécessaire pour

leur faire oublier tant de ſujets dont ils avoient ſi fort lieu de ſe plaindre l'un & l'autre.

Pour ma Lettre à Celine, combien de fois ne fut-elle pas moüillée de mes larmes! Plût à Dieu que celles que je verſe aujourd'hui pour le regret de mes fautes, fuſſent auſſi ſinceres & auſſi abondantes! Quelles me conſoleroient, & quelles me perſuaderoient de la verité de ma converſion!

LETTRE du Comte de D... B... à Celine.

APrès mille combats rendus contre mon amour, ô CELINE, *je pars, je vous quitte pour jamais. O Ciel! eſt-il bien vrai? Je ne vous verrai donc plus, cher Objet de ma vive tendreſſe! Je ne vous dirai plus que je vous aime, & qu'il n'y a que vous dans le monde que je puiſſe aimer! Oui, je pars, je ſuis à mes malheurs; le devoir & la vertu en ont prononcé l'Arrêt. Mais helas! m'empêcheront-ils de vous aimer éternellement? Non, non; dans*

dans les lieux funestes où je vais traîner ma destinée, tout me parlera de Celine; & tout me fera sentir la rigueur de son absence; tout me dira que j'étois aimé, & que sa charmante bouche m'en a prononcé mille fois l'aveu. O Destin rigoureux, pourquoi t'opposer à de si tendres amours? Pourquoi la seule inégalité de nos conditions ne fait-elle pas obstacle à nos desirs? La plus éminente se seroit abaissée pour élever l'inferieure. Quand même j'aurois été Roi, Celine eût été ma Reine; & Celine est trop genereuse, pour ne pas penser de même. Puis-je douter de ses sentimens & de son amour? Malgré sa vertu, malgré la presence de ma Mere, ne s'est-elle pas déclarée hautement le jour fatal qu'on me sortit du College, lorsque je m'abandonnois à la douleur de ne la pas revoir? O souvenir délicieux, où tombé dans les bras de Celine, elle moüilloit mon visage de ses larmes précieuses, & qu'elle m'assuroit d'une constance éternelle! O jour le plus heureux de ma vie, que ne duriez-vous éternellement! Ah! sans doute tôt ou tard nous eussions été unis; un amour si parfait & si délicat ne

pouvoit être couronné que par l'hymen. Mais funeste consanguinité! tu viens à la traverse. Malheureux secret! tu nous apprens que nous sommes liés par les nœuds les plus respectables: tu attens, pour ainsi dire, que l'Amour nous ait consommé de ses flammes les plus vives. O vous dont je tiens la naissance, qu'attendiez-vous pour nous dévoiler ce funeste mystère? & pourquoi laissiez-vous enraciner une passion que vous connoissiez si odieuse? Que n'en avez-vous prévu de bonne heure les conséquences sinistres? & pourquoi me montrez-vous le précipice après que j'y suis tombé? Pardonnez, CELINE, *pardonnez à mes fureurs; je vais les expier par le sort le plus barbare: en effet en puis-je imaginer un plus affreux, que celui de vous quitter & de vous perdre pour jamais? Sentez-vous bien la grandeur de ce sacrifice? Voyez mes pleurs, & figurez-vous ceux que je vais répandre, & l'agitation perpétuelle dont ma vie va être troublée. Vous persuadez-vous bien qu'il n'y a pas d'instant que je ne meurs? Ne tremblez-vous point des remords qui vont accompagner mes pas? Ah! sans doute je vous*

ſuis encore trop cher, pour que vous n'en frémiſſiez pas. Je vois couler un ſang précieux; ma main criminelle frappe! Ah! que fais-je? Le précipice ſe creuſe ſous mes pas; la terre vomit des monſtres pour me dévorer! O Celine, *que je ſuis infortuné & coupable! Du moins, nul crime ne s'élevera contre vous. Vous avez pû m'aimer ſans forfait: votre ſort ne vous étoit pas connu. Inſtruite aujourd'hui de l'obſtacle qui nous ſépare, votre innocence & votre vertu trancheront les nœuds de l'amour qui nous uniſſoient. Le crime ne ſubſiſte plus, dès que vous éteignez la flamme que vous aviez pour moi. Vous ne m'aimerez donc plus! Ah! j'en mourrai. Vous ne m'aimerez plus! fatale idée! Comble de deſeſpoir! un hymen effacera bientôt le ſouvenir d'un Amant, d'un Frere... Ah! quel nom ai-je prononcé! Il me trouble; il m'égare. Vous, ma Sœur? vous, Celine? Ne vous ſéduit-on point? n'eſt-ce point un artifice pour briſer une chaîne ſi belle? Tant d'ardeur peut-elle avoir ſurpris des cœurs formés du même ſang?... Mais que dis-je? Vain eſpoir! pente naturelle à croire ce qu'on deſire! Helas!*

il n'est que trop vrai ; mes remords, mes fureurs, le trouble qui m'accompagne ; mes larmes & mon desespoir ne prouvent que trop cette importante verité. A quoi sert, grand Dieu! l'image que je trace de l'état où je suis réduit? Et vous, ô plaintes inutiles, cessez, respectez une Sœur ; épargnez-lui le détail des maux que mon ame endure. Et vous, ô Ciel, mon unique recours, éteignez un feu si criminel, & me donnez la force de faire pénitence de l'avoir si long-tems conservé dans mon cœur.

LE COMTE DE D... B...

Je fis rendre mes Lettres par un Valet-de-chambre qui m'étoit affectionné, deux jours après mon départ Je lui avois ordonné de me rejoindre à une petite Ville, où je m'étois arrêté pour l'attendre, & je lui avois recommandé de taire le lieu où j'étois. Il me rapporta qu'à son arrivée tout le monde avoit paru ravi de sçavoir ce que j'étois devenu ; que l'on avoit été dans des alarmes cruelles de mon départ inopiné ; que mon Pere lui-même, ce Pere que j'avois si cruel-

lement offensé, avoit versé des pleurs de joïe à la lecture de ma Lettre; qu'il s'étoit enfermé avec lui Valet-de chambre, & qu'après s'être informé amplement de mes nouvelles, il lui avoit ordonné de veiller à ma conservation, & qu'il s'étoit récrié sur la grandeur du parti que j'avois pris; qu'il l'avoit assuré qu'il me pardonnoit de tout son cœur. La Lettre que cet auguste Pere m'écrivit, en étoit un témoignage assuré : il vouloit que je lui donnasse de mes nouvelles avec exactitude, & il m'assuroit qu'il me fourniroit tout l'argent nécessaire pour voyager en homme de ma qualité. Il avoit joint à sa Lettre, des lettres de change considerables.

Ma Mere avoit appris mon départ bien differemment; elle s'étoit abandonnée à toute sa douleur, par la crainte qu'elle avoit des suites funestes de mon desespoir. Sans l'arrivée de Dampierre, ce Valet-de-chambre affectionné qui me suivoit, je ne sçai si le malheur attaché à tous mes pas n'auroit pas mis le comble à mes regrets, par la mort de celle qui m'avoit donné le jour. L'habi-

leté du Porteur de mes Lettres la tranquilisa : il supposa que mon voyage seroit court ; que je paroissois beaucoup plus gai qu'elle ne m'avoit vû, & qu'il ne doutoit pas qu'un peu d'absence n'achevât de me rendre à moi-même.

Pardonnez, ô mon Dieu, le peu d'attention que je fis au rapport de ces choses, qui devoit seul m'occuper ; les nouvelles de Celine faisoient mon unique inquiétude. Combien de questions ne fis-je point à Dampierre ! Je voulois qu'il eût tout examiné, le mouvement de ses yeux, le son de sa voix, & jusqu'au moindre de ses gestes à la reception de ma Lettre. Elle étoit levée depuis deux jours ; sa blessure alloit on ne peut pas mieux, mais il lui étoit resté une langueur mortelle. La pâle mort, disoit-il, sembloit couvrir son visage. Elle frémit à son abord, & la Lettre avoit été reçuë en tremblant. Quoi donc ! s'étoit-elle écrié, il est donc parti ? je ne le verrai plus ? A peine ses larmes lui avoient-elles permis d'achever cette fatale lecture. Elle avoit été dans un

cabinet, pour joüir en liberté des funestes témoignages de ma passion. Deux heures après, elle avoit fait appeller mon Valet-de-chambre, & elle lui avoit remis la Lettre qu'il me rapportoit encore toute humide de ses pleurs. Elle avoit voulu lui parler; les sanglots avoient coupé sa parole; elle s'étoit laissée tomber sur un siége, en faisant un signe à Dampierre de sortir.

O Ciel! quelle impression ce récit ne fit-il point dans mon triste cœur! J'ouvre cette Lettre précieuse, je la baise & je la presse vivement sur mon sein. J'y lûs ce qui suit, avec une émotion plus aisée à sentir, qu'à exprimer.

LETTRE DE CELINE au Marquis de....

VOus donnez un trop bel exemple à suivre à Celine, pour qu'elle ne fasse pas tous ses efforts pour l'imiter. Quitter ce qu'on aime, s'arracher des bras d'une Mere qui vous adore, s'éloigner pour jamais, avoir la force de le dire à celle qui nous enflamme; ce sont des sen-

timens au-dessus des Heros. Que ne puis-je, ô le plus cher de tous les hommes, être capable de la même magnanimité ! Comment effacer votre image de mon cœur ? oublier ces entretiens autrefois si doux à mon ame ? sentir la force de mon devoir ? rougir du plaisir que je ne puis m'empêcher de ressentir en songeant à vous, & détester enfin le funeste amour qui, tout criminel qu'il est, conserve encore le même empire ? O Ciel ! je ne vous verrai donc plus, cher Objet de mes vœux, charmant Vainqueur, adorable Amant, & tout ce que j'ai de plus cher dans le monde ? Ah ! malgré le destin, je vous aimerai toujours. Je vous suivrai en tous lieux ; vous ne ferez pas un pas que Celine ne les accompagne. En vain de cruels obstacles s'opposent à ma flamme ; malgré le sang qui nous lie . . . . Mais, ô Dieu ! que dis-je ! à quelle fureur me transportai-je ! A qui donc ces mots sont-ils adressés ? A mon Frere ? Grand Dieu ! mon Frere ! O titre affreux que je déteste ! C'est mon Frere que j'aime ! c'est mon Frere que j'adore ! Ah ! que les coups que son injuste jalousie m'a portés ne m'ont-ils plongée dans la nuit éternelle ? Que je serois heureuse ! Je n'aurois

pas à pleurer son absence, à gémir d'une passion criminelle, à trembler pour sa destinée! O Ciel; prend pitié de lui, guide ses pas, conserve ses jours précieux; ma vie est attachée à la sienne. Oui, mon Frere; oui, cher Amant, je viens au point de pouvoir te donner sans honte ces tendres noms: ma flamme est pure & sans tache, les tumultueux desirs ne l'accompagnent point. Si mes transports sont de feu, ils n'ont rien qui ressente le crime. Je puis t'aimer, je puis te le dire; oui, je t'aimerai toujours.... Non, non, n'en croyez point ces mouvemens impétueux; le simple amour est plus tranquile. Je m'égare, je n'en puis plus.... Allez, cher Amant, allez, suivez la vertu & le devoir: ne me dites jamais que vous m'aimez; au contraire, ôtez-moi tout espoir. Cherchez dans les yeux d'un Objet plus aimable que moi le remede à nos maux mutuels. Eteignez une flamme incestueuse, brisez les chaînes qui nous unissoient. Apprenez-moi que vous avez surmonté votre amour; que je ne vous suis plus cher: donnez-moi ce bel exemple. Helas! dans l'état où je suis, c'est tout ce que je puis desirer.

CELINE.

CHAPITRE X.

Le Comte de D... B... veut aller retrouver Celine. Avanture extraordinaire qui l'en empêche. Mariage forcé. Passion nouvelle & surprenante.

De quel trouble ne fus-je point agité par la lecture de cette Lettre dictée par la passion! Mes sermens de ne la revoir jamais furent oubliés. J'ordonnai des chevaux de Poste pour repartir; j'allois, sous un déguisement honteux, m'exposer de nouveau à sa dangereuse vûë. Le Ciel eut pitié de ma foiblesse; ou, pour mieux dire, il me punit par d'autres endroits, de mes desseins criminels, en me prêtant une ressemblance qui me plongea dans une mer de difficultés.

L'inquiétude où j'avois été du retour de mon Valet-de-chambre, m'avoit fait mettre fort souvent à la fenêtre de ma chambre, impatient que j'étois de le voir arriver. La

ſeconde fois que j'y parus, j'y vis deux femmes qui me regarderent avec beaucoup d'attention. Un moment après, l'une d'elles s'écria : Ah ! ma Mere, le voilà, c'eſt lui ; quel bonheur le ramene en ces lieux ? Je me retirai ſans faire autrement attention à ce diſcours ; le retour de Dampierre me fit même oublier cet évenement..

Un moment après que j'eus fait la lecture de la Lettre précieuſe qu'on vient de voir, on vint me dire que deux hommes demandoient à me parler. Je fis répondre que j'étois embarraſſé. Cet ordre me devint bientôt funeſte ; on m'en fit un crime, & une heure après j'entendis un grand bruit à ma porte. Mon Valet-de-chambre étoit allé m'ordonner des chevaux, j'étois ſeul, ma porte étoit fermée. Quel fut mon étonnement de la voir ouvrir avec violence par deux hommes, qui la refermerent auſſitôt, & qui s'avançant vers moi avec un air troublé, me dirent : Ah ! pour le coup, Fourbe inſigne, vous ne nous échaperez pas ; nous vous tenons, & vous rendrez l'honneur à notre Sœur, ou

votre ſang nous vengera de l'affront dont vous nous avez couverts. Je ne vous crains pas, (leur dis-je ſans m'émouvoir, & en mettant la main ſur la garde de mon épée,) & ce n'eſt pas par cette raiſon que je veux bien vous apprendre que je ne ſuis pas celui ſans doute que vous cherchez. Qu'on me laiſſe, & qu'une autre fois on ſoit mieux inſtruit avant de ſe mettre dans le cas de manquer à un homme comme moi.

Le flegme & la fermeté avec leſquels je prononçai ces paroles, les rendirent muets. L'un d'eux me demanda d'un ton très-poli, ſi je ne me nommois pas M. de S Carlain ? Je leur répondis que non, & que mon Valet-de-chambre leur apprendroit qui j'étois. En achevant ces mots, je me levai & je les conduiſis hors de ma chambre, en app llant Dampierre, & en ordonnant devant eux de dire de ma part à l'Hôte, qu'il prît garde aux gens qui viendroient dorenavant chez moi, & qu'il me répondroit de ceux qui ne s'y preſenteroient pas avec le reſpect qui m'étoit dû.

Cette vanité que les Gens de qualité ſucent avec le lait, me fit prendre ce ton, qui impoſe ordinairement à ceux qui n'en ſont pas. Mes Epéciers ſe retirerent avec une timidité reſpectueuſe, & je me mis à rêver profondement au doux charme de revoir Celine; toute autre choſe n'étoit capable de m'occuper qu'un moment.

Dampierre rentra, & fit tout ce qu'il put pour m'engager à changer le deſſein que j'avois de repartir, & il me preſſa de continuer le voyage que j'avois projetté. Ce Garçon fidele & affectionné avoit de l'eſprit, je lui avois donné ma confiance; & connoiſſant tous les dangers nouveaux que ma paſſion alloit courir, il tâchoit par des raiſons ſolides & valables de m'en détacher. Mais en vain; mon cœur, ou, pour mieux dire, ma jeuneſſe impétueuſe ne s'accordoit pas avec la ſageſſe de ſes préceptes. Je me bottai, & j'étois prêt à monter à cheval, lorſqu'un Officier & pluſieurs Soldats vinrent m'arrêter de la part du Gouverneur.

Surpris de cet ordre extraordinaire, je

demandai à lui parler & je me nommai ; mais le Chef prévenu, & qui avoit sans doute ses raisons pour ne le pas permettre, refusa d'avoir cet égard pour moi. Je lui dis de prendre garde à ce qu'il faisoit ; il se moqua de ce discours, & il me conduisit sans précaution dans une maison de la Ville, que je pris pour la Prison. Ce qui me surprit beaucoup, c'est que dès que je fus entré, tout le monde se retira, & qu'on ne permit pas à mes Gens de me suivre & de me servir.

On me mit dans une chambre assez propre ; un moment après, parut un homme d'environ cinquante ans. Sa perruque étoit noire, sa phisionomie douce & son abord poli. Il commença par me demander mille pardons d'avoir été réduit à l'extrémité de me faire arrêter, mais que sa religion & son honneur l'y avoient engagé. Je ne pûs m'empêcher de sourire, malgré les chagrins qui me dévoroient, d'un début aussi extraordinaire. Je ne vois pas, lui dis-je, que l'honneur & la Religion soient unis pour faire arrêter un Etranger qui passe dans votre

Ville, fur-tout lorfqu'il ne vous en a donné aucune occafion : vous m'avez bien l'air d'être la duppe des motifs qui vous font faire cette étourderie à votre âge ; car je vous annonce que ce ne fera pas par votre ordre que je fortirai d'ici. Comment donc, Monfieur ! interrompit le Vieillard, il eft donc fou à moi de m'intereffer à ma Fille ? Et vous verrez que je ne fuis pas fon Pere ? & que je fuis un fot de vouloir que vous répariez le tort que vous avez fait à fa réputation ? Je vous dis, repris-je avec un plus grand férieux, que vous & ceux qui font déja venus me parler à cette occafion, vous trompez groffierement ; que je m'appelle le Comte de D... B... & que je ne fuis dans votre Ville que depuis trois jours. Tant que vous répondrez ainfi, répliqua l'obftiné Vieillard, nous n'avancerons pas l'un & l'autre nos affaires ; il y a bien de la mauvaife foi à votre procedé. Je venois avec franchife vous offrir votre liberté, je n'attendois que la vôtre pour ajouter à la dot de ma Fille dix mille francs ; il ne me falloit pour cela

que votre consentement & votre parole ; vous étiez libre, nous n'avions plus qu'à nous réjoüir : mais puisque vous persistez dans vos refus, je me retire & vous laisse le tems de faire vos réflexions. En achevant ces mots il se retira, en murmurant tout le long du chemin ; & la porte étant fermée, je me mis à rêver profondement à cette affaire, à laquelle il m'étoit impossible de rien comprendre. Sur les huit heures du soir, l'on m'apporta fort bien à souper. J'avois tant de sortes de chagrin dans l'esprit, que je m'étois couché, & que je ne voulus pas me relever pour manger. Je fus très-longtems à pouvoir m'endormir ; enfin accablé de mille sortes de soins, je m'assoupis, & bientôt après je fus plongé dans un profond sommeil. Je me souviens fort bien, qu'avant que de le faire, j'invoquai votre saint Nom, ô mon Dieu ! mais avec cette molle ardeur, lâche fruit d'une jeunesse desordonnée, & comme un sentiment de douleur & d'habitude.

Je fis un rêve agréable : Il me sembloit

que je voyois Celine, & que je lui donnois de vives marques de mon amour; mon cœur comblé de joïe ressentoit d'honteuses douceurs. Je me réveillai en sursaut avec agitation : mais quelle fut ma surprise de voir à la clarté du jour, qui commençoit à poindre dans ma chambre, une jeune Demoiselle fort aimable, assise à côté de moi! Je ne pûs m'empêcher d'admirer ses beaux yeux. O Ciel! elle ressembloit à Celine; c'étoit le même visage, le même son de voix..... La ressemblance me saisit, je me troublai, je me jettai à ses pieds. Helas! je ne pûs m'empêcher de lui dire que je la trouvois adorable, & je m'abandonnai à toute la douceur de mes expressions......

Pendant que je me livrois au plaisir de l'admirer, la porte de la chambre s'ouvrit; Le Vieillard qui m'étoit venu voir, parut accompagné d'un Prêtre, & des deux mêmes Cavaliers que j'avois relancés à mon Auberge : ils avoient chacun un flambeau & un pistolet à la main. A cette vûë je me laissai aller dans mon lit, troublé & dans un

desordre aisé à vous imaginer : je n'avois pas le petit mot à répondre ; & quoiqu'il ne se fût rien passé, j'étois surpris à une heure induë, la Demoiselle étoit presente, & je me serois défendu vainement.

Les Cavaliers s'étant approchés du lit, me presenterent le bout du pistolet ; la Demoiselle s'écria : Arrêtez, il n'est point question ici de violence, Monsieur ne refuse point de tenir les paroles qu'il a données. Ah ! c'est une autre affaire, s'écria le Vieillard. Il me demanda pardon ensuite, comme la premiere fois, de recourir à des remedes aussi violens. Les Freres de la Demoiselle (car c'étoient eux) continuerent à me tenir en respect ; un Contrat me fut presenté. Qu'aurois-je fait ? Je le signai. Le Pere n'eut pas plutôt jetté les yeux sur mon nom, qu'il me dit avec colere que j'avois bien de la mauvaise foi. Voyez, dit-il à ses Fils, cette signature. L'un d'eux l'ayant regardée, m'appuya son pistolet sur le cœur, & s'écria que c'en étoit fait de ma vie, si je ne mettois ma véritable signature. J'avouë que je fus

effrayé : je leur dis en tremblant, qu'on n'avoit qu'à dicter le nom qu'on vouloit que j'écrivisse, & que j'étois prêt à les satisfaire. Hé ! le vôtre, s'écria le Pere ; *S. Carlain*, & nous voilà contens. Je signai ce nom ; le Prêtre s'approcha, & il nous maria. Cela fait, le Pere & les Freres vinrent m'embrasser ; ils se retirerent ensuite, en nous souhaitant, à la Demoiselle & à moi, tout le bonheur possible.

Hé-bien, le plus cher de tous les hommes, s'écria l'Inconnuë dès que nous fumes seuls, je suis à vous, vous êtes à moi : Que je suis heureuse ! Pourquoi donc avez-vous fait tant de difficulté à me rendre la plus fortunée de toutes les femmes ? Il faloit tout l'amour que j'ai pour vous, pour accorder à mes Parens le pas que j'ai fait de venir vous trouver dans votre chambre. Vous sçavez que malgré la violence de cette tendresse, & malgré tous vos sermens, j'ai toujours refusé de vous rendre heureux, & que si j'ai accepté une promesse de mariage de votre

part, ce n'a été que dans la crainte de vous voir changer. Ne croyez pas au moins, que ce soit moi qui vous ai fait arrêter? Depuis le jour que mon Pere nous a surpris ensemble, il s'est imaginé, malgré mes sermens & mes protestations, que vous m'aviez séduite; il m'a forcée, le poignard sur la gorge, de venir vous trouver ici, & s'est servi de la même violence envers le Prêtre son neveu, qui nous a mariés. Malheureuse que je suis! que je crains bien que cette démarche criminelle, joint à votre inconstance, n'acheve de me perdre dans votre esprit prévenu! Et je regreterai long-tems le transport que j'ai fait paroître lorsque je vous ai reconnu à votre fenêtre: ma Mere étoit présente, & c'est d'elle que toute ma famille a appris votre retour.

J'étois si troublé de ce discours & de tout ce qui s'étoit passé, que je l'aurois laissé bien plus long-tems parler. J'allois cependant lui répondre, & tâcher de la faire revenir de son erreur, lorsqu'on entra dans ma chambre. Enfin, Monsieur le Comte, s'écria Dampierre

en paroiſſant, vous êtes libre : M. le Gouverneur, qui vient lui-même ici, ne tardera pas à vous l'annoncer; je lui ai parlé, il ſçait qui vous êtes, & en cette conſideration.... Mais que vois-je! interrompit-il, une Demoiſelle ici! Ah! Monſieur, tout eſt perdu, voici la preuve de ce qu'on vient de lui dire en bas; mondieu, que veut dire tout cela? Il n'eut pas le tems de continuer ſes exclamations; le Gouverneur entra. Je n'avois point de robe de chambre, & je fus obligé de le recevoir dans mon lit. Ah, ah! s'écria-t-il en jettant les yeux ſur la Demoiſelle; l'hiſtoire que l'on vient de me faire, me paroît aſſez juſtifiée; & je ſuis ſurpris, continua-t-il en s'adreſſant à Dampierre, que vous m'en ayez impoſé. Ma foi, Monſieur, reprit celui-ci, je vous ai accuſé vrai: je tombe des nuës, & je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire; le ſilence de Monſieur me paſſe, je n'y comprends rien. Cela n'eſt pas cependant difficile à expliquer, répondit le Gouverneur en fronçant le ſourcil, il eſt inutile que Monſieur ſe donne cette

peine ; apparemment qu'il a changé de resolution cette nuit en faveur de Mademoiselle : elle est bien aimable, c'est un bon parti, je ne me mêle pas du reste ; ils paroissent tous deux trop bien d'accord, pour que je trouble leur félicité. En achevant ces mots, il sortit avec un rire amer dont je sentis toute l'énergie, & qui m'accabla de honte. Je me plongeai dans une mer de réflexions, dont tous les reproches & les caresses de ma Femme prétendue ne purent me tirer. Dampierre, dont la surprise ne cessoit point, me demanda si je voulois me lever enfin, & quelles étoient mes resolutions ? Tout ce que tu voudras, lui dis-je en soupirant. Ah, ah ! s'écria-t-il, ceci me paroît bien extraordinaire ! Je vous trouve enfermé avec une femme, on vous dit marié, M. le Gouverneur le croit, vous ne dites rien, & vous soupirez ! Ma foi, Monsieur, si vous ne vous expliquez mieux, je n'y comprendrai jamais rien.

Mon pauvre Dampierre, repris-je, j'y comprends moins que toi. Tu m'as vû con-

duire ici. En me réveillant, j'ai trouvé Mademoiselle dans ma chambre : elle ressemble à celle que tu sçais, comme tu vois. Un Prêtre, un Pere & deux Freres sont entrés ; j'étois sans défense, ils étoient armés. C'est à toi à deviner le reste, & à me dérober la honte d'un plus long détail ; je ne t'en dis pas davantage... Ah, ah ! reprit Dampierre, en voilà bien assez. Comment donc, Mademoiselle ; c'est ainsi que vous gobez les Etrangers, & que vous en faites des Maris dans votre Ville ? Oh ! cette coutume est admirable : chaque Païs à ses usages ; je vais m'informer de ce pas s'ils sont de celui-cli Diable ! tout Domestique que je suis, je ne veux pas hasarder une pareille avanture. En disant ces paroles, il sortit avec un air mutin qui m'auroit diverti en toute autre occasion.

Cependant la Belle, que le discours de Dampierre avoit frappée, se mit à pleurer amerement. Je me levai, je fus ouvrir les rideaux de mon lit, & je m'habillai sans répondre à tous les reproches qu'elle me faisoit. En venant prendre quelque chose dont

j'avois besoin, qui étoit auprès d'elle, je ne pûs m'empêcher d'arrêter les yeux sur son visage : il étoit d'une beauté ravissante, & j'en fus frappé. Sa douleur me toucha jusqu'au fond de l'ame, & je ne pûs m'empêcher de jetter un soupir. Ingrat, s'écria-t-elle, est-ce de mes pleurs, ou du regret d'être à moi, dont tu parois touché ? Ah ! Mademoiselle, que je suis malheureux, lui dis-je, d'être la cause de vos larmes ! Que ne suis-je le maître de les faire cesser ! Pourquoi m'avez-vous mis dans le cas cruel de ne pouvoir vous plaindre ? & comment est-il possible que je ressemble au point à votre Amant, pour que votre méprise puisse durer si long-tems ? Pendant que je lui tenois ce discours, elle me regardoit avec beaucoup d'attention ; sa bouche étoit entr'ouverte, ses bras s'élevoient insensiblement malgré elle, & tous ses mouvemens sembloient annoncer une passion nouvelle. Je ne fus point trompé. O Ciel ! s'écria-t-elle en se laissant aller sur sa chaise ; que je suis malheureuse ! Ce n'est point S. Carlain ; il n'est

pas si grand, ses traits sont moins formés: Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi; je suis perduë! En prononçant ces mots, elle s'évanoüit.

Pourquoi donc cet aimable sexe a-t'il tant d'empire sur le cœur humain? Je fus ému de l'état dans lequel je l'avois mise innocemment; je m'empresse à la secourir. Qu'elle étoit belle! Ses traits me frappent jusqu'au vif; elle a tous ceux de Celine, je crois la revoir. Fatale ressemblance! que tu nous coûta à tous deux! Je la regarde avec ardeur, j'aime sans le sçavoir. Cependant elle ne revenoit point. J'appellai du secours, on vint, & je fus le premier à me donner tous les mouvemens nécessaires pour la rappeller à la vie. Ses Parens survenus sont aussi occupés de mes soins & de mon empressement, que de ceux de rappeller à la vie cette aimable Enfant. Je me tourmente, je me plains, je suis dans une agitation perpétuelle. Elle ouvre enfin les yeux, j'en marque ma joïe par les transports les plus marqués, je la prends dans mes bras: mais à peine a-t-elle

une entiere connoissance, qu'elle jette les yeux sur moi & me repousse avec le peu de force que sa foiblesse lui a laissé. Ridicule manie qu'ont la plûpart des hommes : Ils fuient aux prévenances, & ils se montrent ardens envers ceux qui leur tiennent rigueur. Inconstance ordinaire! Plus elle paroît avoir de l'éloignement pour moi, & plus je devins empressé. Rien ne la touche, elle ne veut pas m'entendre; & frappé jusqu'au vif de ses cris, ausquels je n'avois pas lieu de m'attendre, je la laisse, je me jette dans un fauteüil, & je me mets à rêver profondement.

Dampierre étoit survenu pendant la foiblesse de Meliane, (c'étoit le nom de cette charmante personne;) il avoit été surpris, aussi-bien que ceux qui étoient presens, de mes soins attentifs, & il s'étoit étonné encore plus de la nouvelle conduite que tenoit cette fille envers moi. Dès que je fus à l'écart, il vint me trouver, & il me dit que M. le Gouverneur, à qui il venoit de parler de nouveau, me prioit d'aller le trouver pour regler avec lui sur les affaires presentes. Il

ajouta qu'il étoit fort en colere de ce qui s'étoit passé, & que dès qu'il m'auroit vû, j'en serois entierement vengé; qu'en attendant, l'Officier qui m'avoit arrêté étoit en prison, lequel avoit surpris des ordres de sa part sous un autre prétexte; que pour le Prêtre, le Pere & ses Fils, le moins qui pouvoit leur arriver, étoit de pourir dans un cachot.

Ce discours me jetta dans un embarras extrême; malgré les moyens violens dont avoit usé cette famille, & le ressentiment que j'en devois avoir, elle m'étoit devenuë chere depuis le panchant nouveau qui m'entraînoit vers Meliane. Ce qu'il y avoit de fou dans cette passion extraordinaire, c'est que je me persuadois que je n'avois du goût pour elle, que parce qu'elle ressembloit à Celine. Quelle qu'en fût la cause, ma passion n'en étoit pas moins réelle, & je ne sçavois quel parti prendre, ni de quels moyens me servir pour éviter à ses Parens le sort dont ils étoient menacés. Il n'y avoit point cependant de tems à perdre; d'un

moment à l'autre on pouvoit venir les arrêter. Cette crainte me fit lever; je passai dans un cabinet avec le Pere de cette aimable fille. Je commençai par le mettre au fait de la verité de cette avanture. Il fut surpris lorsqu'il apprit que sa Fille étoit revenuë de l'erreur que j'étois S. Carlin, & il le fut encore bien davantage de sçavoir que le Gouverneur étoit informé de toutes ces choses. Ah! Monsieur, me dit-il, je vois bien que vous êtes un brave & un honnête Gentilhomme, & que nous sommes tous perdus, si vous nous abandonnez. Mais voyez, repris-je, ce que je puis faire; je ne sçai de quelle façon m'y prendre pour remedier à ces embartas: faites venir Mademoiselle votre Fille, nous nous consulterons ensuite. Il fut la chercher, & je m'appuyai sur les bords d'une cheminée, en roulant mille projets que le nouvel amour que je sentois me faisoit imaginer.

A combien de passions les hommes ne sont-ils pas sujets? & pourquoi se trouvant tous formés de la même maniere, pensent-

ils ſi differemment ? A peine en étois-je prévenu d'une, qu'un évenement nouveau en ſubſtituoit une autre. Conſtant par ma propre inconſtance, tout ce qui me plaiſoit étoit une raiſon ſuffiſante pour me plaire. L'on m'a vû ſouffrir avec excès, lorſque je quittai la trop tendre Celine : en ſuis-je abſent pour quelques jours, je me vois transporté pour Meliane. Eſt-ce infidelité ? Non, j'aime toujours Celine. Seroit-ce deſordre ? Encore moins, je l'ai toujours eu en horreur. J'ai beau m'examiner, & foüiller dans les replis les plus cachés de mon ame, j'aime Celine, j'aime Meliane, & juſqu'ici chacune d'elles conſerve les droits les plus forts ſur mon volage cœur. Mes idées ſe croiſent, mais les impreſſions nouvelles ne ſont point rejettées. Bientôt on me verra plus extraordinaire. Ah! jeuneſſe impétueuſe, que ton cours eſt difficile à paſſer !

CHAPITRE XI.

Le Comte de D... B... quitte Meliane ; tombe malade. Réflexions morales. Il aime une troisiéme femme.

JE fus long-tems plongé dans ces réflexions. Je ne sçai quelle raison retint Meliane ; mais elle n'arriva qu'après beaucoup de tems & de difficulté. Elle parut à mes yeux honteuse & timide, & tout cela augmentoit ses charmes. Ce n'étoit plus cette personne vive & emportée, c'étoit une fille modeste & osant à peine lever ses regards. Cet abord acheva de me rendre le plus amoureux des hommes ; je crus voir Celine, mais Celine cruelle & se refusant à ma tendresse. Cette retenuë attira mon respect ; je reçus Meliane avec une déference qui devoit la rassurer. Son Pere lui parla, & lui fit une exhortation dans laquelle il élevoit ma façon de penser, ma probité, & l'envie que j'avois de leur faire plaisir : en-

ſuite il nous laiſſa ſeuls, & les maîtres de regler les choſes à notre fantaiſie.

Nous fumes elle & moi un long-tems à garder le ſilence. Je le rompis enfin, & je lui fis voir les conſéquences qui alloient reſulter de ce qui s'étoit paſſé; je lui montrai la néceſſité qu'il y avoit de ſe déterminer & de prendre un parti. Je n'ai rien, Monſieur, reprit-elle, à répondre à tout cela; le mien eſt tout pris, & le Convent me punira de ma mépriſe & de l'infidelité que j'ai faite à S. Carlain. Que dites-vous ? continuai-je, êtes-vous la maîtreſſe de diſpoſer de vous ? & ne ſuis-je pas en droit de m'oppoſer à cet injuſte deſſein ? A moins qu'une répugnance invincible ne vous éloigne de moi, vous n'êtes point infidelle à l'Amant dont vous parlez : quand cela ſeroit, ſon changement a précedé le vôtre; & il vous a mis en droit par ſon éloignement, & l'abandon qu'il fait de vous, de former d'autres nœuds. Mais helas ! c'eſt votre amour parfait pour lui, qui eſt le mobile des tendres ſentimens dont vous avez paru prévenuë pour moi; juſques

dans l'inconſtance vous paroiſſiez fidelle. Si vous perdez un Amant, ne trouvez-vous pas un Epoux? Je ne pouvois l'être, il eſt vrai, tant que le conſentement de mon cœur s'eſt oppoſé à la violence: helas! qu'il eſt changé! Un coup d'œil, un regard m'a puni de ma reſiſtance. Je ſuis votre Epoux, ô Meliane! Voudriez-vous, continuai-je en la preſſant timidement, briſer des nœuds ſi doux? Que je ſerois flattée, reprit-elle en ſoupirant, de ce langage! ſi moins prévenuë, je pouvois l'écouter. Quand les droits que vous prétendez avoir ſur moi, ſeroient légitimes, helas! à quoi vous expoſeriez-vous? Méritez-vous d'être aimé ſous la reſſemblance d'un autre? Non, non, tant de graces & de probité demandent un cœur qui ne ſoit point partagé. Si je vous ai aimé & ſi je vous aimois encore, les traits ſeuls de S. Carlain, le ſon de voix, & ce je ne ſçai-quoi que vous avez & qui lui reſſemble ſi bien, feroient le principe de cet amour: en feriez-vous ſatisfait? Oui, Meliane, repris-je ſans me conſulter davantage; ſous

quelque

quelque image que je vous plaiſe, vous me rendrez heureux : ma délicateſſe en ſouffrira, mais je me flatte que mes ſoins, mes bonnes façons, ma conſtance, diſſiperont l'égarement de votre cœur. Rien ne vous touche, helas ! continuai-je, je ne vois que trop que ma ſenſibilité pour vous ne fait point d'impreſſion ſur votre ame. Adieu, Madame, adieu ; je vais loin de vous, expier le malheur de n'avoir pû vous plaire, après vous avoir donné des aſſurances ſinceres de la fatale paſſion que vous m'avez inſpirée. J'aurai ſoin avant tout, de vous mettre à couvert du reſſentiment du Gouverneur ; & je ferai ma principale affaire, que vous ne ſoyez pas dans le cas de regreter le ſéjour que j'ai fait dans cette Ville : ravi de vous prouver que je n'étois pas indigne d'être aimé, moi qui pars avec le regret mortel.... Ah ! Comte, arrêtez, me dit-elle, des procedés auſſi beaux me touchent ; Qu'ils ſont differens de ceux de l'Amant indigne que j'ai oſé vous oppoſer ! Mes yeux s'ouvrent, je vois toute ſa lâcheté & tout votre mérite ; votre

ſenſibilité me charme, & le bonheur que vous m'annoncez me détermine .... Ah! vous êtes mon Epoux, mais un Epoux cheri, qui fera dorenavant ma félicité. Ce nom me rend la joïe & la vie, ô Meliane, m'écriai-je; oui, je le ſuis, & le plus tendre qui fut jamais: Qui pourroit à preſent troubler mon bonheur? J'étois ſi tranſporté, que je lui dis encore mille choſes ſemblables; plus elle avoit paru éloignée, & plus elle devint tendre. Ce fut en vain que le ſouvenir de Celine tâchoit à diſputer ſes droits; l'une étoit preſente, & ma legereté me repreſentoit l'amour que j'avois pour l'autre, ſous un nom criminel. Complaiſance aveugle qu'on a pour ſoi-même! qui dans toutes les occaſions où l'eſprit panche du côté qui le flatte, cherche à vous perſuader que vous avez raiſon.

Quel malheur, ô mon Fils, que celui d'avoir l'eſprit ſuſceptible! Semblable au miroir qui reçoit les images, ce cœur eſt toujours prêt à changer d'impreſſion. Helas! je n'étois pas plutôt ſorti d'un précipice,

que je retombois dans un autre. L'éducation & les principes me faisoient faire quelquefois de solides réflexions sur mes égaremens ; mais combien duroient-elles ? Un rien, une bagatelle les dissipoient, & me replongeoient dans les vices qu'elles m'avoient fait détester.

Cependant il falloit aller chez le Gouverneur ; Dampierre me pressoit. Que son zele m'étoit incommode ! Que dire ? Accuser des personnes qui m'étoient devenuës cheres ? Confier mes nouvelles flammes, ou m'avoüer séducteur ? Dédire un homme à moi, ou perdre Meliane pour jamais ? J'étois d'un embarras extrême. Cette charmante personne s'en apperçut. Je l'aimois trop pour lui rien dissimuler ; je lui développai le fond de mon ame. Elle se mit à rêver un moment ; ensuite elle me dit qu'elle m'étoit trop attachée, & que mes interêts lui étoient trop chers, pour me conseiller d'aller chez le Gouverneur ; qu'il falloit que je partisse, & qu'elle sçavoit les moyens de tirer son Pere & sa famille de peines ; que cet avis lui coûtoit à donner, mais qu'il étoit trop impor-

tant pour qu'elle hesitât à me presser de le suivre; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & qu'il étoit tems qu'elle allât prévenir tout ce qui pouvoit arriver. Ce parti étoit le plus sage, & j'approuvai ce dessein. Nous nous embrassâmes, après nous être promis de nous donner de nos nouvelles, & après avoir conclu qu'elle viendroit me joindre à R... où je l'attendrois. Nos adieux furent arrosés de pleurs; je pris congé de sa famille, & je partis en Poste. J'arrivai le même soir à R... sans avoir pû répondre un mot, de toute la route, à mon Valet-de-chambre qui me fatiguoit de questions & de conseils.

La nuit porte avec elle une tranquilité qui vous rappelle jusqu'à la moindre de vos actions. Tout ce qui m'étoit survenu depuis le départ de chez mon Pere, se presenta à mon esprit dès que je fus couché. Cet examen me fit souffrir avec tant de violence, qu'une sueur froide s'empara de tout mon corps; la fiévre me prit, & je ne pûs avoir un moment de repos. Mon amour pour Celine reprit toutes ses forces; mais celui que j'avois

pour Meliane n'en fut point alteré : les images de ces deux personnes étoient si profondement gravées dans mon cœur, qu'il me sembloit les voir & leur parler. Elles me reprochoient tour à tour la duplicité de ma flamme. Je m'excusois en vain, ma justification étoit rejettée; cependant il sembloit que je panchois plus vers Meliane. La conformité de notre avanture, par l'extraordinaire ressemblance dont j'ai parlé, occasionnoit peut-être cette préference ; alors je me tournois vers elle. O Meliane, lui disois je, vous seule pouvez faire mon bonheur! c'est à vous dorenavant que je veux être attaché pour le reste de mes jours. Celine paroissoit pleurer à cette déclaration, & me reprocher mon infidelité ; ses regards me rattiroient bientôt, & bientôt la tendre Meliane me rappelloit de son côté. Ce combat, qui me sembloit réel, me donna tant d'agitation & me tourmenta au point, que la fiévre redoubla : elle acquit deux jours après de si dangereux degrés, que bientôt on desespera de ma vie.

Dampierre fut effrayé de l'état où il me

vit. Les Medecins furent mandés; mais les remedes, au lieu de me remettre, aggraverent mon mal, & me mirent à l'extrémité.

M. le President de C... qui consideroit mon nom, ayant appris le danger que je courois, voulut qu'on me transportât chez lui. L'on profita d'un intervale moins violent, & l'on m'y conduisit en chaise. J'étois si foible & si abattu, que je laissai faire tout ce qu'il desiroit, sans m'y opposer.

Ma grande jeunesse, la force des remedes, & les soins attentifs qu'on eut de moi, me mirent peu-à-peu hors de danger. Le premier jour que je commençai à discerner les objets, je vis dans mon fauteüil, à côté de mon lit, une Dame dont la douceur & la beauté m'étonnerent. L'ardeur de mes maux avoit si fort affoibli ma tête, qu'il sembloit que l'idée de Celine & de Meliane ne me tourmentoit plus avec tant de force. Je considerai, malgré ma foiblesse, avec beaucoup d'attention cette jolie femme. Ses regards étoient attachés sur les miens, & il y paroissoit une si grande compassion de l'état où

j'étois, que je ne pûs m'empêcher de l'en remercier interieurement. Ses beaux yeux avoient un appas si attrayant, & leur langueur étoit si touchante, qu'on ne pouvoit s'y arrêter sans ressentir de trouble. Peut-être que ma situation presente fut la cause des mouvemens dont je me sentis frappé, ou la pente naturelle que j'ai toujours eu pour le beau sexe. Quoi qu'il en soit, je soupirai; & je n'eus pas plutôt fait réflexion à ce que je venois de faire, que le souvenir de Celine & de Meliane vinrent de nouveau m'accabler. Mes yeux se couvrirent de larmes, & je tournai la tête de l'autre côté.

La Dame aux grands yeux qui ne m'avoit point perdu de vûë, & qui avoit observé jusqu'au moindre de mes mouvemens, battit des mains & se leva. Ah! je connois à present, s'écria-t-elle, la cause du mal de cet aimable Cavalier; ô Ciel! il aime: que je suis malheureuse! Le Medecin qui ne me quittoit point, dormoit dans un fauteüil; il fut réveillé par ces paroles, vint à moi & demanda ce qui étoit survenu. La Dame qui

les avoit prononcées sans réflexion, & qui auroit été bien fâchée qu'elles eussent été entenduës, répondit que je rêvois; que j'avois proferé des discours dans mon agitation, qui faisoient pénetrer aisément que j'étois amoureux; que c'étoit peut-être le regret d'avoir quitté l'objet de ma flamme, qui m'avoit réduit dans la situation dangereuse où j'étois. Le Medecin repartit qu'il l'avoit bien soupçonné, & qu'il falloit tâcher d'arracher adroitement mon secret, & qu'en conséquence on flatteroit ma manie: Qu'il n'y avoit point de doute alors, qu'étant jeune & d'une bonne constitution, je n'en réchapasse; parce que les remedes n'étant plus retenus par ce levain que j'avois sur le cœur, qui les aigrissoit, il étoit à presumer qu'ils feroient les operations qui leur étoient naturelles. La confiance que ce Medecin avoit que j'étois enseveli dans le sommeil, lui fit dire ces choses assez haut pour que je les entendisse. Il s'approcha ensuite de mon lit; & m'ayant tâté le pouls, il se confirma dans l'idée que la belle Dame

lui avoit donnée de la cause de mon mal. Le bruit qu'il fit en se retirant, me fit croire que la Dame sortoit : une inquiétude dont je ne fus pas le maître, me donna la force d'avancer la tête pour voir ce qu'elle devenoit. Elle rêvoit auprès d'une croisée ; & ayant entendu le mouvement que je fis, elle vint avec empressement sçavoir si je voulois quelque chose. Helas ! Madame, repris-je foiblement, de quoi aurois-je besoin ? Ne tenez-vous pas lieu de tout lorsque l'on vous voit ?

Ce peu de mots flatta la Presidente, (car c'étoit elle ;) elle y répondit avec une douceur spirituelle. J'allois répondre & lui marquer la sensibilité que j'en avois, lorsque Dampierre qui me croyoit seul, & dont le zele pour moi étoit infini, s'écria en entrant dans ma chambre : Courage, Monsieur, courage, voici des lettres de la belle Meliane ; un Exprès les apporte, & dans deux heures vous la verrez à votre chevet. Ah Ciel ! m'écriai-je. Mon premier mouvement fut de la joïe, le second me troubla. Que

devoit penser la Presidente, du discours que je venois de prononcer avec transport ? Car enfin je l'adorois. Je rougis de l'aveu ; mais helas ! il regnoit dans mon cœur un desordre extrême.

J'entendis soupirer cette belle Dame ; j'en fus ému. Lorsqu'on aime, on est clairvoyant. Serois-je aimé ? me disois je ; ah ! je n'en dois pas douter, & je serois un ingrat : non, non... La Presidente me voyant interdit, se leva. Je fis de foibles efforts pour la retenir. Les lettres qu'on vous apporte, me dit-elle, doivent vous être trop cheres pour empêcher qu'on ne vous en fasse la lecture ; & puis elle sortit.

Dès que je fus seul, le desir ardent de voir des lettres de Meliane me donna la force de me lever & de me mettre sur mon séant ; m'apporta de la bougie, & j'y lûs ce qui suit.

LETTRE DE MELIANE au Comte de....

J'apprends dans le moment, aimable & cher Epoux, par un de vos Gens que j'avois chargé du soin de me donner de vos nouvelles, que vous êtes tombé dangereusement malade. O Ciel! que je suis troublée! Je n'attends qu'une chaise pour voler vous secourir, & pour vous assurer par les soins les plus tendres & les plus empressés, que Meliane est digne d'être à vous.

MELIANE.

Hé-bien! Monsieur, s'écria mon Valet-de-chambre avec affection, vous voilà sauvé, puisque Madame arrive; (car je la regarde pour telle:) mais j'ai encore d'autres choses à vous annoncer, ne les devinez-vous pas? Ah! m'écriai-je avec émotion, des nouvelles de chez mon Pere? Oui, Monsieur, reprit-il, Lafleur (c'étoit un Valet-de-chambre de mon Pere) vient d'arriver en Poste: je n'ai pû m'empêcher d'avertir

Monsieur votre Pere du danger que vous couriez, ce sont sans doute de ses nouvelles ; son Valet-de-chambre n'attend que vos ordres pour entrer. Garde-toi bien, lui dis-je, de souffler de ce qui s'est passé ; j'en mourrois. Soyez tranquile, reprit Dampierre. Sur ce pied, qu'il vienne, continuai-je. Il parut & me remit une Lettre de ma Mere, en m'apprenant que tout étoit en trouble dans la maison paternelle, depuis qu'on y étoit informé de ma situation. J'ordonnai à Dampierre de me la lire ; mais je m'apperçus qu'il hesitoit, & je ne reconnus point le stile de ma Mere. Je soupçonnai quelque chose, mais je feignis de n'y pas faire attention : j'attendis même qu'il eût fini, après quoi je lui demandai cette Lettre ; & sur la difficulté qu'il fit de me la rendre, sous prétexte qu'il ne falloit pas que je m'appliquasse, je pris un ton qui fut obéi. Quelle fut ma surprise en l'ouvrant, de reconnoître le cher caractere de Celine ! Je marquai le ressentiment que j'avois de la tromperie qu'on me vouloit faire. Il s'excusa sur la frayeur qu'il

avoit eu que ces nouvelles ne m'eussent causé trop d'émotion ; & il m'avoüa qu'ayant sçû de Lafleur qu'il en étoit chargé, il l'avoit engagé à me donner la Lettre de ma Mere, à la place de celle de Celine ; mais qu'il s'étoit trompé. J'étois trop empressé à lire, pour faire attention à cette excuse. Cette aimable Sœur s'exprimoit ainsi :

LETTRE DE CELINE au Marquis de ...

L'On dit que mon cher Frere est à l'extrémité, & je suis encore en vie ! O Dieu ! que je suis malheureuse ! Mes jours sont-ils donc tissus d'infortune & de douleur ? N'ai-je pas assez à pleurer de l'absence, sans être encore effrayée de la crainte du trépas ? Ne suis-je pas assez accablée de la rigueur de mon sort, de l'obstacle qui s'oppose aux sentimens de mon cœur ? sans être encore troublée par les endroits les plus sensibles. A quoi servent les témoignages que je lui donne de mes inquiétudes cruelles ?

O Ciel! ce cher Frere les verra-t'il? Helas! peut-être qu'affoibli par la grandeur de son mal, il peut à peine ouvrir les yeux à la lumiere. Grand Dieu! que cette idée m'attendrit, m'accable & me desespere! Plutôt, plutôt, que la triste Celine appaise de son sang la colere celeste! Ciel, rendez-moi un Frere sans lequel je ne puis vivre. Que ne m'est-il permis de voler à lui? Ah! que j'envie le sort de ceux qui peuvent le secourir!

CELINE.

Ah! Celine, m'écriai-je attendri! que vous regreteriez vos bontés si vous connoissiez le fond de mon cœur.... Mais que dis-je? il ressent toujours pour vous la même ardeur; & s'il est partagé par Meliane, un lien sacré l'autorise.... Ah! sans doute je n'aime celle-ci que parce que c'est un second elle-même; je puis la cherir sans crime, elle n'est pas ma Sœur. Mais, juste Ciel! qu'ai-je à répondre sur la flamme nouvelle que je ressens aujourd'hui? De quelle raison justifier la tendresse qui m'est survenuë? Pour-

quoi mon cœur se trouve-t-il partagé entre trois femmes? Ridicules ardeurs, égaremens funestes, éloignez-vous de mon ame, rendez la paix à ce cœur étonné de ses troubles: ou, pour mieux dire, ô Mort, ressource de tous les malheureux, accours & délivre-moi de tous les tourmens dont je suis accablé.

J'entrai dans le détail des mouvemens differens qui m'agitoient; j'analisai (si j'ose me servir de ce terme) mon cœur: je reconnus bientôt qu'il aimoit également ces trois femmes cheries; mais que semblable à l'œil qui distingue les objets qui sont les plus près, il donnoit la préference à celle qui en étoit la moins éloignée. J'eus honte de cette découverte, elle m'affligea, je ne pouvois m'y accoutumer; je ne pûs m'empêcher de craindre qu'il n'y eût du dérangement dans ma raison. Cette derniere pensée m'émut beaucoup, & fut cause que j'eus sur le soir un redoublement affreux.

CHAPITRE XII.

Le Comte de D...B... à l'extrémité. Arrivée de Meliane, de son Pere & de Celine. Danger d'attendre pour faire son salut.

L'On espera d'abord que cette rechûte n'auroit point de suite ; mais je continuai le lendemain à être si mal, & je fus si tourmenté la nuit suivante, qu'à peine osoit-on esperer que j'en pusse réchaper. Dampierre effrayé prit la Poste, & fut porter le trouble & la douleur dans ma famille. Il craignit que si je venois à manquer, il ne fût repris de n'avoir pas fait ce voyage. La douleur de mon Pere fut au point de le faire repentir d'avoir découvert le fatal secret, auquel il attribuoit la cause de ma mort. Ma Mere tomba en foiblesse ; & lorsqu'elle fut revenuë, elle & mon Pere voulurent que Celine les suivît, esperant que s'ils arrivoient assez tôt près de moi, la précieuse vûë d'une Sœur si chere me rendroit la vie.

Pendant

Pendant ces choses je continuois d'être dans les accès les plus violens ; je ne souffrois cependant pas, à force de souffrir. Mon sang semblable à de l'eau qui bout dans un vase sur du feu ardent, dont les goutes subtilisées s'attachent au couvercle, portoit ses vapeurs dans ma tête échauffée ; je faisois des rêves perpétuels, & qui se croisoient aussi souvent que les divers sentimens de mon cœur.

O mon Fils, pour lequel j'écris ces Memoires, tremblez au seul souvenir du peril que je courus en cette occasion, de perdre tout ce que nous pouvons nous imaginer de plus précieux, qui est l'ame. Helas ! si la Parque eût tranché le fil de mes malheureux jours, que seroit devenuë la mienne ? Que ceci se grave profondément dans votre esprit, qu'il ne faut jamais se mettre dans le cas horrible de craindre que la mort nous surprenne ; c'est-à-dire, qu'il faut être toujours prêt, par une conduite reglée & des mœurs agréables à Dieu, de lui rendre compte de nos actions. Ne comptez jamais sur les derniers momens de votre vie pour

vous repentir, & pour remplir les vûës de votre salut; c'est lorsqu'on se porte bien, qu'il faut y songer. Le tems n'est pas à nous, pour en disposer; un moment l'anéantit, ou du moins vous êtes surpris souvent par une maladie, dont la malignité vous ôte jusqu'au souvenir de votre salut: vous mourez sans vous imaginer que vous allez mourir. Qu'arrive-t'il alors? L'ame dégagée de son corps est effrayée des crimes dont elle n'est pas purifiée; elle regrete, mais trop tard, de n'avoir pas profité des momens précieux qu'elle pouvoit occuper à faire pénitence & à preserver sa perte. O verité constante, pourquoi fais-tu si peu d'impression parmi les hommes? D'où vient donc ce fatal aveuglement? Douteroient-ils de leur fin? Hé! les exemples de celle de leurs amis, de leurs voisins, ne la leur témoignent-elle pas assez? O mon Dieu, pourquoi avez-vous permis qu'ils soient insensés au point de voir le précipice, d'en connoître l'horreur, d'en imaginer leur éternité, & qu'ils demeurent dans une lâche inaction? au lieu de travailler

toute leur vie à se preserver de l'abîme, dans lequel le desordre & l'impénitence les plonge.

Il y a peu d'hommes qui se soient plus examinés que moi. Je dois à cette étude, & au desir que j'ai toujours eu de me corriger, la paix dont je jouis aujourd'hui dans ma retraite, par la connoissance & l'experience que j'ai acquise du peu de fond qu'on doit faire sur toutes les choses qui arrivent dans la vie.

Les premiers jours de ma convalescence, après des maladies dangereuses, je me suis toujours rappellé avec le plus d'exactitude que j'ai pû ce que j'étois devenu dans le sommeil d'une fiévre violente, & de quelle idée pouvoient être occupés les esprits dans ce dérangement de nos organes. Il m'a semblé que l'ame, comme dans l'yvresse, par l'agitation & par le boüillement du sang, resserrée, pour ainsi dire, en elle-même, à cause de l'inaction des fibres & des muscles troublés dans leurs fonctions ordinaires, ne connoissoit ni les dangers qu'elle couroit,

ni ce qui pouvoit operer leur guérison ; qu'elle ne se repaissoit que des idées dont elle avoit été prévenuë lors de la décadence du corps qui lui sert de retraite. Cette yvresse n'a rien de desagréable ; l'ame jouë, pour ainsi dire, avec elle-même, &, comme un aveugle, ne voit aucun des dangers qui l'environnent. Si dans son échapement du corps elle ne le fait pas souffrir davantage, la mort est plus douce & moins à craindre qu'on ne se l'imagine ; mais que l'éternité fait payer cherement le risque qu'elle court, lorsqu'elle ne s'est pas préparée à ce dernier moment.

Cependant l'accès étant parvenu à son dernier periode, me quitta le troisiéme jour. Il me sembla alors sortir d'un nouveau monde. Mon esprit, plus tranquile & plus susceptible d'impression, entendit des plaintes fournies par des voix qui m'étoient connuës : j'ouvris les yeux, & j'entrevis plusieurs personnes qui environnoient mon lit ; mais la clarté d'une bougie dont on me veilloit, m'ébloüit & me les fit refermer. Je fis un soupir, en

m'écriant : O mon Dieu, ne verrai-je point Meliane avant que de mourir ? Courage, Monsieur, (s'écria un Prêtre qui étoit à côté de moi, & qui n'attendoit que ce moment pour me donner les secours spirituels,) vous la verrez ; elle est ici, aussi-bien que toute votre famille & que tous ceux qui s'interessent à vos jours : mais commencez à faire un sacrifice au Seigneur, du desir que vous marquez de la voir ; il veut bien vous accorder ce moment précieux, profitons-en pour votre salut. J'étois trop foible, ou trop impétueux, pour me rendre à l'attention que méritoit ce sage discours ; je redemandai avec violence Meliane. Ah ! cher Epoux, s'écria-t-elle, me voici, plongée dans la douleur la plus amere. Je me sentis presser la main de sa bouche & de ses pleurs ; je voulus serrer les miennes, mais les forces me manquerent. Cependant une vive joïe se fit sentir dans mon cœur accablé ; j'ouvris les yeux pour la seconde fois. Ah, chers objets ! O Celine ! m'écriai-je, ô ma Mere ! Celine, Celine, pourquoi m'avez-vous

abandonné ? Cette aimable Sœur se précipite vers moi ; elle me prend la main, & paroît si suffoquée, que la parole lui manque. Je jette sur elle mes foibles regards ; j'y vois ces premiers traits vainqueurs ; je frémis, je tremble. Ah, m'écriai-je une seconde fois, Celine, Celine ! que me voulez-vous ?

Mon Pere qu'on venoit d'avertir des signes de vie que je venois de donner, & que le President avoit arraché au spectacle d'un Fils à la veille d'expirer, accourut dans ma chambre. Ah ! dit-il en entrant, que veulent dire ces pleurs ? Qu'on se retire. Veut-on précipiter la mort de ce cher Enfant ? Est-il en situation de lui donner ces marques de tendresse ? Le Medecin, qui étoit present, me tâta le pouls ; & le trouvant foible & ému, il dit qu'il n'en falloit pas davantage pour me causer la mort. A ce mot effrayant il fut obéi, & tout le monde se retira.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
de la premiere Partie.

CHAPITRE I. *INvocation du Comte de D.., B,.. à Dieu; Retour sur lui-même. De l'Enfance. Des Préjugés de cet âge. Avis à ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeunesse,* Page 1

CHAP. II. *Pour qui le Comte de D... B... écrit son histoire. On lui donne un Gouverneur. Sérieuse attention qu'on doit faire dans le choix des Personnes qui dirigent l'éducation d'un Jeune-homme. D'un mauvais exemple que donne le Gouverneur, s'ensuit de dangereuses conséquences pour le Comte de D... B..,* 9

CHAP. III. *Le Comte de D... B... est mis au College. Son amour pour Celine. Artifice dont se sert le Préfet pour connoître la cause de l'ennui qui le dévore. Fatale complaisance de la Mere du Comte; ce qu'elle produit,* 1

CHAP. IV. *Le Comte de D... B... tombe malade dangereusement. Son Pere veut en vain le guérir de sa passion pour Celine. Il se sert de remedes violens pour y parvenir. Inutilité de ces remedes. Il recourt à d'autres. Le Comte de D... B... jaloux de Celine, la surprend la nuit avec un homme Qui étoit cet homme. Effets funestes qui s'ensuivent de cette jalousie.* Page 37
CHAP. V. *Le Marquis de... Pere du Comte de D... B... fait prisonnier à la Cour de... La Fille du Roi devient éprise de lui. Il lui sauve la vie dans un péril. Triste récompense que le Marquis reçoit d'avoir sauvé la vie à la Princesse.* 49
CHAP. VI. *Brigues de la Princesse pour sauver le Marquis de.... Songe que fait le Roi, & ce qu'il produit. Le Marquis de.... condamné à la mort.* 63
CHAP. VII. *Menée du Prince de.... L'interêt qu'il a de sauver le Marquis de.... Réussit dans ce dessein. La Princesse fuit avec le Prisonnier.* 85
CHAP. VIII. *De la colere du Roi, en apprenant l'évasion du Prisonnier. Mort de la Princesse.* 105
CHAP. IX. *Regrets du Marquis. Il se remarie. Qui étoit Celine. Le Comte de D... B... continue son histoire. Il part, écrit à Celine. Réponse à cette Lettre.* 116

CHAP. X. *Le Comte de D... B... veut aller retrouver Celine. Avanture extraordinaire qui l'en empêche. Mariage forcé. Passion nouvelle & surprenante.* Page 138

CHAP. XI. *Le Comte de D... B... quitte Meliane, tombe malade. Réflexions morales. Il aime une troisiéme femme.* 159

CHAP. XII. *Le Comte de D... B... à l'extrémité. Arrivée de Meliane, de son Pere & de Celine. Danger d'attendre pour faire son salut.* 176

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre; *Me.. res Posthumes du Co te de D... B... ava t son retour à Dieu*; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 30 Juillet 1735. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs & Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé PIERRE-JACQUES RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, les *Mémoires Postumes du Comte de D. B. avant son retour à Dieu fondé sur l'experience des Vanité humaines, par M. le Chevalier de M..* & de réimprimer la *Connoissance parfaite des Chevaux*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression que pour la réimpression desdits Ouvrages ci-dessus specifiés; offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer un Manuscrit intitulé; les *Mémoires Posthumes du*

Comte de D. B. avant son retour à Dieu, fondé sur l'experience des Vanités humaines, par M. le Chevalier de M.. & de réimprimer la *Connoissance parfaite des Chevaux*, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précedens Privileges. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'im-

pression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ, à Paris le seiziéme jour du mois d'Août, l'an de grace 1735, & de notre Regne le vingt. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 190. folio 179. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 18 Octobre. 1735.

Signé, *G. MARTIN*, Syndic.

De l'Imprimerie de G. VALLEYRE, Fils.

MEMOIRES
POSTHUMES
DU
COMTE DE D... B...
AVANT SON RETOUR A DIEU,
Fondé ſur l'experience des Vanités humaines.

Par M. le Chevalier DE MOUHY.

SECONDE PARTIE.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS au cinquiéme Pillier de la Grande Salle, au Saint Eſprit.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

MEMOIRES POSTHUMES

DU COMTE DE D... B...

SECONDE PARTIE.

Cependant la puissante vûë de Celine avoit ranimé dans mon cœur les sentimens que la raison & l'éloignement sembloient avoir dissipé : dès que je crus être seul, je me rappellai cet air touchant, ce son de voix précieux ausquels mon cœur étoit si tendrement habitué : Vous le sçavez ô mon Dieu, dans cette agitation

trop pressante je vous invoquai, je reconnus ma foiblesse, je vous en fis un humble aveu, & je vous demandai hautement les secours de votre grace. Dans ce péril extrême, vous permîtte que je fusse entendu d'un Prêtre qui n'attendoit que le moment favorable pour s'approcher de moi : Il me loua des sentimens que la Religion m'avoit fait exprimer ; il m'en félicita, m'exhorta à les conserver ; ensuite il me porta par de saints discours à me confesser. J'étois si émû, qu'à peine eus-je la force de me prêter à ses desirs : je fus aidé par ce sage Docteur, il m'inspira de la confience, se montra compatissant ; & ne ressemblant point à ceux qui vous donnent de l'effroi, il sçût me tourner avec tant d'indulgence, & sa conference fut si consolente, que je lui fis connoître les replis les plus cachés de mon cœur.

Il ne pût s'empêcher d'être surpris de ses désordres & de sa deraison ; il ne changea point cependant de conduite, il se servit

au contraire des termes les plus menagés pour me faire connoître mes égaremens ; ses exhortations furent concises, mais touchantes & persuasives : elles finirent par des assurances qu'il alloit invoquer les graces du Ciel, afin qu'il ne permit pas que je fusse plus long-tems la proye du Démon, & se retira en me laissant éclairé des saints rayons de la Pénitence.

Je fis un ferme propos alors de résister aux passions tumultueuses dont j'avois été jusques-là tourmenté. Pour mieux y parvenir, j'imaginai que je ne pouvois employer des efforts plus puissans pour n'y pas succomber que d'éviter les occasions susceptibles ; pour cet effet, je pris la résolution de fuir dorénavant Celine & la Présidente, comme les deux causes principales de mes égaremens.

Les beaux yeux de cette derniere n'avoient pas faits de legeres impressions sur mon foible cœur : l'Image de cette belle Dame, comme un rayon, perçoit mal-

gré moi à travers les voiles épais que le repentir & la raiſon y oppoſoient : en vain je cherchois à l'éclipſer par toutes les ombres que ma pieté nouvelle me ſuggeroit. La chaleur de ce Soleil continuoit à échauffer mon cœur, & je fus bien long-tems avant que d'être tranquile ſur ce ſujet.

La guériſon de l'ame influe ſouvent ſur celle du corps. Depuis le jour que j'avois dépoſé dans le ſein du Sacrement le fait de mes offenſes, peu à peu s'enſuivit cette paix interieure qui bannit le trouble & l'agitation. Ce nouvel état laiſſa aux remedes la force qui leur étoient propre : mes ſens dégagés reprirent bien-tôt le deſſus, la joye ſucceda aux pleurs ; & ma ſanté ſe fortifiant de mieux en mieux, je me trouvai en état de réfléchir ſainement ſur les points importans d'une vie que je voulois mener dorénavant, conforme à la raiſon & aux ſentimens de pieté qu'on m'avoit inſpirés. O force de la grace je revis Celine ! Comme une ſœur, cette vûë autre-

fois si dangereuse ne causa point ces égaremens ausquels j'étois sujets. Je m'entretins même avec mon pere & ma mere à son occasion avec une liberté dont je n'avois jamais été capable, & les menai au point de leurs demander si ils ne songeoient point à son établissement ? Qu'entens-je, s'écria celui qui m'avoit donné le jour, avec un transport dont il ne fut pas le maître ! Le Ciel en me remettant un fils, acheveroit-il son ouvrage en me le rendant purifié de ses désordres passés. Oüi mon cher pere, repris-je, en baissant les yeux ?, Le Ciel est l'Auteur de ce Miracle, le rayon Divin a brûlé les racines d'un criminel amour ; mais prévenez une rechûte cruelle, détruisez tout espoir ; ôtez moi Celine, je crains encore sa présence. Ah ! Mon fils, mon cher fils, s'écria ma mere en m'embrassant ! Que es sages dispositions où je vous vois me ravissent, & que votre sœur en va être satisfaite ; il y a long-tems que votre vertueuse sœur respiroit à la retraite. Vous seul

troubliez ces genereuſes réſolutions, mais vous y conſentez : Allez lui apprendre cet heureux changement... Non, interrompit mon pere ? Il ſuffit qu'elle le ſache de votre bouche, il ne faut point tenter le Ciel ; contentons nous de le remercier avec ferveur des graces qu'il nous fait aujourd'hui, & prions-le qu'il daigne nous les conſerver.

Nous nous entretenions encore ſur ce ſujet, lorſque Celine ſurvînt ; je la vis avec joye, mais ſans que ſa préſence dérangea mes ſaines réſolutions. Elle fut informée de mon retour heureux ; & après quelques queſtions faites & répondues, je lui demandai ſi la retraite dont mon pere l'avoit tirée n'avoit rien de contraire à ſon inclination : elle me dit, que dès que je ferois ſatisfait, que le reſte lui étoit égal & qu'elle y retourneroit avec empreſſement. Ces mots furent ſi naturellement proferez que je reſſentis une joye ſecrette de la trouver dans des diſpoſitions ſi conformes aux miennes. Cette unité de ſentimens affermit

la paix de mon ame, & je me retirai avec une ſerenité que je n'avois jamais reſſenti.

J'appris ſans trouble le lendemain que Celine étoit partie. Il eſt vrai que la préſence continuelle de Meliane, à laquelle je m'attachois de plus en plus, ne contribua pas peu à me faire recevoir cette nouvelle avec fermeté. Cette aimable femme avoit des attentions ſi tendres & ſi marquées pour moi, que je ne pouvois me laſſer de bénir le Ciel des graces qu'il me faiſoit de rendre juſtice au mérite d'une épouſe ſi parfaite ; mais je ne prévoyois pas que le tems étoit proche où mes actions devoient démentir mes ſaines résolutions ; je devois connoître par expérience que rien n'eſt plus foible & plus inconſtant que l'homme, & que ſans un ſecours ſuperieur, divin, il n'oſe ſe flatter de perſéverer long-tems dans le bien.

Un mois ſe paſſa dans une continuité de quiétude, qui ne contribua pas peu au rétabliſſement de ma ſanté. Le Préſident chez

lequel nous étions, qui sous le masque de la politesse cachoit les desseins les plus noirs, nous proposa à tous d'aller passer trois mois à sa Campagne, pour achever, disoit-il, de me remettre entiérement. Mon pere déclara qu'il ne pouvoit nous y suivre à cause d'un nombre d'affaires de conséquences qui le rappelloient à Paris, & il fut décidé que pour dissiper un fond de langueur qui m'étoit resté, que j'accepterois les offres qui m'étoient faites. Si je m'en étois crû, j'aurois suivi ma mere qui ne pouvoit se résoudre à me quitter; mais m'étant apperçû que ce voyage étoit du goût de Meliane, je me prêtai à tout ce qu'on voulut.

Avant que mon pere partit, il me prit en particulier, & me demanda mes derniers sentimens au sujet de mon aimable épouse; il m'avoit déja fait parler plusieurs fois par le Président, qui ayant ses vûës secrettes, insistoit sur la nullité de mon mariage & sur le tort que je me faisois dans le mon-

de de laiſſer ſubſiſter une union que la force majeure avoit ſemblé commencer, m'aſſurant en même tems qu'elle n'auroit lieu qu'autant que je le voudrois bien. Je m'étois déclaré ſi poſitivement à ce ſujet, que lorſque mon pere me mit ſur ce chapitre, ce ne fut que pour me propoſer de le ratifier, conjecturant à mon air que toute autre propoſition étoit capable de me pénetrer juſqu'au fond du cœur. Cette complaiſance de ſa part me fit jetter à ſon col; je pris cette occaſion pour lui parler à fond de Meliane; je lui ventai moins ſa naiſſance, dont on m'avoit donné des preuves que ſa ſageſſe & la beauté de ſon caractere : il n'y avoit que la médiocrité du bien qui pût mettre quelque difference d'elle à moy, car tout autre enviſagement étoit flatteur. Le pere de ma femme deſcendoit d'ayeux qui s'étoient illuſtrés & qui avoient figurés dans le monde; lui-même avoit été en place dans le tems de la Ligue; la ſeule difference des partis, & ſon

attachement pour un Chef, l'avoit réduit à se réfugier dans une de ses Terres. Mon pere ne pouvoit ignorer toutes ces choses, il prit son parti & consentit genéreusement à confirmer mon bonheur.

Depuis le jour qu'il étoit arrivé, jusques-là sa réserve avoit toujours été extrême pour Meliane, il ne l'avoit jamais traité que de Madame ; mais dès que notre entretien fut fini, il l'envoya prier de passer dans l'Appartement de ma mere, où dès qu'elle fut rendue, elle reçût en qualité de Bruë, de Fille les témoignages les plus tendres d'amitié. Meliane fut transportée d'un changement si cher, sa reconnoissance fut exprimée par des larmes ; le Président fut admis à cette entrevûë, & me parut plus froid que de coûtume. Le jour fut pris pour la célebration authentique du mariage ; il se fit dans la Terre où nous avions été invités, & quelques jours après mon pere & ma mere s'en retournerent à Paris, en me faisant promettre que nous reviendrions

chez lui, Meliane & moi, le plûtôt qu'il nous seroit possible.

Le premier mois de mon établissement se passa avec une douceur extrême ; je reconnoissois de jours en jours tout le mérite de Meliane ; ses qualités sans nombre, sa sagesse, son unité de caractere me rendoient véritablement heureux ; mais peut-on l'être entierement dans la vie ? O Ciel ! Vous permettez sans doute que nous succombions sous le poids de nos foiblesses, pour que nous apprenions que sans vous il n'est point de vraye fidelité ! C'est ce que je ne tardai pas à éprouver. Cette belle Présidente dont j'ay parlé à la fin de ma premiere Partie, & dont je n'ay pas fait encore mention dans celle-ci, n'avoit pas vû d'un air tranquile la confirmation de mon Himen. Je m'en étois bien apperçû ; mais les sentimens de Religion que la grace m'avoit inspiré, me soûtenoit contre les secondes impressions que sa vûe auroit pû me causer. Cette charmante femme ne put

tenir à cette indifference, elle prétexta un voyage pour se délivrer du tourment de voir un homme qu'elle aimoit, asservi, complaisant pour une Rivalle; elle fit ses excuses à ma femme sur un voyage qu'elle étoit, disoit-elle, obligée de faire en Province; une tante se mouroit, les raisons étoient bien légitimes; le Président son mari les confirma, elle partit: nous voulumes Meliane & moy profiter de ce départ pour nous retirer, mais le même prétexte servît à nous faire retenir. Le Président étoit seul, sa femme ne devoit être qu'un mois absente; il étoit naturel après toutes ses complaisances qu'on en eut pour lui: il fut donc arrêté que nous lui tiendrions encore compagnie pendant ce tems. Fatals égards! Que vous avez été payés cher.

CHAPITRE II.

Le Président s'oppose au départ du Comte. Son Portrait. Quelque particularité à son sujet. Jalousie du Comte de D... B... occasionnée par une entrevûe secrette du Président & de sa femme. Son désespoir en cette occasion, abandonne sa femme. Combien l'on doit être circonspect dans les Jugemens. Ce que ses réflexions produisent.

MA santé s'étoit cependant entierement rétablie, ma tête reposée & dégagée de ces impressions vives & tumultueuses, qui m'attendrissoient tantôt pour un objet, tantôt pour un autre, portoit alors de solides jugemens sur les idées passageres dont elle s'étoit remplie. Mon cœur satisfait d'un engagement légitime s'étoit entierement tourné du côté de Meliane, & s'il se rappelloit les idées de ses

égaremens, ce n'étoit que pour rougir d'avoir pû en tolerer l'accès. J'étois enfin un homme tout different, j'aimois tendrement ma femme; & si j'eusse été assez fortuné pour conserver ces sages sentimens, j'aurois osé assurer que j'étois le plus heureux de tous les hommes. Mais doit-on se flatter de goûter dans cette vie une quiétude durable? Ne sommes nous pas les premiers à la rejetter? Un état permanent déplairoit à notre inconstance ordinaire. Ne nous plaisons nous pas le plus souvent dans les traverses, dans les embarras, ou pour mieux dire notre activité ne les recherche-t-elle pas, ou n'y donne-t-elle pas lieu tous les jours? Il semble qu'une politique délicate & adroite soit le motif du peu de ménagement que nous gardons dans notre conduite, en risquant des peines que nous pourrions éviter: prévenu que l'on ne goutte jamais les plaisirs avec plus de volupté que lorsqu'ils ont été précedés d'amertumes? Absurdité qui fait preuve que

rien dans la vie n'eſt capable de nous fixer, & qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe arrêter & combler nos déſirs.

Rien ne coule ſi aiſément que le tems, lorſque la félicité en trace le mouvement! Le mois que nous nous étions engagé de paſſer chez le Préſident étoit preſque écoulé, que je ne croyois pas encoreen être à la moitié. Je ſongeai à partir; il ſe paſſoit peu de Poſtes que je ne reçuſſe des Lettres de ma mere, qui dans ſon empreſſement comptoit les jours de mon abſence, & me recommandoit avec vivacité de ne plus apporter de délai à mon retour. Je fis part de ces choſes au Préſident, & lui fis connoître la néceſſité où j'étois de lui faire mes adieux. Il parut d'une affliction extrême à cette réſolution; il étoit ſeul, diſoit-il, accoutumé à notre compagnie; nous l'avions gâté, pourquoi nous étions-nous fait connoître, ſuppoſoit-il, avec tant de mérite pour lui faire ſentir toute la rigueur de la perte qu'il alloit faire à notre ſéparation!

Rien n'étoit plus poli que tout ce qu'il nous dit à ce ſujet ; mais il n'étoit plus poſſible de retarder un départ tant deſiré de la part de ceux à qui je devois tout ? Ces raiſons étoient ſi valables qu'on n'oſa y réſiſter ; mais on me demanda avec tant d'inſtance une prolongation de huit jours, que je ne crus pas devoir les refuſer. Le Préſident me parut ſi tranſporté de ma complaiſance, que je me ſçus bon gré de m'être acquis un ami ſi vif & ſi preſſant ; les ſuites ne tarderent pas à me prouver que je n'étois pas le ſeul objet de ſes empreſſemens.

La beauté de Meliane que le contentement interieur de ſon ame avoit augmenté & qui brilloit de jours en jours de l'éclat le plus vif, avoit inſpiré la paſſion la plus ardente au Préſident. Moins accoûtumé qu'un autre à réſiſter à ſes deſirs ſecrets, il n'en avoit pas plûtôt formé, qu'il travailloit à les ſatisfaire ; mais comme je dois au caractere de cet homme tous les évenemens

mens de ma vie, il me paroît important d'ébaucher ſon Portrait. Le Préſident avoit cinquante ans, étoit d'une taille avantageuſe, avoit l'air mâle, la phiſionomie belle, mais le regard ſingulier & ſiniſtre; il avoit porté les armes pendant ſa jeuneſſe, & s'étoit diſtingué en pluſieurs occaſions: il étoit le cadet de cinq freres; mais étant devenu l'aîne par leur mort, & héritier de biens conſidérables, il s'étoit livré ſans réſerve à ſes inclinations; cependant un procès de conſéquence lui étant intenté, dont la perte l'auroit ruiné entierement, il ſe fit de robe pour intereſſer les Juges en ſa faveur, & pour être plus à portée de le terminer avantageuſement. Son deſſein réuſſit, il le gagna; & pour ſe vanger, ayant trouvé des moyens de récrimination, il ruina non-ſeulement ſes Parties, mais même les fit ou périr, ou chaſſer du Royaume.

La fermeté que le Préſident avoit montré dans cette affaire, & la vigueur avec

laquelle il repoussa l'accusation d'une famille qui prétendoit qu'il s'étoit servi de mauvais moyens pour se défaire de sa premiere femme, qu'on trouva morte subitement dans son lit, (défense qui fut si vive qu'elle fit rejaillir la peine qu'on vouloit lui infliger sur l'Accusateur.) Ces exemples, dis-je, intimidoient tellement, que quoi qu'on prétendît qu'il se fut livré dans ses terres aux actions les plus tyraniques, il ne se trouva plus personne qui osa, ni le contredire, & encore moins se mêler de ses déportemens. Cette sécurité, cette indépendance furent sans doute les causes des crimes secrets ausquels il osa se porter. Rien n'assujettit plus l'homme au désordre que l'impunité, il n'y a que le premier pas qui coûte; les suites feront connoître combien on est malheureux d'être livré à soi-même; plus la punition est tardive, & plus le supplice est grand. * Bien loin de m'i-

* Le Comte de D... B... dans cet endroit, prouve la nécessité des Loix, s'étend sur les de-

imaginer que les attentions prévenantes dont le Président combloit ma femme à tous les momens du jour fuſſent des marques d'amour, je les croyois des preuves de l'attachement qu'il avoit pour ce qui me touchoit, ou du moins que j'y avois la plus grande part; j'aidois ſans le ſçavoir à ſes deſſeins ſecrets, en lui procurant innocemment les momens de joüir de la vûe de Meliane qu'il recherchoit avec tant d'ardeur. Peu amateur de l'oiſiveté, j'employois aſſez ordinairement une partie du jour à un travail d'eſprit, & j'étois le premier à obtenir de Meliane qu'elle ſuppléât par ſa Compagnie à celle dont je privois le Préſident pendant que j'étudiois. Qui auroit crû qu'une conduite auſſi naturelle me préparât l'avenir le plus terrible! Mais, que

voirs de ceux qui ſont placés pour les faire obſerver, & donne des regles pour ſe corriger peu à peu de ſes mauvaiſes inclinations. J'ai crû faire plaiſir au Lecteur, de retrancher une morale qui lui ſeroit devenue ennuyeuſe par ſa longueur & par ſa ſechereſſe, le ſtile dictatique s'alliant difficilement avec le genre des Memoires.

dis-je ? Dieu ne se sert-il pas des voyes les plus extraordinaires, & qui tombe le moins sous les sens pour nous amener à lui. J'en fais aujourd'hui une heureuse expérience, & je bénis à présent ce que j'avois autrefois en horreur.

Un jour que je me trouvai moins disposé qu'à l'ordinaire au travail, (les Muses ont leur caprices) je passai dans une Salle où Meliane brodoit le plus souvent. Surpris de ne l'y pas trouver, je m'informai d'une jeune Demoiselle, niéce du Président, de quel côté elle avoit tourné ses pas. Elle m'apprit que son oncle étoit venu l'inviter d'aller se promener dans un petit bois, où il vouloit la consulter sur un nouvel Ouvrage qu'il y faisoit faire. Je m'y rendis sur le champ ; ce bois étoit planté avec tant d'art, que quoiqu'il fut peu grand, il étoit difficile de ne s'y pas perdre lorsqu'on n'en connoissoit pas les détours. Quoique je fusse prévenu de cette chose, je ne laissay pas d'y entrer ; je me

faisois un plaisir secret de surprendre Me_liane ; cela m'arrivoit quelque fois, & mille tendres caresses me payoit alors des soins que je m'étois donné pour la retrouver ; il n'est point de petits plaisirs en amour. Je m'enfonçois insensiblement dans le plus épais du bois ; j'allois me rendre à une Fontaine, où vingt jets d'eau exprimant une Fable d'Esope, donnoient une fraîcheur qui le rendoient délicieux : je ne pouvois imaginer un endroit plus convenable pour y trouver ceux que je cherchois, lorsque la voix du Président qui sembloit s'exprimer avec chaleur me fit arrêter pour en distinguer le motif. Des mots d'amour, de passion, de beauté frapperent mes oreilles, l'on s'exprimoit avec feu. Je m'imaginai d'abord que le crédit de quelqu'avantures nouvelles (la Province en fournit tous les jours) occasionnoit ces saillies. Dans l'intention de faire un badinage de cette conversation, je me coulai derriere un If, dont l'épaisseur devoit

m'empêcher d'être vû. J'écoute : qu'on juge de ma ſurpriſe ; le Préſident étoit aux genoux de ma femme, continuoit une déclaration dans les termes les plus vifs : je n'entendois ni ne voyois Meliane. Qu'on ſe mette à ma place.

J'ouvris alors les yeux ſur l'empreſſement redoublé avec lequel le Préſident m'avoit retenu chez lui ; la jalouſie qui s'empara dans ce moment de mon ame, me fit interprêter le ſilence de ma femme, d'un côté peu avantageux ; les paſſions ne raiſonnent point. Au lieu d'attendre à me convaincre de ſon infidelité en écoutant la ſuite d'un évenement ſi intereſſant pour moi, je me retirai ; & m'enfonçant bruſquement dans le bois, je me livrai à toutes les réflexions qui devoient naître d'un amour que je croyois outragé. Après avoir penſé à ce ſujet les choſes les plus déſagréables, je me demandai intérieurement de quelle maniere j'en devois uſer dans une pareille occaſion : mon premier mou-

vement fut de retourner vers Meliane, de l'accabler de reproches, & de l'abandonner pour jamais. Le second me dicta qu'elle étoit indigne que je lui donnasse des marques de ma sensibilité, & que je devois agir sans parler. Rempli de ce dessein, je rentrai au Château, passai à l'écurie, me fis seller un Cheval, & sans faire part de mon dessein à personne, je m'éloignai de cet endroit fatal.

Lorsque je fus hors des avenues du Château, je pris sans choix le premier chemin qui s'offrit sous mes pas. Je marchai deux heures sans déterminer ni le but de mon voyage, ni l'endroit où je devois me rendre. J'étois plongé dans une si profonde mélancolie, & ma distraction étoit si grande que je ne voyois ni n'entendois: mes idées confonduës se croisoient & s'offroient tumultueusement à mon imagination, & y portoient un tel trouble qu'elles m'ôtoient jusqu'à la faculté du raisonnement.

La nuit commençoit à baisser. Si ses ombres bien-tôt survenues ne m'intimiderent point, du moins elles me firent penser que j'allois me trouver seul dans l'obscurité, sans azyle, & toujours prêt à m'égarer. Ces égards ordinaires que la nature inspire pour sa propre conservation, me firent repasser avec plus de tranquilité sur les sujets qui me faisoient ainsi errer. Ces réflexions me ramenerent aisément un détail des sujets qui m'indisposoient contre ma femme : elle n'avoit point parlé, étoit-ce une raison pour qu'elle me fut infidéle ? Une femme peut-elle empêcher qu'on lui parle une fois d'amour ; d'ailleurs je ne l'avois pas vû, ni par conséquent pû démêler dans sa physionomie si la déclaration lui avoit plû ou non ? N'étoit-il pas possible que s'attendant peu à un pareil incident, vertueuse comme elle étoit, que son silence fut plûtôt l'effet de son indignation, que du plaisir d'apprendre qu'on l'adoroit.

Ces considérations me parurent aussi

vray-semblables, que celles qui me portoient à la condamner. Le premier effet que ce doute produisit fût de me faire arrêter. Je fus quelque tems à me consulter, puis prenant tout d'un coup mon parti, je résolus de retourner au Château, d'examiner les choses de plus près, de rendre justice à Meliane si elle le méritoit; & en ce cas, de bannir pour jamais toutes idées contraires à notre repos commun.

CHAPITRE III.

Avanture qui survient au Comte de D... B... Son retour au Château.

L'Obscurité profonde qu'il faisoit m'obligea, malgré mon impatience, de retenir la bride à mon Cheval, à qui l'instinct faisoit sentir que je le rendois à son domicile; j'avois déja fait près d'une lieue lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup, en se cabrant, & en hennissant avec violence; j'eus

beau le flatter de la main, lui lâcher la bride, l'animer de la voix & de l'épron, rien ne put l'engager à paſſer outre ; il regimboit, & ſa crainte occaſionnoit des mouvemens qui me donnerent lieu de ſoupçonner que quelque cauſe extraordinaire le rendoit ſi rétif. Sans deux foſſez qui bordoient le chemin, j'aurois pris ou la droite ou la gauche, & par-là j'aurois ſurmonté cet obſtacle ; mais il falloit paſſer par cet endroit, ou ſe résoudre à reſter, juſqu'à ce qu'il prit fantaiſie à mon Cheval de continuer ſa route ; je le laiſſai repoſer quelques inſtans, & fis de ſeconds efforts pour l'engager à ſatisfaire mon impatience ; tout ce que je pus faire fut encore inutile, & connoiſſant que je me tourmentois en vain, je pris le parti de deſcendre, pour reconnoître moi-même la cauſe d'une auſſi extraordinaire réſiſtance. A peine fus-je à à terre que mon Cheval ſe ſentant libre, ſe donna une telle ſecouſſe qu'il me fit échapper ſa bride ; il fit enſuite volte-face

& s'enfuit au grand galop. Je me trouvai assez surpris de cet événement, j'étois seul au milieu d'un grand chemin, la nuit étoit noire, & je n'avois pour toute défense qu'un seul Coûteau de chasse; l'effroi de mon Cheval dénottoit un mystere peut-être dangereux, je fis quelques pas pour le rappeller; mais ne l'entendant plus, je résolus de continuer ma route à pied. Mais à peine fus-je à l'endroit où mon Cheval s'étoit cabré, que mes pieds rencontrans quelques choses d'inconnus, je trébuchai & je tombai à la renverse.

En voulant me relever, j'appuyai ma main sur un visage froid & moüillé, je la retirai avec horreur, soupçonnant que j'étois tombé sur le corps de quelque malheureux qui étoit assassiné. Prévenu de cette idée, j'allois m'éloigner de ce lieu fatal, lorsque j'entrevis à la lueur d'un flambeau qui étoit porté devant une Chaise qui venoit du côté où mon Cheval avoit pris la fuite, des hommes & des chevaux éten-

dus par terre, dont les chapeaux & les armes épars ne me laisserent pas douter qu'il s'étoit donné dans cet endroit un combat, & que si c'étoient des voleurs qui fussent la cause du carnage, ils n'eussent trouvés une grande résistance.

Je ne jugeai pas à propos de me laisser appercevoir par la Chaise qui arrivoit, je sçavois le danger que je courois en cas que je fusse trouvé seul dans un lieu si suspect. Il ne peut rien arriver de plus désagréable que d'être obligé de se justifier d'un crime qu'on n'a pas commis. Je descendis dans le fossé qui étoit à sec ; & je m'y plaçai de façon, qu'il n'étoit pas possible que je fusses entre-vû.

Quelques instans après, j'entendis la Chaise qui s'arrêta, & plusieurs discours tenus sur le spectacle qui s'offroit à la vûë des passans ; les Chevaux sans doute firent quelques difficultez pour franchir ce terrain ; mais soit que la lumiere les rendit moins difficiles, ou qu'ils eussent moins de

caprice que le mien, ils plierent ſous les ordres de ceux qui les conduiſoient.

La Chaiſe étant éloignée, je ſortis du foſſé dans l'intention de continuer mon chemin, lorſque par le haſard le plus heureux qu'on puiſſe imaginer, j'entrevis à la lueur du flambeau qui s'éloignoit mon Cheval qui revenoit au grand galop; ſon effroi étoit ſans doute paſſé, ou l'exemple de ceux qu'il avoit rencontré le ramenoit. Je l'attendis de pied ferme, & lorſqu'il fut à moi, je me jettai à ſon col, le ſaiſis par les crins, & malgré la viteſſe dont il redoubla ſa courſe, je me trouvai en ſelle, & repris avec la bride le droit de le gouverner.

L'effroi que je lui avois cauſé en le ſaiſiſſant ainſi, lui fit paſſer ſans s'en appercevoir par deſſus les obſtacles qui l'avoient retenus ſi long-tems; j'étois déja même bien éloigné de cet endroit, & j'allois entrer dans un Village, lorſqu'un bruit de Chevaux me fit prendre ſur la gauche,

afin d'éviter la rencontre de ceux qui les montoient. Je me cachai derriere une haye, qui sembloit m'offrir un azyle ; un demi-quart d'heure aprés, la troupe passa dans un chemin qui n'étoit qu'à quatre pas de moi ; les discours de ses gens me firent aisément comprendre qu'ils étoient des Archers, & qu'avertis du meurtre qui s'étoit fait à l'entrée de la nuit dans le grand chemin, ils étoient envoyez pour courir après ces assassins. Il fut heureux pour moi qu'ils ne me rencontrassent pas, quelque innocent que je fusses, je n'aurois pas manqué d'être arrêté.

Cependant le détour que je fus obligé de faire pour me mettre à l'abry de cet évenement m'égara ; la foible lumiere que rendoient les étoiles s'étant éclipsée par des nuées épaisses, je me trouvai dans une obscurité si grande, que dans la crainte de me jetter dans un trou, ou dans quelque étang, je m'arrêtai ; bien-tôt après les nuës creverent, avec un bruit épouvantable de

tonnere, une pluye mêlée de grêle & d'éclairs m'eût bien-tôt percée jusques aux os ; j'étois au milieu d'une campagne inconnue, & ne sçavois où me ranger pour me mettre à l'abri d'un orage qui devenoit de plus en plus sérieux. Je me rappellai dans cet instant que je m'étois justement attiré ce qui m'arrivoit. En effet, ô mon Dieu, vous ne laissez rien impuni, & souvent vous n'attendez pas à nous châtier dans l'autre vie, des offences que nous commettons dans celle-ci!

Si nous nous examinions bien, & qu'après un péché commis, nous combinassions avec un sentiment pieux & éclairé les évenemens qui nous arrivent, nous reconnoîtrerions qu'il est toujours suivis de chagrins proportionnez à la qualité de l'offense.

Oüi mon fils, je l'avoüe ? Jamais je ne suis tombé dans l'égarement, que les suites ne m'ayent prouvées cette importante vérité ; elle doit servir à nous faire éviter,

du moins pour l'amour de nous-mêmes, ſi les ſentimens de Religion ne nous pénetrent pas aſſez de nous mettre dans le cas de mériter la colere divine. Heureux ſont ceux qui cherchent de bonheur à l'appaiſer, & qui reçoivent avec réſignation les châtimens qu'ils ont mérités.

Je reſtai près de trois heures ſans ſçavoir de quel côté tourner la tête de mon Cheval. Je me rappellois en vain le chemin du Château; mais ce que je ſouffrois de la pluye qui continuoit, me faiſant craindre avec raiſon, que moüillé comme je l'étois, je ne retombaſſe dans le premier état dont j'avois eû tant de peine à me retirer; je réſolus, quoiqu'il en pût arriver, de continuer ma route, & de me remettre entre les mains de la providence. Je m'en trouvai bien : mon Cheval à la conduite duquel je m'étois abandonné, guidé par ſon inſtinct qui le faiſoit ſoupirer après ſon écurie, retrouva le grand chemin, & me fit arriver à la pointe du jour au Château,

avec

avec un frisson, & dans un état qui m'annonçoit une seconde maladie.

Je n'étois pas attendu à cette heure; j'apris d'un Domestique que je réveillai, que Meliane avoit donné vingt marques de son désespoir, & qu'elle avoit remplie la maison de plaintes améres; lorsque je ne m'étois plus trouvé; il m'assura que c'étoit en vain qu'on avoit voulu la consoler, & lui faire entendre que je n'étois pas éloigné pour long-temps; rien ne pouvoit la calmer, & selon ce que ce valet me dit, je jugeai qu'elle étoit encore actuellement dans les pleurs. Je me fis une joye secrette d'aller les essuyer; mais cette aimable femme veilloit; ses fenêtres ouvertes, ausquelles elle étoit lui avoient fait entendre du bruit; elle me prévint, & me reconnoissant, elle se jetta à mon col, & me serra étroitement entre entre ses bras, sans pouvoir proférer une seule parole. Touché de ses marques sensibles, & d'un amour si vivement exprimé, je payé sa tendresse de transports, & lui dis

tout ce que l'amour peut inſpirer de plus doux.

Après ces premieres marques d'une tendreſſe réciproque, Meliane s'étant apperçûë de l'état cruel où l'orage m'avoit mis, s'en effraya, dans la crainte que je n'en tombaſſe malade : elle me prit par la main elle-même, me conduiſit dans ma chambre, fit préparer mon lit, & voulut que perſonne, autre qu'elle, me rendît les ſervices dont j'avois beſoin; en m'aidant à me déshabiller, elle jetta un grand cris en appercevant du ſang à mon habit : ah! vous êtes bleſſé, s'écria-t'elle; & en diſant ces mots, voulut faire appeller un Chirurgien. Je l'arrêtai, & la raſſurai en lui apprenant la raiſon pour laquelle j'étois teint de ce ſang, & lui prouvai que ſes allarmes étoient vaines; il n'en falloit pas moins pour la tranquiliſer : après avoir pris un boüillon je me couchai, & Dieu me fit la grace de me lever le lendemain, ſans me reſſentir des fatigues de la veille.

Après que les premieres inquiétudes de ma femme furent passées ; dans la crainte où elle étoit, que ce que j'avois essuyé, ne me fit tomber malade, elle fit son possible pour apprendre les raisons qui m'avoient éloigné d'elle : malgré tous les prétextes dont je colorai mon équipée, il sembloit qu'elle entrevît les raisons secrettes que je voulois lui taire ; & pour les pénétrer, il n'y eût point de moyens dont elle ne se servît pour venir à ses fins : je tins bon, je crûs qu'il me suffiroit de reconnoître mes torts, & d'en rougir ; mais qu'il me convenoit d'en céler le principe.

CHAPITRE IV.

Vœux que fait Meliane, & pourquoi. Retour de la Présidente, effet qu'il produit. Son Portrait. Conversation intéressante, par qui elle est interrompuë.

DAns les premieres allarmes qu'avoit eu Meliane de me perdre, lorsqu'elle avoit apris que j'étois monté à cheval sans rien dire; & son amour extrême lui faisant d'abord supposer qu'un lâche repentir m'éloignoit d'elle, elle avoit fait vœu que si le Ciel me rendoit à ses instantes prieres, elle iroit faire ses dévotions à une Chapelle distante de quelque lieux du village: cette aimable femme toûjours exacte à remplir ces devoirs, m'en fit la confidence le lendemain que je fus de retour, & me pria de trouver bon qu'elle s'aquittât de sa reconnoissance envers Dieu; non seulement j'approuvai son dessein, mais enco-

re je m'offris à l'y occompagner : quelque plaisir qu'elle se fit de m'avoir avec elle, il fallut céder aux instances qu'elle me fit de garder le lit, & de me reposer des fatigues du jour précédent.

Le Président qui avoit feint une joye extrême de me revoir, vint diner avec moi, & voulut me sonder sur les raisons qui aavoient occasionné mon départ précédent : je payai sa curiosité des premiers prétextes dont je m'étois servi, & changeant de discours, je lui fis comprendre que mon départ ne souffroit plus aucun délai, que la derniere lettre que je venois de recevoir de ma mere, étoit si pressante, que dans la réponse que j'allois lui faire, je lui fixerois le jour que je partirois ; le Président se leva, pour me laisser, à ce qu'il me dit, le temps d'écrire ; mais en sortant, il me dit avec un soûrire forcé, si vous m'en croïez, vous ne marquerez point le jour de votre départ ; il arrive tant de choses dans la vie : & puis vous n'êtes pas encore parti ; a-

près ce mot, il s'éloigna

Je ne fis qu'une légere attention à ce discours, & je commençai à écrire; j'avois à peine achevé ma lettre, qu'on vint m'avertir que la Chaise de la Présidente paroissoit dans l'avenuë, & qu'elle seroit dans un moment au Château : cette nouvelle me causa un trouble que je ne puis exprimer; & sans sçavoir pourquoi, je me levai avec précipitation pour aller au-devant d'elle, & tout cela se fit sans aucune réflexion.

Je me trouvai à la descente de la Chaise de cette femme : elle rougit en recevant la main que je lui présentois; un coup d'œil qu'elle me jetta, reprit dans un instant cet empire auquel j'avois opposé tant de réflexions; je me plus à rencontrer ses yeux trop puissans, & le trouble dont ils m'agitérent, étoit un triste présage des égaremens dans lesquels j'étois prêt de retomber; j'étois enfin si saisi, qu'à peine pus-je lui faire un compliment sur son retour imprévû.

L'on m'a vû jusqu'ici peu indulgent pour mes foiblesses ; je m'en repens avec ressentiment : mais s'il étoit permis de trouver une excuse dans la beauté d'une femme, j'ébaucherois ce portrait de la Présidente de... Elle avoit vingt-deux ans, étoit grande & d'un port séduisant ; tous les traits de son visage étoient faits pour charmer ; ses yeux avoient un certain je ne sçais quoi, qu'il étoit impossible d'entrevoir, sans en être émû ; l'agitation du voyage, ou peut-être de quelqu'autre mouvement, lui avoit animé le tein dont la blancheur éblouissante avoit peu de pareille ; ses yeux grands, & coupés avec des graces qui animent toutes les autres parties, parés de sourcils noirs faits en arcs, donnoient un piquant surprenant à cette belle tête. Qu'on s'imagine enfin, que le Pinceau le plus flateur pouroit rendre à peine le Portrait de cette belle femme ; & que pour en faire dignement le détail, il faudroit l'éloquence la plus sublime, & la plus épurée.

L'ajuſtement avec lequel la Préſidente ſe préſenta à mes yeux, tout ſimple qu'il étoit, acheva de me perdre ; ſa coëffure d'une Mouſſeline unie attachée par un pli, au milieu de ſes cheveux, dont les barbes voltigeantes au gré de l'air, donnoit un ton mutin à ſa piquante phiſionomie ; une robe de la même toile, dont les devants étoient garnis de dentelles, ſembloit moins faite pour la couvrir, que pour ſervir de témoin à la blancheur de ſa peau : la légereté de cet habillement permettoit à la vûë d'admirer une taille d'une fineſſe extrême, & qu'un ſimple corſet renoüé de rubans couleur de roſe, embraſſoit négligeamment ; le dérangement du voyage en avoit un peu apporté à l'œconomie bienſéante à la plus belle gorge du monde ; on n'aime point à être gêné lorſqu'on voyage, & quand on eſt ſeule . . . . Mais helas ! A quelles idées m'arrêtai-je, dois-je encore penſer à ces choſes ? Levain du péché, eſprit horrible de la tentation, me per-

sécuterez-vous toujours ?

L'escalier qui conduisoit à l'appartement de la Présidente, étoit à moitié monté, que je n'avois pas encore rompu le silence, sans un faux pas occasionné sans doute par le trouble qui m'agitoit : nous serions arrivés l'un & l'autre sans nous être parlés ; cette occasion ouvrit l'entretien. Eh mon Dieu! s'écria Madame de ... en me retenant de toutes ses forces, vous sentiriez-vous encore de la foiblesse où je vous ai laissé en partant ? Ah! Madame, repris-je, en me remettant, & en achevant de lui faire monter les dégrés, ma santé est la moindre des choses qui m'intéressent, elle a, Dieu merci, repris le dessus, & ce n'est point à elle que vous devez imputer ce qui vient d'arriver ; votre absence, votre retour... Vous vous trompez, Comte, interrompit la Présidente, en s'arrêtant tout court ; moi, j'entrerois pour quelques choses dans vos distractions, ou dans les mouvemens qui vous guident ? Ah ! Mon-

ſieur, je n'en crois rien. Avez vous ſongé ſeulement que je fuſſe au monde ? Non, ſans doute ; & pourquoi y auriez-vous penſé ? vos voeux ne ſe ſont-ils pas comblez ? Quel part pourriez-vous me donner dans votre mémoire, n'avez-vous pas de quoi vous occuper entierement ? Vous aimez trop tendrement un objet... J'allois répondre à ce diſcours ; déja mon trop lâche cœur émû de tant de charmes, alloit donner des preuves de ſa foibleſſe, lorſque le Préſident ſurvint ; après avoir embraſſé ſa femme, il lui dit qu'elle ne pouvoit arriver plus à propos, qu'il ſe flattoit qu'elle auroit plus de crédit ſur mon eſprit, qu'il n'en avoit eu pour m'engager à prolonger mon ſéjour, & que je voulois partir abſolument ; La Préſidente répondit, en me regardant fixément, qu'elle ne ſe flattoit pas d'en avoir davantage ; je crus ne devoir répondre à ce diſcours que par une révérence, & aprés un moment d'entretien, je me retirai, ſous prétexte qu'il

falloit laisser la Présidente en liberté de se délasser des fatigues du jour.

Dès que je fus seul je gémis en secret de la rigueur du destin qui me forçoit à plier si lâchement sous le joug de mes foiblesses. Après un examen éxact de moi-même, je reconnus avec étonnement, que de deux, ou de plusieurs objets aimables pour lesquelles j'étois prévenu, mon cœur donnoit la préférence à celui qui étoit présent. Je ne pûs m'empêcher de rougir d'une façon de penser si prodigieuse; je voulus en oppofant une raison solide, me vaincre sur cet article important, chasser le renouvellement d'une passion si injuste, & pour y parvenir, me rappeller les charmes, l'excellent caractére de Meliane, & tout ce que je luis devois; mais vains efforts; son image ne se retraçoit que foiblement dans mon cœur, & toutes les beautés de la Présidente; dont le souvenir étoit frais & présent, en avoit éfacé les caractéres, & s'y maintenoit tyranniquement.

Un Laquais vint interrompre, & mes réflexions, & mes combats ; il venoit m'avertir qu'on m'attendoit pour souper ; je le suivis : la table étoit mise près du lit de la Présidente ; la lassitude de son voyage excusoit cette liberté, & c'est par où elle débuta avec beaucoup d'enjouëment.

Je me retirai de bonne-heure, supposant qu'elle avoit besoin de repos ; ma raison me fit regretter en me couchant, d'avoir souffert le voyage de Meliane, ou du moins de ne l'y avoir pas suivi : fatal éloignement qui fut le principe des révolutions cruelles qui agiterent de nouveau mon cœur.

Le lendemain la Présidente qui avoit ses raisons secrettes pour continuer à garder le lit, & qui, comme bien des femmes, s'imaginoit que delà, comme d'un thrône, elles régnent souverainement, se servit du prétexte précédent, pour diner comme elle avoit soupé la veille ; rien ne releve tant la beauté, que la gayeté & la liberté

de la table ; le repas fut aſſaiſonné de ſa part, de ſaillies plus heureuſes les unes que les autres ; il ſembloit qu'elle démêlât mon foible, & les combats qui ſe livroient continuellement dans mon ame, & qu'elle ſe plût à en triompher.

Mais ce qui acheva ſa victoire, fut l'éloignement du Préſident qui fût obligé de ſortir pour répondre aux ouvriers d'un bâtiment qu'il faiſoit élever ; je tremblai du péril que j'allois courir : un tête à tête avec une jolie femme pour laquelle on a de la foibleſſe, eſt bien dangereux lorſqu'on eſt jeune, tendre & vif. Mes yeux s'arrêtérent fixement ſur la Préſidente, dès que ſon mari ſortit ; une aimable timidité lui fit baiſſer les ſiens : Un moment aprés, elle les releva ſur moi ; je ne ſçais ce qu'elle entrevit dans mes regards, mais elle tourna la tête de l'autre côté, & ſoûpira : que ce dangéreux langage me fit d'impreſſion, & qu'il me parût éloquent.

Cependant je ne ſçavois par où débuter :

lorſqu'on a éte élevé d'une certaine maniere, la modeſtie s'écarte rarement de nos actions ; il n'en eſt pas de même de ceux, qui abandonnés de bonne heure à eux-mêmes, font habitude inſenſiblement avec l'indécence, & contractent une hardieſſe à laquelle ils donnent le nom d'uſage du monde. Cet air cavalier, dont les jeunes gens ſe parent, ne leur réüſſit tout au plus, que chez les femmes d'un certain monde ; école pernicieuſe, & qui conduit preſque toujours à la perte. Souvenez-vous, mon fils, que le commerce d'une femme qui en a avec tout le monde, non ſeulement eſt déshonorant, mais encore qu'il corrompt le cœur & les ſentimens ; il eſt ennemi de toute Religion, anéantit les principes de la meilleure éducation, autoriſe le déſordre, & fait, tôt ou tard, finir en mal-honnête homme : prenez bien garde de prendre dans un ſens différent, une maxime ordinaire aſſez répanduë, que les Dames ont politiquement mis en uſage pour

flatter leur amour propre, qui eſt que rien ne fait mieux un jeune homme, que le commerce avec les femmes ; j'en conviendrois aſſez pour celles dont l'honneur eſt bien établi ; leur fréquentation polie donne de l'émulation, forme le caractere ; ſi l'on a des foibleſſes pour leurs charmes, on n'oſe aſpirer à leur plaire que par les plus beaux endroits.

La Préſidente qui ne démêloit que trop mon trouble, peut-être laſſe de ce qu'il duroit ſi long-temps, ſe retourna de mon côté, & me demanda avec un air malin, ſi je n'allois pas au-devant de ma femme qui ne devoit pas tarder à revenir : cette queſtion m'embaraſſa autant que l'état dont je ſortois ; j'allois cependant y répondre, mais ſans m'en donner le tems, je vous diſpenſe, continua-t'elle, en me regardant finement, d'une politeſſe gênante ; la campagne donne des libertés dont on doit faire uſage ; ſuivez un penchant légitime, je vous y convie, vingt-quatre heures d'abſence

ſont bien longues quand on aime ; & l'impatience que vous devez avoir, eſt bien pardonnable ; elle me diſoit ces mots avec des yeux, un ſon de voix ; enfin un je ne ſçai quoi qui n'étoit pas moitié de l'avis qu'elle me donnoit : je n'en fus point la dupe ; j'étois remis : vous êtes bien bonne, Madame, lui dis-je, de prévoir à tout, & Madame de D. B. vous doit ſçavoir bien bon gré de vos attentions polies ; permettez cependant que je n'en faſſe pas uſage, & que je ne perde point un tems précieux qui ne reviendra peut-être pas ſi-tôt : Quoi ! s'écria la belle Madame de . . . avec un air d'étonnement, où je démêlai de la ſatisfaction, vous n'iriez point au-devant de Madame votre Epouſe ? non, Madame, répliquai-je, tout autre ſoin m'occupe : & quels ſoins, mon Dieu ! reprit la Préſidente ; je n'oſe les définir, continuai-je en ſoûpirant, helas ! ſi vous ne m'aidez à vous en faire l'aveu, je ſuis le plus infortuné de tous les hommes.

Je ne vous entends pas, repartit Madame De... de quelle nature feroient ces foins dont vous me parlez ? Qu'en ai-je affaire, moi ; d'où viens, Comte, voudriés-vous que je les pénétraffes, nous allons nous quitter ; d'ailleurs la poffeffion d'une femme que vous adorez, ne doit-elle pas fatisfaire à tout ce que vous pouvés defirer ? Non. Je ne vous devine point ; continua la Préfidente, en me regardant avec un air enchanteur. Que puis-je imaginer ; la jaloufie n'occafionneroit-elle, peut être pas.... Non, Madame, non, interrompis-je avec dépit ; je ne fuis point livré à cette manie ! Plut au Ciel que le foucis qui me dévore prit fa fource dans cette paffion, tout occupé des foins dont elle agite, elle donneroit du relâche aux maux dont je fuis accablé.... Ils font donc bien grands ces maux, reprit vivement la Préfidente, puifque vous n'avez nul efpoir de les voir finir ; aprenez-les moi, je fuis compatiffante ; que fçavez-vous fi je

ne pourrois pas peut-être y trouver du remede. Ah ! Madame, interrompis-je, & en lui saisissant une main qu'elle m'abandonna ; pourquoi vous amusez-vous de mon embarras ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que mes yeux vous ont appris que je vous aime.... A peine achevois-je ces mots que la porte s'ouvrît ; interdit & pâle, je crus que le Président me surprenoit ; mais qu'elle fut ma douleur & ma surprise, en reconnoissant Meliane, dans une attitude à ne pouvoir douter qu'elle ne m'eut entendu : à peine mes regards eurent-ils entrevus les siens, qu'elle jetta un cris qui me fut jusqu'au cœur, après lequel elle se retira en pleurant amérement.

CHAPITRE V.

Frayeur de la Présidente, idée qu'elle donne de son Mari. Aveu de sa passion pour le Comte de D... B... Inquiétude du Comte au sujet de Meliane. Trouve une Lettre. La part qu'il y doit prendre. Sa jalousie & sa résolution.

JE ne pus m'empêcher d'être sensible à la douleur que j'occasionnois à la plus aimable femme du monde; mais ce malheureux amour, dont j'étois malgré moi possedé pour la Présidente, dissipa bientôt ce nuage. Madame De... étoit d'une inquiétude extrême, & gardoit le silence en me regardant fixement. Juste Ciel! Monsieur, s'écria-t'elle en le rompant! je suis perdue si mon mari soupçonne que je vous aye écouté: à quoi venez-vous de m'exposer; si votre femme est assez imprudente pour lui faire part de ce qui vient

de ſe paſſer, je me regarde comme une victime aſſurée de ſa jalouſie. Je voulus en vain raſſurer la Préſidente ſur les craintes dont elle étoit agitée. Vous ne connoiſſez pas, Monſieur De.... reprit-elle, je ſuis ſa quatriéme femme, & quelque ſoin qu'on ait pris de me cacher le ſort de celles qui m'ont précedées, je n'ai que trop entrevû que des raiſons, qui ne ſont pas ordinaires, les ont précipitées dans le tombeau. C'eſt à regret, ô Comte, continua cette charmante femme, que je me vois obligée de vous faire part de mes ſoupçons; mais dans ces allarmes préſentes, je ne puis héſiter à vous confier mes craintes, tâchez s'il ſe peut de prévenir des maux qué j'ay lieu de prévoir; courez après Meliane, tâchez s'il ſe peut d'empêcher que ſes tranſports inquiets ne vous trahiſſent; elle vous aime, juſtifiez-vous adroitement, ou ſoyez coupable, s'il le faut, pourvû que je lui parroiſſe innocente. Souvenez-vous, qu'à ce pas eſt atta-

ché mon ſalut ou ma perte : allez ajouta-t'elle, me voyant prêt à lui répondre encore, ne perdons point en vain un temps prétieux ; ſi vous connoiſſiez comme moi Monſieur De.... vous trembleriez d'avoir attendu ſi long-tems. Si je vous aimois moins, je ſerois plus tranquille.

Je ſortis bien plus tranſporté de ce charmant aveu, que de la crainte qu'on vouloit m'inſpirer, ne pouvant comprendre qu'il y eut un homme aſſez lâche pour ſe porter aux dernieres extrémitez contre une femme, ſur un ſimple raport, auquel on peut être journellement expoſé. Cependant les frayeurs de la Préſidente avoient trop le caractere de l'effroy, pour ne pas m'obliger en cette occaſion de me prêter à ce qu'elle deſiroit, les prieres de ce qu'on aime deviennent des ordres ſuperieurs. Je me preſſai de me rendre à l'Appartement de Madame de D... B... je fus aſſez ſurpris de ne l'y point trouver, j'appris de ſa Femme de Chambre, qu'il y avoit plus

d'une heure qu'elle en étoit ſortie, ce qui me fit juger qu'elle n'y avoit point rentrée depuis le moment qu'elle m'avoit ſurpris avec la Préſidente ; cette réflexion m'inquieta, parce qu'il n'étoit point naturel, qu'épleurée comme je l'avois vû, elle ſe laiſſa voir dans le trouble qui l'agitoit. De ſon Appartement, je paſſai dans tous ceux de la maiſon, je ne la rencontrai nulle part, & perſonne ne put me faire ſçavoir de ſes nouvelles. Je commençai à reſſentir de l'inquiétude, & me flattant que depuis que j'étois ſortis de chez la Préſidente, que la jalouſie ou la colore l'y auroit amenée, j'y retournai ; Madame De ... que je trouvai ſeule, & à qui j'apris ce qui s'étoit paſſé, s'en effraya & me conjura, les larmes aux yeux de faire de nouvelles perquiſitions, en exigeant, en cas que je trouvaſſes ma femme avec ſon mari, & que je la ſoupçonnaſſe de quelque indiſcrétion, de venir l'avertir ſur le champ, afin qu'elle ſe mit à l'abry du ſort affreux qu'elle avoit

lieu de craindre. Je fis encore de nouveaux efforts pour lui faire comprendre le peu de raiſon qu'elle avoit de s'allarmer; mais elle me ferma la bouche, en me diſant qu'après ce qu'on lui avoit apris de ſon mari, elle ne paſſoit pas un jour ſans craindre pour la fin de ſa vie. Dans ce moment d'agitation, n'étant plus la maîtreſſe de feindre, elle m'avoua que le voyage qu'elle avoit fait n'avoit été imaginé que dans le deſſein de prévenir le ſort qu'elle craignoit; mais que le penchant qu'elle s'étoit ſentie pour moi à la premiere vûe, qu'elle eſperoit qu'il ſe diſſiperoit par l'éloignement; s'étant accrû au contraire, & ne lui laiſſant pas un moment de repos, avoit ſurmonté des allarmes trop fondées, & fait paſſer par deſſus toutes les raiſons qui l'obligeoient à ſe ſéparer entierement de ſon mari.

L'agitation cruelle avec laquelle cette aimable femme me dit toutes ces choſes, me rappella ce que mon pere m'avoit dit

du Préſident avant que de partir. Je promis à Madame De... que j'allois faire mes efforts pour la tranquiliſer ; je fus faire de nouvelles informations de ce qu'étoit devenue ma femme, & j'appris enfin dans le jardin, qu'on l'avoit vû entrer dans le Parc ; je m'informai ſi le Préſident y étoit, mais l'on ne put me répondre poſitivement à cette queſtion.

J'entrai dans ce bois en faiſant réflexion à tout ce qui m'avoit été dit du Préſident, lorſqu'en détournant dans une allée, j'entrevis par terre un papier nouvellement écrit ; je ne pus réſiſter à la curioſité de ſçavoir ce qu'il contenoit, je n'imaginois pas aſſurément la part que j'avois dans cet écrit, je me tirai à l'écart pour en faire la lecture ; qu'on juge de ma ſurpriſe après avoir lû les lignes ſuivantes.

LETTRE.

J'AY donc enfin trouvé le secret de vous obliger, ingrate, à me répondre: toute perfide qu'est votre justification, je la reçois, parce qu'elle est tracée par une main que je chéris encore. Vous m'avez toujours aimé? Cruelle! Et vous voulez me persuader que c'est la grandeur de cet amour qui vous a fait trahir vos sermens. Jamais une passion s'est-elle prouvée par de pareils endroits? Quelqu'ingrat que vous me crussiez, assurez vous que jamais vous n'eussiez été entre les bras d'un autre, sans cette amour si tendre que vous sçaviez si bien exalter. Ah perfide! Que ces raisons sont foibles & peu vrai-semblables. Qui vous obligeoit à me croire un ingrat? Quelle preuve convaincante en aviez-vous? Aucune. J'étois disparus, dites-vous, & je ne vous avois pas donné de mes nouvelles? Etoit-ce une conséquence pour que je vous eusses oublié; vous sçavez aujour-

d'hui les raisons de cette absence, ma précédente vous a prouvé que jamais je ne vous ai tant aimé, que dans le tems que vous vous imaginiez faussement que je ne vous aimois plus. Ah! Les preuves que je vous en ai donnez portent avec elles un caractere bien different, que l'excuse vaine & extraordinaire dont vous couvrez votre manque de foi. Peut-on se justifier par de tels endroits? Quoi! L'amour peut-il se méprendre? Non, non! Si vous en aviez eu un véritable pour moy, quelque ressemblance que puisse avoir le mari qui vous possede aujourd'hui, vous ne vous y seriez pas trompée. A quoi servent donc de pareils détours? N'est-il pas plus simple de tirer votre justification de la grandeur de mon amour, il est toujours le même; & si votre changement l'a fait gémir, il ne l'a point ébranlé. Oui Meliane, je vous aime, & je vous aimerai toujours. En vain, vous m'opposez un devoir cruel: en vain vous exigés que je ne parroisse jamais à vos yeux. Eh le puis-

je ! Non Meliane, je vous ſuivrai par tout, juſqu'à ce que vous m'ayez donné des marques certaines que vous vous repentés du mal cruel que vous m'avez fait ? Non, non, je ne vous quitterai pas ; & ſi vous continuez à me rendre malheureux, du moins aurai-je l'affreux avantage de troubler votre félicité ! Heureuſe encore de ce que mon déſeſpoir ne s'eſt point porté à vanger dans le ſang d'un rival préferé, un attachement qui n'étoit point fait pour être malheureux.

Cette Lettre n'étoit point ſignée, mais il ne me fut pas difficile de deviner qu'elle étoit de S. Carlin, ſon hiſtoire & la mienne y étoit trop bien détaillée ; pluſieurs paſſions s'emparerent à la fois de mon cœur après la lecture de ce fatal Ecrit. Prodige de mon inconſtance ; elle me rendit tout l'amour que je venois d'ôter à Meliane, la jalouſie ſuccéda ; & le reſſentiment des menaces qui finiſſoient cette let-

tre, ajouta à ces mouvemens le dessein de me venger : j'en fus si transporté, que j'oubliai le sujet pour lequel je m'étois rendu dans le Parc. Ma fureur, comme un guide actif, me plongea bien-tôt dans le plus épais du bois, dans l'espérance que c'étoit dans ces détours que devoit se cacher le nouvel ennemi de mon repos.

CHAPITRE VI.

Bruit soûterain que le Comte entend. Ce qu'il en pense, ses vaines recherches à cette occasion. Par qui elles sont interrompues. Retrouve Meliane. Mauvais caractere du Président. Horrible attentat, & par qui empêché.

L'Agitation avec laquelle je marchois me fit broncher & tomber à la renverse; j'étois prêt à me relever pour continuer ma recherche, lorsque je fus distrait par un bruit sourd, qui se faisoit

ſous moy, & qui dans le préjugé où j'étois que S. Carlin ſe cachoit dans le bois, me fit penſer qu'il pouvoit y avoir part. Prévenu de cette idée, j'appuyai l'oreille contre terre, & j'entendis fort diſtinctement des coups ſemblables à ceux que fait un Ouvrier en frappant du marteau contre la pierre; cela me parut d'autant plus ſingulier, qu'il n'y avoit pas d'apparence que dans un bois il ſe trouva ni cave ni ſoûterain : je m'imaginai après quelques réflexions, que ce bruit venoit d'une glaciere dont j'ignorois l'entrée, & qu'il ſe pourroit aiſément que S. Carlin en fit ſon azile pour quelque inſtant. Dans cette opinion j'examinai les environs, eſpérant de trouver une porte ou une trape; mais ma recherche fut vaine, nul indice ne me décida que j'euſſe rencontré vrai, & je commençois à croire que je m'étois trompé, & que ma chûte pouvoit y avoir donné lieu. Pour m'en convaincre plus aiſément, je revins à l'endroit où j'avois crus enten-

dre ce bruit; j'y remis l'oreille, & je ne pus douter après y avoir fait attention que l'on fouilloit ſous terre, avec des mouvemens trop reglez & trop vifs, pour que je puiſſe me perſuader qu'aucun animal fut l'auteur de ce bruit.

L'imagination que je conſervois toujours que S. Carlin entroit pour quelque choſe dans cette avanture, me fit renouveller mes recherches, dans l'eſperance que je trouverois enfin la cauſe de ce mouvement ſouterain: je prêtois de tems en tems l'oreille, lorſqu'un cris de femme qui retentit juſqu'à moi, & que je reconnus être de Meliane, me fit courir avec précipitation pour en ſçavoir la cauſe. Je ne fus pas à trente pas, que je démêlai la voix du Préſident, qui quelque ſoin qu'il ſe donna pour en adoucir le ſon, ne pouvoit empêcher que je ne diſtinguaſſe parfaitement qu'elle venoit de lui.

J'étois trop interreſſé à ce qui ſe paſſoit pour ne pas tout ſacrifier pour en être inſ-

truit : je me coulai d'arbre en arbre avec le plus de précaution qu'il me fut possible, & rencontrant un petit bouquet de bois, je m'y cachai, pouvant entendre de-là tout ce qui se disoit.

Le Président parloit avec action ; c'est en vain, disoit-il à Meliane que vous prétendez vous défendre ; après ce que j'ay vû, je ne dois pas imaginer que la fidelité dont vous vous parez pour votre mari, soit aussi positive que vous me l'assurez ; l'histoire que vous avez crus devoir me faire, pour éluder des véritez reconnues par mes yeux, est une adroite fiction qui ne m'impose pas. Parlons avec plus de franchise, Madame, vous avez un amant, vous l'aimez ; qu'importe ? votre cœur est libre, & je ne prétends pas le contraindre ; mais choisissez, ou de vous rendre à mes empressemens, ou de vous perdre dans l'esprit du Comte ; il vous est aisé que nous soyons tous satisfait, & en ce cas vous n'auriez pas lieu de vous en repentir, & je

vous promets qu'un ſilence profond vous mettra à l'abry de tout ce qui pourroit vous arriver. Je puis même ajouter, continua cette indigne ſéducteur en parlant plus bas, que j'ay des moyens infaillibles pour vous ſouſtraire à la fureur de votre mari, s'il arrivoit qu'il eut lieu de vous ſoupçonner; mais aprés la confiance avec laquelle je vous parle, décidez vous, mettons à part le détour & vivons de bonne intelligence? Non, non, Monſieur, interrompit Meliane, moins que jamais, depuis que vous m'êtes connus ni promeſſes, ni menaces ne ſont pas capables de me faire manquer à ce que je me dois; vous croyez avoir des raiſons pour oublier ce que vous me devez, vous en inſtruirez mon mari, il vous croira peut-être; qu'importe? S'il eſt équitable, il m'écoutera & me rendra juſtice. Quoiqu'il en ſoit, ſi j'ai lieu de craindre, j'aime mieux devoir ma perte à mon innocence qu'au crime. Adieu, ne me retenez plus, ou mes cris vous obligeront à me

laisser, faites-y attention; & songez qu'il ne tiendroit qu'à moi de punir votre témérité par les endroits les plus sensibles; vous avez une femme, priés le Ciel qu'elle ne vous manque jamais plus que j'ay manqué à Monsieur de D... B...

Vingt fois j'avois été près d'intervenir sur la scene, les premiers discours du Président m'avoient émus de l'inquiétude la plus vive; il sembloit que Meliane eut été surprise avec quelqu'un: selon les apparences ce quelqu'un devoit être S. Carlin; il avoit été tendrement aimé, les premiers feux se rallument aisément; vif & pressant, que n'avois-je pas lieu de soupçonner? L'on disoit avoir vû; je frémissois de fureur, j'attendois à tout moment l'occasion pour me vanger; sans la passion du Président, & sa noirceur trop exprimée je n'aurois pas hésité; tout ce qui m'avoit été dit de lui se retraça à ma mémoire, & me fit penser que pour venir à ses fins il pouvoit supposer sur de vagues apparences; je crus

devoir attendre ce qui se résoudroit d'un aussi vif entretien ; l'innocence a cela de propre que ses rayons percent à travers les nuages de la calomnie. Heureux sont ceux qui raisonnent avant que de se livrer aux fougues du premier transport !

Cependant le Président ne fit pas attention à la malignité des derniers mots de Meliane, il ne s'attacha qu'à faire ses efforts pour la retenir. Pour y réussir il prit un ton plus poli, & lui fit mille excuses de s'être laissé emporter par le torrent de sa passion, & la suplia de faire attention qu'il méritoit quelque chose en cette faveur, qu'il lui promettoit de ne jamais ouvrir la bouche de l'entretien secret qu'elle avoit eu avec son amant ; que bien loin d'être surpris qu'elle entretint un commerce, il étoit étonnant qu'avec tout son mérite elle s'en tint à un seul ; que c'étoit une sottise imaginaire, que la réputation d'une femme souffrît d'avoir plusieurs Amants ; que cette pluralité étoit d'usage, & que

ceux qui le trouvoient mauvais n'étoient pas du beau monde : qu'en un mot, la beauté étoit un présent si prétieux & si rare, qu'il seroit ridicule qu'elle ne jouit pas de ses apanages.

Cette affreuse morale débitée, le Président qui se méprit sans doute au silence de Meliane que l'indignation de tels discours occasionnoit peut-être, voulut apparramment ajoûter les effets aux paroles ; j'en jugeai par un second cris & par des pleurs qui prouvoient que Madame de D... B..., étoit retenue. Je me levois déja pour aller à son secours & punir l'insolence du Président, lorsque la voix d'un homme qui se fit entendre me fit remettre à ma place, soupçonnant dès les premiers mots que s'étoit S. Carlin ; je crus devoir attendre ce que sa présence produiroit.

Le Président fut extrêmement surpris de la maniere dont ce Gentilhomme le traita, non seulement il lui dit les choses les plus désobligeantes, mais encore le menaça de

le faire expirer ſous le bâton s'il ne ſe retiroit au plus vîte, en l'avertiſſant que la ſeule crainte de compromettre Madame de D... B... l'empêchoit de ſe porter aux dernieres extrémitez ; le Préſident qui étoit violent voulut ſe jetter ſur S. Carlin, mais ma femme craignant la fureur de ſon amant & l'éclat, ſe jetta entr'eux, & ſe ſervit ſi bien de l'empire qu'elle avoit ſur ces deux hommes, qu'elle empêcha les ſuites de cette avanture.

M. De.... qui jugea qu'une plus longue conteſtation ne ſerviroit qu'à donner l'avantage à ſon Rival, ſe retira en les aſſurant qu'ils ſe repentiroient de ce qui venoit de ſe paſſer.

Il ne manquoit plus à ma ſatisfaction perſonnelle que d'être le témoin de l'entretien de Madame de D... B... & de ſon Amant, ce moment devoit décider de ſa vertu ; je ne pus m'empêcher d'être agité d'un ſaiſiſſement general, lorſque je fis réflexion que j'allois entendre prononcer

mon arrêt. Malgré les inconſtances de mon cœur j'aimois Meliane, & je ſerois mort de déſeſpoir ſi j'avois été convaincus de ſon infidélité.

Mais je ne méritois pas un ſort auſſi heureux que cette digne femme me faiſoit, je n'eus que des ſujets d'admirations, S. Carlin ſe jetta vainement aux genoux de Meliane; les proteſtations, les ſermens, tout ce que l'amour a de plus tendre, de plus vif & de plus preſſant, rien ne fut oublié; les reproches, les menaces, & juſqu'aux marques de déſeſpoir furent employez; frivoles aſſauts, Madame de D... B... ne donna aucune marque de foibleſſe, la ſageſſe & l'amour triomphoient; elle ne recourut point à la fuite. Sûre de ſa vertu, elle profita des momens qu'elle accordoit, pour exiger que tout eſpoir lui ſeroit ſacrifié; & ſe ſervant de l'empire qu'elle avoit ſur ſon eſprit, elle l'obligea de convenir qu'il étoit odieux à un véritable amant, à un honnête homme

même, de travailler à perdre une femme qu'on estimoit : en un mot, elle usa d'une éloquence si persuasive, qu'elle lui fit promettre qu'il se retireroit pour jamais.

Il n'y a personne qui ne s'imagine, que touché de tant de vertus, je vais me rendre tout entier à une femme si respectable. Helas ! Que j'en suis éloigné, & que ce qui va suivre doit prouver le peu de solidité du caractere humain.

A peine mes inquiétudes, au sujet de ma femme furent-elles appaisées, à peine fus-je convaincu du fond que je devois faire sur la vertu de Meliane, que je me rappellai l'idée de la trop belle Présidente; en quel état l'ai-je laissée ? Inquiete, tremblante, & comptant sur mes soins pour lui faire éviter les malheurs dont elle m'a fait une espece de confidence. A ce souvenir se joint l'obligation cruelle où je suis de partir ; outre que j'ay fixé le jour de mon éloignement, il est convenable après ce que je sçais de l'avancer, mon honneur y

est interessé, & même je devrois punir un séducteur infâme, si ce même honneur ne m'obligeoit à ménager l'éclat: combien de réflexions m'agitent & m'accablent? Montrerai-je du ressentiment, ou paroîtrai-je tranquille? La Présidente tremble pour ses jours; elle a sans doute des secrets à m'apprendre, peut-être ne me les revelles-t'elle que pour m'obliger à la mettre à l'abry de frayeurs légitimes. Serai-je assez peu complaisant pour refuser de l'entendre, & ma cruauté pourra-t'elle aller au point de me dispenser de proteger ses jours, si elle a véritablement lieu de craindre qu'ils soient attaquez?

D'un autre côté, je dois une justification à Meliane, si je suis assez malheureux pour ne pas conserver un cœur qui lui est si justément acquis, du moins est-il indispensable que je lui en ôte la connoissance, & que je masque la licence d'un foible amour par les assurances qu'il subsiste toujours; on n'est point le maître des mouvemens du

cœur, l'indépendance en est le partage, & sa propre volonté ses maîtres & ses Loix; mais un mari lorsqu'il est assez infortuné pour le refuser à une femme qui le mérite, il doit supléer à ce defaut par tant de complaisance, d'attention & de soin, qu'une femme n'ait à gémir que du caprice qui le lui vole, & jamais de celui qui en est animé.

Prévenu jusques dans mes égaremens de cette maxime, je me rendis à l'Appartement de Meliane, où je la trouvai qui ordonnoit les aprêts d'un départ.

CHAPITRE VII.

Sollicitation de Meliane, article important pour les femmes mariées. Départ fixé. Soupçons bien fondez contre le Président.

LES réflexions que j'avois faites avant que d'entrer dans sa chambre, m'empêcherent de me déconcerter à sa vûe. Pour

elle remplie sans doute de toutes les choses qui venoient de se passer, & de la maniere dont elle m'avoit surpris avec la Présidente, elle ne put s'empêcher de rougir & de paroître embarrassée lorsque je m'approchai d'elle. Vous avez le teint bien animé, lui dis-je, Madame, avec un grand sens froid, vous êtes vive en tout, vous vous êtes promenée apparemment avec autant d'action, que vous en avez eu à vous retirer de chez la Présidente, lorsque vous m'y avez rencontré. Je ne croyois pas, Monsieur, reprit tristement Meliane, que ce fut à vous à me faire ressouvenir d'un instant si cruel ponr moi. Cruel? repris-je en dissimulant : eh bon Dieu! Par quel endroit vous le seroit-il? Et contre mon intention aurois-je été assez malheureux pour vous occasionner quelques peines? Les politesses dont j'use envers une personne chez laquelle nous sommes depuis long-tems, seroient-elles interprétées dans un sens contraire à ce que

je vous dois, ou la jaloufie m'auroit-elle fupofée des mots ou des geftes attachez à une hiftoire que je rapportois à la Préfidente dont je contrefaifois le héros.

Cette efpece de juftification fut énoncée d'un air fi naturel, & accompagnée d'une ironie fi adroitement marquée, que Meliane reprit un vifage ferein. Qu'il m'eft doux de m'être trompée, repartit cette aimable femme, en accompagnant fes expreffions de tendres careffes ? Il eft difficile d'aimer avec autant d'ardeur que j'aime fans reffentir des inquiétudes. J'avoue ingenuement que la maniere dont vous vous exprimiez devant cette femme, joint à cette main, dont vous fembliez faifi, m'avoit caufé les plus vives allarmes. Que j'étois folle ! Pardon cher Comte, vous ne méritiez pas ces injuftes foupçons, je fçais que vous m'aimez, ne m'en avez-vous pas donné affez de preuves ? Oui, vous m'aimez continua-t'elle, en me ferrant encore plus étroitement, & vous fça-

vez trop que si vous m'ôtiez cet amour qui fait mon bonheur, l'amour termineroit bien-tôt mes jours infortunez. Oui je vous aime, repris-je, en répondant à ses caresses, si l'infidelité seule vous fait perdre la vie, vous la conserverez long-tems ; tranquilisez-vous chere Meliane, ajoutai-je, je n'aimerai jamais que vous.

Après nous être assurez mutuellement d'une tendresse réciproque, nous passâmes sur une Terrasse qui aboutissoit aux croisées de l'Appartement, proposant cette promenade dans l'intention de sonder Meliane sur les raisons des aprêts de son départ. A peine sortions-nous de sa chambre que nous fûmes rencontrez par le Président & sa femme ; notre abord fut assez froid, la Présidente avoit l'air inquiet & embarrassé ; pour le Président plus maître de lui-même que chacun de nous, entama la conversation aussi naturellement que si il ne se fut rien passé entre lui & Meliane. J'avoue que je n'eus pas autant de pré-

ſence d'eſprit ; la vûe de Madame De . . . .
& le chagrin que je démêlai dans ſes yeux m'agita de mille réflexions plus cruelles les unes que les autres ; Meliane à qui je donnois le bras, me le ſerroit vainement ; mon malheureux cœur, ſemblable à l'Aimant, s'étoit tourné vers ſon pôle. Helas ! c'étoit l'inconſtance ! Faut-il que je ſois toujours obligé de l'avouer.

Nous fîmes quelques tours de promenade en attendant le ſoûper qui étoit prochain ; notre entrètien languiſſant ſe reſſentoit des cauſes ſecrettes qui nous agitoient tous. Meliane moins diſſimulée que le Préſident, ne put s'empêcher de le contrarier en pluſieurs occaſions ; & voulant venir à la fin qu'elle s'étoit propoſée, elle profita d'un moment d'aigreur, & conclut qu'il y avoit aſſez long-tems que nous incommodions nos Hôtes, & qu'il falloit ſonger à notre départ. La Préſidente parut interdite à ce diſcours ; mais dans la crainte que ma femme n'imagina que les efforts

polis qu'elle feroit pour nous retenir n'euſſent des vûes qu'elle avoit tant d'interêt à cacher, ignorant de quelle maniere je m'étois tiré de l'avanture dont il a été parlé, ne voulut point répondre à ce diſcours, & en remit le ſoin à ſon mari. Le Préſident ſe voyant par-là obligé de repliquer, nous dit qu'après la maniere dont nous nous étions déja expliqué ſur ce ſujet, qu'il n'oſoit nous preſſer de retarder encore de quelques jours notre voyage, mais qu'il laiſſoit ce ſoin à Madame De.... comme ayant droit de ſe plaindre, qu'à peine étoit-elle arrivée que nous la quittions. Cette charmante femme devenue plus hardie par ce diſcours, ſe tourna vers Meliane, & la preſſa avec beaucoup de politeſſe de lui faire l'honneur de paſſer encore quelques jours avec elle. Quelque douce que fut Madame de D... B... elle répondit aſſez cavalierement à ces inſtances; & donnant un coup d'œil mépriſant au Magiſtrat, elle ajouta qu'il étoit tems

l'examen de ma femme & du Préſident. On doit imaginer qu'une telle crainte en apporta à nos diſcours, auſſi le ſouper ne fut-il pas long, & je ſuis bien aſſuré qu'il n'y en eut pas un de nous qui n'en attendit la fin avec impatience.

Je remarquai ſur la fin du repas que Madame de D..., B... cherchoit mes yeux avec une attention ſi marquée, qu'il ſembloit qu'elle avoit quelque choſe à me dire, elle me pouſſa même deux ou trois fois; mais la crainte que j'avois que quelques regards échappez ſur la Préſidente n'euſſent réveillé ſa jalouſie, me fit éviter avec ſoin tous ces ſignes.

Avant de nous ſéparer, le Préſident fit apporter une bouteille, qu'il dit être d'un ratafia excellent dont il nous invita à boire. Il étoit effectivement ſi bon que nous nous livrâmes avec plaiſir à l'empreſſement avec lequel il nous étoit offert. Monſieur De... dit en badinant à Meliane, que puiſqu'il étoit de ſon goût, qu'il ordonneroit à ſon maître

maître-d'hôtel, d'en mettre plusieurs bouteilles dans sa Chaise, & qu'il auroit soin tous les ans de lui en envoyer sa provision.

Soit que l'effet de la liqueur donna de la gayeté à ma femme, ou que la satisfaction qu'elle se faisoit de notre départ fixé au lendemain, effaça toutes les idées dont elle avoit été occupée, elle fut de la meilleur humeur du monde, & les adieux que nous nous fîmes avant que de nous retirer, ne furent point embarrassez de cet air dont nous avions commencez le repas; cependant lorsque j'embrassai la Présidente, je ressentis une émotion extrême, elle me serra la main, & j'entrevis des pleurs prêts à couler. A peine ma raison put-elle contenir ma douleur, je me pressai de sortir, il étoit tems, je n'y pouvois plus tenir.

Cependant Meliane ne discontinuoit point à me regarder; j'entrevoyois dans ses yeux un ennuy demesuré de me parler, jointe à une impatience extrême de se trouver seule avec moi. A peine fut-elle en-

trée dans son appartement, qu'elle en éloigna tous les domestiques, sous les differens prétextes qui lui vinrent à l'esprit; ensuite de ces précautions qui m'annonçoit un mistere que je ne pouvois comprendre, elle fut fermer la porte, en tira les verouils, & se rapprochant contre moi: est-il possible, me dit-elle, que depuis une heure que je fais mes efforts pour vous faire entendre que j'ai quelques choses à vous dire, que vous ne m'ayez pas entendu? S'il m'avoit été possible de vous tirer en particulier, je n'aurois pas hésité à le faire, la chose me paroissant si importante, que je tremble de vous l'apprendre trop tard; je feignis de n'avoir compris aucuns des signes qui m'avoient été faits, & je lui demandai avec empressement de quoi il s'agissoit, & ce qui donnoit lieu à sa crainte. Peut-être, continua Madame de D...B... je me mets des chimeres dans l'esprit, & que pensant avec une fermeté mâle, vous vous rirez & vous mettrez au-

dessus de mes erreurs. Quoiqu'il en soit, je crois de mon devoir de ne vous cacher aucune des choses qui se passent, afin de vous mettre en état de comprendre ce que le hasard m'a fait observer.

Le commencement de ce discours ne me laissa pas douter, que celui qui devoit suivre n'eut rapport à l'amour que le Président lui avoit témoigné & qu'elle ne voulut m'en faire la confidence; je ne fus point fâché de connoître par ce détail le fond du caractere de ma femme, j'étois en état de juger par-là si je devois compter dans les suites sur sa sincerité.

Ce que j'avois prévû se trouva conforme à ce que j'en avois soupçonné; Meliane entra dans un détail circonstancié de la passion que le Président lui avoit témoigné dès les premiers jours qu'il l'avoit connue, en me prévenant sur le secret qu'elle en avoit gardé, non dans l'intention de m'en faire un mistere, mais par la crainte de troubler mon repos, dans un tems où

malade & languiſſant comme j'étois, j'en avois plus de beſoin, perſuadée d'ailleurs qu'il ſuffiſoit à une honnête femme de remplir exactement ſes devoirs, & de ſe contenir dans les bornes étroites que la vertu preſcrit, ſans qu'il fut néceſſaire de rompre la tête à un mari de velléïtés, plus néceſſaires au plaiſir de parler, qu'à conſerver l'union du ménage, penſant encore que de tels aveux d'une femme à un mari, ſont ſouvent dictez par l'amour propre, & par le plaiſir ſecret de lui faire connoître que ſon bonheur eſt envié. Politique adroite pour augmenter ou conſerver l'amour & les égards qu'on croit mériter.

Lorſque Meliane en fut à l'entretien dont j'avois été le témoin, je n'eus pas lieu de douter de la vérité des choſes qu'elle m'avoit dit précédemment; elle me rendit mot pour mot cette converſation; mais lorſqu'elle fut à l'article de S. Carlin, au lieu de pourſuivre ſon récit, elle trancha court, & paſſa dans l'inſtant à ce qu'elle

vouloit me dire au ſujet de ce qu'elle craignoit du reſſentiment du Préſident, fondée ſur quelques mots qu'elle avoit ſurpris, & qui dénotoient un miſtere dangereux & important. J'arrêtai tout court Madame de D... B... lorſqu'elle en voulut venir-là, en lui demandant ſi elle n'avoit pas autre choſe à me dire, & ſi elle devoit à ſa ſeule fermeté le bonheur d'être ſortie ſi avantageuſement d'une avanture qu'elle m'avoit peint ſi dangereuſe, & où le Préſident étoit le plus fort : cette queſtion fit rougir Meliane, elle avoit trop d'eſprit pour ne pas concevoir que je ne lui tenois pas ce diſcours en vain. Ah ! Sans doute, s'écria-t-elle, que l'infâme Préſident pour ſe vanger de moi, m'a rendue criminelle à vos yeux, en vous rapportant une entrevûe, que bien loin de chercher, j'évite depuis long-tems ? Non, Madame, repris-je, en l'interrompant une ſeconde fois, je n'ai point vû le Préſident depuis le quart d'heure dont il eſt queſ-

tion ; mais je fçais à n'en pouvoir douter, que vous avez confervé des intelligences avec un Amant qui vous fut cher, & qui vous l'eft peut-être encore. En achevant ces mots, je fouillai dans ma poche, & en tirant la lettre que j'avois trouvée dans le bois, je la préfentai à Meliane ; elle n'eut pas plûtôt jettée les yeux fur le caractere, qu'elle pâlit & fe mit à rêver profondement.

Je me pique d'une trop grande fincérité pour ne pas avouer ici quelles furent les raifons pour lefquelles je feignis de foupçonner ma femme ; quelque peu de lieu que j'en euffes, cet aveu n'eft pas affurément honorable, mais il fervira à prouver, combien le coeur humain eft faux & fufceptible de détours. Meliane étoit pure & fans tâche, tôt ou tard elle auroit pû découvrir ma légereté, tant d'épreuves cruelles que j'en avois fait, me donnoient lieu de me défier de moi-même ; qu'aurois-je eu à répondre en cas qu'elle m'eut

ſurpris infidele ? le ſilence qu'elle avoit gardé dans l'occaſion préſente, le miſtere de ces lettres étoient des armes pour me défendre, & j'avois beau être perſuadé de ſa vertu, ma mauvaiſe foi me permettoit d'en douter, dans les occaſions où l'on voudroit gêner ma conduite & ma façon de penſer.

Voilà à quoi ſont expoſées tous les jours les femmes qui vivent bien, & la raiſon de tant d'injuſtices. L'on voit avec étonnement ſouvent un mari deshonnorer ſa femme pour couvrir ſes foibleſſes : Effet horrible de la malignité humaine que le Ciel cependant punit tôt ou tard.

Je rougiſſois en moi-même de l'injuſtice que je faiſois à Meliane, & de l'embarras dans lequel je l'avois jettée, lorſqu'en levant mes regards ſur elle, je la trouvai couverte de larmes ; je me repentis de lui avoir donné lieu, & lui dis à ce ſujet les choſes les plus obligeantes qui me vinrent dans l'eſprit ; j'étois trop aimé pour

qu'elles fussent inutiles. Madame de D... B... me fit un détail si naturel de ce qui s'étoit passé entre elle & S. Carlin, que quand même je n'aurois pas eu pardevers moi les preuves de son innocence, je n'en aurois pas pû douter; je l'arrêtai sur les protestations qu'elle voulut m'en faire; & pour réparer en quelque façon le petit chagrin que je lui avois causé, je l'assurai que quelque chose qui arrivât, j'étois prévenu de telle sorte en sa faveur que je ne pourrois jamais la soupçonner.

L'interêt que Meliane avoit de me faire revenir entierement des idées que l'entrevûe de S. Carlin devoit avoir jetté dans mon cœur, éloignoit ou lui fit oublier les choses importantes qui devoient m'être dites. A peine l'en eus-je fait ressouvenir qu'elle joignît les mains en s'écriant, qu'il falloit qu'elle eut été bien sensible au soupçon que j'avois laissé entrevoir, pour lui faire oublier un article si essentiel.

Aprenez donc cher Comte, continua

Meliane, que pendant le tems que vous parliez à la Préſidente au deſſert, je me ſuis apperçûe que le Préſident remettoit à ce Vallet-de-Chambre, dont la phiſiono-mie eſt ſi mauvaiſe (avec beaucoup de précaution) un paquet de groſſes clefs, en lui parlant à l'oreille. Un regard ſiniſtre que m'a porté naturellement ce Valet de Chambre, me donna lieu de ſoupçonner que j'entre pour quelque choſe dans ce miſtere, & je tremble qu'après avoir épui-ſé tous les moyens pour me faire ſuccom-ber à d'indignes déſirs, on ne recoure à l'artifice ou à la force. Je voudrois pour toute choſe au monde, continua Meliane, que nous fuſſions hors de ce Château; j'ai des preſſentimens funeſtes depuis quelques jours qui m'en rendent le ſéjour inſup-portable, & ſi vous m'aviez cru; il y a déja long-tems que nous en ſerions par-tis.

Quelque peu de fondement qu'euſſent les frayeurs de Meliane, je ne pus m'em-

pêcher d'y faire attention. Je me rappellai dans ce moment mille choses qui servirent à me persuader que les soupçons de ma femme n'étoient pas mal fondez. Ce que m'avoit dit mon pere en partant me revint alors à l'esprit, il m'avoit conseillé de revenir le plûtôt qu'il me seroit possible, en m'apprenant que le Président ne passoit pas dans le monde pour avoir une probité à l'épreuve, & en m'assurant que malgré l'air vertueux dont il se paroit, qu'on rapportoit de lui des choses affreuses; qu'il étoit bien vrai qu'on ne devoit y faire qu'une attention moderée, parce qu'il suffisoit d'avoir des ennemis pour être calomniés; qu'il falloit être sobre, lorsqu'il s'agissoit de la réputation du prochain; mais que l'homme sage, sans s'arrêter aux bruits répandus, devoit cependant s'en prévaloir pour se tenir sur ses gardes, & pour éviter toute familiarité avec ceux qui passoient pour être dangereux.

Je n'avois fait qu'une attention très-legere au conseil de mon pere, les jeunes géns ne jugent des choses que sur les apparences; j'avois déja reçû tant de politesses de celui dont il étoit question, que je me serois cru le plus ingrat des hommes, si j'eusse donné entrée à la défiance dans mon cœur. Mon pere d'ailleurs avoit un peu le foible de moraliser, de grossir les objets, & d'aprofondir jusqu'aux moindres choses: mais une troisiéme raison plus puissante, m'avoit décidée en faveur du Président, je me sentois un penchant extrême pour sa femme, j'aimois à la voir, & je ne pouvois envisager aucune raison pour la quitter.

CHAPITRE IX.

Sommeil occaſionné par un breuvage. Ce qu'il produit. Réflexions du Comte de D... B... à ce ſujet. Songe extraordinaire qu'il fait, & ce qu'il occaſionne.

MAlgré toutes les choſes qui me rouloient dans l'eſprit à ce ſujet, je fis mes efforrs pour tranquiliſer Meliane; en lui faiſant entendre que ce paquet de clefs qui l'allarmoit, & qui lui faiſoit craindre, par le ſouvenir d'hiſtoires tragiques qu'on en voulut à ſa liberté & à ma vie, ne renfermoit aucun miſtere, & ne devoit regarder que les affaires domeſtiques, en l'aſſurant que le tems des violences étoit paſſé, & qu'il n'étoit pas facile à un homme, quelque maître qu'il fut dans ſes terres, de commettre de mauvaiſes actions, ſans qu'il en fut bien-tôt repris; cependant pour la tranquiliſer, j'examinai mes piſto-

lets, & je les mis sur une table à côté de mon lit, en l'invitant à ne rien craindre, & en lui promettant qu'au point du jour, nous nous metterions à l'abri de pareilles inquiétudes en partant.

Pendant que je tenois à ma femme plusieurs discours semblables, je m'aperçus que le sommeil s'emparoit de ses paupieres, & qu'elle ne les entendoit plus; je me pressai d'achever de la deshabiller, je la portai dans son lit, je visitai ensuite les portes; & par une précaution qui ne m'étoit pas ordinaire, mais que les soupçons présents rendoient pardonnable, j'en ouvris une & passai dans une salle qui distribuoit à d'autres appartemens pour examiner s'il n'y avoit personne de caché. Rien ne s'offrit à mes yeux qui put m'allarmer; mais en passant dans le sallon, j'aperçus dans un coin un petit paquet de cordes, auquel je ne fis aucune attention, & que je jugeai en moi-même être propre, ou pour un bâtiment auquel on travailloit, ou à l'usage du jardin.

Lorſque je fus rentré dans ma chambre je refermai exactement la porte & me couchai ; Meliane dormoit profondément, je ne pus m'empêcher de faire des réflexions cruelles à la néceſſité qui m'obligeoit de me ſeparer de la belle Préſidente ; je cherchois dans mon imagination les moyens de l'entretenir avant mon départ ; ſelon toutes les apparences elle avoit à me parler, la maniere avec laquelle elle m'avoit ſerrée la main me l'avoit fait aſſez bien entendre, & je me trouvois trop prévenu en ſa faveur pour ne pas aporter de mon côté toutes les facilitez qui dépendoient de moy, pour nous procurer à l'un & à l'autre cette ſatisfaction.

Je cherchois en moi-même un expédient qui put me fournir le moyen de l'entretenir en particulier, lorſque le ſommeil s'empara inſenſiblement de mes ſens ; ce fut en vain que je voulus lutter contre ſes pavôts, ils m'accablerent malgré tous mes efforts, & m'endormirent profondément.

Que les ſonges ſont trompeurs, & que l'on doit peu compter ſur leur pronoſtic ? ce peut-il qu'à la veille de l'évenement le plus horrible, ils ne vous offrent que des images tranquilles & riantes : à peine fus-je entre les bras du ſomeil, qu'il me ſembla que je marchois ſur une mare unie comme une glace, ſans y enfoncer ; le Ciel étoit ſerein, le Soleil brilloit, & ſes rayons reflêchiſſant ſur les écailes dorées d'une multitude innombrable de Poiſſons qui ſe jouoient ſur la ſurface des eaux, offroient un ſpectacle enchanteur, un Palais d'une figure ſinguliere, conſtruit de coquillages les plus précieux, formoit le point de vûe le plus ſuperbe & le plus agréable ; la face de ce beau bâtiment étoit percée d'un nombre infini de croiſées, aux balcons deſquelles paroiſſoient une Cour habillée richement ; les environs de ce beau Palais, du côté de la mer, étoient fermez d'une baluſtrade d'argent, & dans l'enceinte je démêlai malgré l'éloignement, que des

jeux publics faiſoient l'admiration des Spectateurs qui l'environnoient ; il me prit un deſir extrême d'aprocher de ce ſuperbe édifice, à meſure que j'avançois, ma ſurpriſe augmentoit par la ſingularité des objets qui fraperent bien-tôt entierement ma vûe.

Lorſque je fus à la porte de la grille, je ne fus pas peu ſurpris de connoître la cauſe de cette aſſemblée publique, un homme nud combattoit contre trois femmes dans l'avant-cour qui ſervoit d'arêne. Jamais il ne ſeroit poſſible de deviner de quelle maniere les aſſaillantes luttoient contre cet homme, ni de quelles armes elles uſoient pour en triompher ; l'une lui jettoit un œil, l'autre une main, la troiſiéme un bras, l'athlette, au lieu de chercher à ſe deffendre, ne s'occupoit que du ſoin de retenir chacune des parties jettées, & lorſqu'il étoit aſſés heureux pour y parvenir ; bien loin de rejetter ſes viles armes, il les preſſoit ſur ſon cœur, les flattoit & puis

ſe

ſe faiſoit un bandeau d'une claire mouſſeline qui lui ſervoit d'écharpe à travers laquelle, il regardoit ſes adverſaires avec une attention ſi voluptueuſe qu'il ſembloit alors n'avoir plus aucun mouvement.

Pendant que j'examinois ces choſes, je m'aperçûs qu'une vapeur tranſparante, ayant forme humaine; mais que mon imagination ne put particulariſer autrement, parloit à l'Athlette, tantôt à une oreille, & tantôt à une autre; quelquefois il parroiſſoit convaincu des choſes qu'on lui diſoit ſans doute, & lorſque cela arrivoit il ſe mettoit en devoir de prendre la fuitte; mais dès qu'il tournoit le dos, les aſſaillantes lui barroient ce chemin & recommençoient ce combat de la maniere dont il vient d'être expliqué.

Je plaignois en moi-même la foibleſſe & l'aveuglement de ce lâche Athletté, & l'imaginois en dormant, qu'à ſa place je ſortirois bien-tôt victorieux, de ces vaines adverſaires; lorſque je me trouvai environné tout à coup de gardes qui m'enleve-

rent, & qui me porterent dans l'Arêne; à peine y parus-je, qu'un cris general ſe fit. Le terrain étoit jonché de fleurs, les Balcons remplis des plus belles Femmes; & à la Place de l'Athlette dont j'avois déploré la foibleſſe: Parut une flâme violette dont l'épaiſſeur me déroba pour quelques inſtants, tous les objets qui m'environnoient.

Je tâchois de réſoudre en moi-même, ce que pouvoient ſignifier toutes ces choſes, lors qu'un ſecond cri general fit ceſſer ces reflexions pour me préparer à me deffendre contre une aſſaillante qui ſe diſpoſoit à me combattre; mais quelle fut ma ſurpriſe, & je l'oſe dire ma joye! Je reconnus Celine, au lieu de me deffendre d'une vuë ſi chere je volai dans ſes bras, ô douceur ſans pareille elle me ſerra des ſiens, mon ame alloit s'envoler de plaiſir; lors qu'une ſeconde adverſaire ſurvint, qui la retint comme elle étoit prête à diſparoitre & la remit dans ſon lieu. Je ne fus pas plûtôt revenu de mon extaſe, que re-

connoissant à qui j'étois redevable de la vie. Je quittai Celine pour la Presidente; cette premiere au lieu de montrer du dépit de cette preference en éclata de rire; s'éloigna ensuite pour quelque instant, & reparut après à mes yeux soutenue par un homme, auquel elle donna cent marques d'amour & de tendresse. Cette aparition m'émut jusques au fond du cœur; j'abandonnai la Presidente pour retourner à Celine; mais ô Prodige, une troisiéme personne se fit reconnoître, c'étoit Meliane, de sa main comme d'un glaive, elle ouvrit ma poitrine, en arracha le cœur & l'avalla. Bien loin que cette derniere particularité m'émut d'horreur: Elle me fit un si grand plaisir, que je m'en reveillai en sursaut.

CHAPITRE X.

Regret du Comte de D. B. au ſujet de ſes égaremens, inquiétudes au ſujet de la durée du ſommeil de Meliane, bruit entendu, aſſoupiſſement involontaire du Comte & ſon reveil ſurprenant.

CE Rêve étoit trop extraordinaire pour que le reveil en effaça les impreſſions, je ne jugeai pas inutile, pour ma façon preſente de penſer, & je le regardai comme un ſermon allegorique qui ſous les voiles de la fiction me repreſentoit au naturel mes égaremens ; ce Rêve imprima tellement dans mon cœur & me donna une telle horreur de mon peu de ſolidité, & de l'injuſtice de ſes mouvemens, que je fis un ferme propos de les corriger, & de n'aimer dorenavant que ma femme. Pour apuyer plus vivement ſes ſaines reſolutions, & leur donner un poids qui l'emporta toûjours ; j'apellai la reli-

gion à mon ſecours, & me remis devant les yeux ſes ſaintes maximes; tranſporté de joye d'un retour ſi ſolide je me retournai vers Meliane, pour lui jurer un amour éternel, les attentions délicates ſont les ſuites d'une paſſion fondée ſur les ſentimens dans la crainte que l'interruption que j'allois mettre à ſon ſommeil ne l'incommodât; je crus devoir me priver, de la ſatisfaction que je m'étois propoſée, & je me remis à rêver au plaiſir que je gouterois avec une femme ſi aimable. Si le Ciel me faiſoit la grace de perſeverer dans les ſentimens d'une converſion, dont il ſembloit l'auteur.

J'atendois avec une impatience extrême que le ſommeil de Meliane fut moins profond pour tenter de la reveiller; il me ſembloit que j'avois mille choſes à lui dire, & je reſſentois helas! des mouvemens pour la revoir qui ne me preſageoient que trop que j'en allois être ſéparé. Je ne doutois pas que la nuit ne fut déja avancée, & dans cette eſperance je ne voulois

point me ſervir du droit naturel que j'aurois eû de faire ceſſer ſon repos ; mais une heure étant paſſée dans cette attente, & la maniere dont elle reſpiroit me faiſant craindre qu'elle ne fut agitée à ſon tour d'un rêve plus inquiet que le mien, je me mis en devoir de la reveiller. J'eſperois que le plus leger effort, lui feroit ouvrir les yeux, & j'attendois qu'elle me le fit connoître en me parlant la premiere ; lorſque j'entendis du bruit à la porte de ma chambre, par une imprudence extrême que je me ſuis reproché bien des fois ; je demandai d'un ton ferme à qui on en vouloit, & me ſaiſis en même-tems de mes piſtolets, perſonne ne répondit, & ayant prêté l'oreille je n'entendis plus rien, croyant m'être trompé, ou que quelques animaux domeſtiques fut la cauſe de ce bruit, je me tranquiliſai ſur cet article ; mais je ne pus m'empêcher d'être ſurpris, qu'après la maniere haute dont je m'étois écrié, que Meliane ne ſe fut pas éveillée ; je lui paſſai la main ſur le viſage, que je trou-

vai en moitteur, & persuadé qu'elle souffroit, & que son sommeil n'étoit pas naturel, je la levai sur son seant, & je me servis de tous les moyens qui me vinrent à l'esprit pour l'arrâcher d'un assoupissement si dangereux, rien ne me réüssit; elle soûpira deux où trois fois; mais elle continua à dormir.

L'inquiétude dans laquelle me jetta cette situation extraordinaire, me fit lever & allumer de la bougie; je trouvai Meliane, ensevelie dans un profond repos, & ne donnant aucune marque qui me fit soupçonner qu'elle souffrit interrieurement. Je jugeai que la liqueur qu'elle avoit bû la veille, à laquelle elle n'étoit point accoutumée, operoit peut-être ce long assoupissement; si l'état actuel où je me trouvois n'eût pas été une preuve que ce breuvage étoit naturel j'aurois pensé qu'un noir artifice de la part du Président l'auroit preparé pour arriver à ses fins.

Je me disposois à me lever, prévoyant que le jour ne devoit pas être éloigné,

lorſqu'un baillement involontaire me ſurprit & me pronoſtiqua les approches du ſommeil ; je voulus vainement y reſiſter, & ſecouer ſes vapeurs en me levant ; mais un engourdiſſement general, ayant ſaiſi mes muſcles ; je ne pus faire aucun mouvement, un reſte de raiſon qui veilloit encore, me fit ſoupçonner que l'état de Meliane & le mien, avoient des cauſes extraordinaires & premeditées, & que la liqueur dont je viens de parler, & à laquelle mon temperamment plus fort avoit ſans doute réſiſté étoit le principe de ma ſituation preſente, à peine eûs-je la force de faire ces réflexions, tous mes eſprits chargez de cette action ſecrette s'évanouirent, & je m'endormis enfin d'un profond ſommeil.

L'évenement qui va mettre fin à cette partie, & ceux dont ſera remplie la troiſiéme ne seront-ils pas regardez comme un jeu de l'imagination, ou tenant du prodige ; ils ne ſont cependant que trop vrais, ô mon fils, qu'ils vous ſervent, à vous cor-

riger des foiblesses que je vous ai tracées, & que je vous tracerai dans les suites avec la même sincerité ; vous connoîtrez, par le détail des peines, dont je rendrai bientôt compte, que notre mauvaise conduite est suivie tôt où tard, de maux proportionnez à l'oubli que nous faisons de nous même, & qu'en attendant que le Ciel nous châtie de nos désordres ; il nous en punit dès cette vie par la privation des choses, qui nous sont les plus cheres.

Le tems où l'effet de la liqueur devoit faire l'operation qui lui étoit propre étant passé ; je me reveillai avec assés de peine, surpris on ne le peut d'avantage de ne point voir le jour je refermai les yeux, m'imaginant que l'aurore étoit encore bien éloigné & ne me rapellant point encore dans ce premier reveil les idées dont j'avois été frapé, je revins cependant peu à peu à moi-même, & ne fus pas long-tems sans me retracer ; ce qui avoit donné lieu à la pesanteur de mon sommeil, cette reflexion n'eût pas plûtôt per-

cé à travers de mes ſens épaiſſis que je me retournai avec tranſport vers Meliane dans l'eſperance de la trouver enfin éveillée. Mais qu'elle fut ma ſurpriſe en l'aprochant, de me ſentir repouſſer, avec un geſte de dépit, qui m'annonçoit de la colere ; je crus que fâchée de ce que je troublois ſon repos, je devois à ſa mauvaiſe humeur cette façon groſſiere de ſe deffaire de moi, prevenu de cette penſée, je me raprochai une ſeconde fois en lui diſant des choſes obligeantes, & en la flattant avec douceur. Mais ô Ciel! que devins-je ; me ſentant éloigné par un bras vigoureux qui fut accompagné de ces parolles proferées d'un ton mâle & furieux ; dors ou laiſſes moi dormir. O Ciel! ou ſuis-je, m'écriai-je avec frayeur, dans un horrible enfer, répondit la voix, ſi tu l'ignore je te l'apprend.

Qu'on juge du redoublement de mon effroy à ces mots ; je voulus me jetter à bas d'un lit ; mais je me trouvai ſur la paille, ô Ciel! m'écriai-je une ſeconde fois,

veillai-je, dormai-je, où suis-je descendu chez les morts, Meliane, ma chere Meliane, où êtes vous? Hélas! Me seriez-vous ravie, ne vous reverrai-je plus, en proferant ces mots; je me mis à pleurer amerement je ne reconnoissois que trop que j'étois éveillé, & je ne pouvois pas douter qu'un évenement affreux ne m'eût plongé dans un abîme inconnu, l'on verra dans la troisiéme Partie que mes soupçons n'étoient que trop légitimes, & que sans le Ciel qui vouloit moins ma perte que ma conversion je devois naturellement y finir mes jours.

Fin de la deuxiéme Partie.

La troisiéme Partie est actuellement sous presse, & paroîtra au plus tard dans trois semaines.

TABLE
DES CHAPITRES CONTENUS EN CETTE deuxiéme Partie.

CHAPITRE I. *LE Comte de D. . . B . . . a recourt à Dieu combien la Religion est necessaire pour se corriger. Le Pere du Comte ratifie son Mariage avec Meliane. Combien elle étoit digne de son estime. Celine part. Sentimens raisonnables du Comte à son occasion.* Page 1

CHAP. II. *Le Président s'oppose au départ du Comte. Son Portrait. Quelques particularités à son sujet. Jalousie du Comte de D . . . B . . . occasionnée par une entrevûe secrette du Président & de sa femme. Son désespoir à cette occasion, abandonne sa femme. Combien l'on doit être circonspect dans ses Jugemens. Ce que ses réflexions produisent.* 11

CHAP. III. *Avanture qui survient au Com-*

te de D . . . B . . . Son retour au Château. 25
CHAP. IV. *Vœux que fait Meliane, & pourquoi. Retour de la Présidente, effet qu'il produit. Son Portrait. Conversation intéressante, par qui elle est interrompuë.* 36
CHAP. V. *Frayeur de la Présidente, idée qu'elle donne de son Mari. Aveu de sa passion pour le Comte de D . . . B . . . Inquiétude du Comte au sujet de Meliane. Trouve une Lettre. La part qu'il y doit prendre. Sa jalousie & sa résolution.* 51
CHAP. VI. *Bruit soûterain que le Comte entend. Ce qu'il en pense, ses vaines recherches à cette occasion. Par qui elles sont interrompues. Retrouve Meliane. Mauvais caractere du Président. Horrible attentat, & par qui empêché.* 60
CHAP. VII. *Justification de Meliane, article important pour les femmes mariées. Départ fixé. Soupçons bien fondez contre le Président.* 72
CHAP. VIII. *Mauvaises manœuvres du Président, entretiens entre le Comte & sa femme. Sa justification. Raison secrette de son mari pour la soupçonner, lui rend justice. Quel étoient l'objet des frayeurs de Meliane.* 79

CHAP. IX. *Sommeil occasionué par un breuvage. Ce qu'il produit, réflections du Comte de D... B... à ce sujet. Songe extraordinaire qu'il fait, & ce qu'il occasionne.* 92

CHAP. X. *Regrets du Comte de D... B... au sujet de ses égaremens. Inquiétude au sujet de la durée du sommeil de Meliane. Bruit entendu. Assoupissement involontaire du Comte & son reveil surprenant.* 100

Fin de la Table des Chapitres de cette seconde Partie.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la seconde Partie *des Mémoires Posthumes du Comte de D... B... avant son retour à Dieu*; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le quinze Novembre mil sept cens trente-six.

MAUNOIR.